GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2:ZEN Leibn. Marg. 8, [1] - -

Ms. IV, 308 d.

f. Briefwechsel Leibniz m. Foucher
Bl. 44. "Excerpta ex notis
meis marginalibus ad Fucherii
responsionem ..."

Hs 308 d

Leibn. marg. 8

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [2] - -

PUBLIC DOMAIN

DISSERTATIONS
SUR LA
RECHERCHE DE LA VERITE',
OU SUR
LA PHILOSOPHIE
DES
ACADEMICIENS.

Où l'on refute les prejugez des Dogmatiſtes, tant anciens, que nouveaux.

Avec un examen particulier des ſentimens de M. DESCARTES.

[Par M. FOUCHER Chanoine de Dijon.

A PARIS.

Avec Privilege du Roy.

TABLE.

Dissertations sur la Logique des Academiciens. Tome I.

1673.

Avertissement. I. Partie. *Du moyen de trouver des principes incontestables*, page 1
II. Partie. *Des Formes naturelles*, 51
III. Partie. *De plusieurs façons de parler qui enferment de l'obscurité*, 96
IV. Partie. *De la supposition des idées*, 122
V. Partie. *De quelle maniere nous pouvons avoir de la science*, 212
Des preuves & de la demonstration, 223
Des moyens d'éclaircir, 238
Des principes de la demonstration, 244
Des principes de connoissances, 252
De la difference du signe & de l'image, 292
S'il faut disting. l'intellect. de l'imagin. 313
De la verité en general, 349
De la verité des idées, 356
De la verité des paroles, 369
De la division, 385
Des Cathegories, 389
Ce qu'on doit entendre par le mot de Metaphysique, 391
De la définition, 396
De la description, 431

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [4] - -
PUBLIC DOMAIN

AVERTISSEMENT.

ON a trouvé bon de faire ce Recueil pour ceux qui se plaisent à mediter sur ces sujets de Philosophie & qui ne se rebutent pas des matieres difficiles ou abstraites quand ils reconnoissent qu'elles sont importantes pour découvrir des veritez, quelques generales qu'elles soient.

Ils trouveront icy dequoy s'exercer l'esprit; & l'on peut dire que si jamais on est entré dans le détail des difficultez qui se rencontrent dans la discussion des premiers principes : Voicy une espece de lecture où cela se fait avec assez d'exactitude. On diroit mesme qu'en nos jours les questions qui sont agitées dans le Parmenide de Platon & dans les écrits des Sceptiques, ayent esté renouvellées, & que l'on y ait encore ajoûté celles d'un nouveau systême que l'on examine icy particulierement.

Peu de personnes se veulent donner la peine de débroüiller les difficultez par lesquelles Sextus Empiricus entreprend de ruïner toutes les sciences ; mais si l'on vient à bout de celle-cy, on pourra s'épargner un grand travail & une grande lecture, qui sans cela seroit necessaire pour philosopher avec succez. Car enfin, on ne cherche la verité que pour la découvrir, & l'on n'est point encore generalement demeuré d'accord qu'on l'ait trouvée; mais on peut bien s'assûrer qu'on ne la trouvera jamais, si l'on n'observe ce qui est icy remarqué, pour éviter toutes sortes de préjugez.

Pour ce qui regarde en particulier le systême

de Monſieur Deſcartes, on peut encore eſtre aſſûré que tout ce qui ſe dira dans la ſuite, ſoit pour le ſoûtenir ou pour le combatre, ſe reduira aux articles de ces Critiques ou réponſes, en ſorte que l'on peut dire que ces matieres ſont épuiſées, ſur tout pour ce qui concerne le *Criterium*, ou la marque de la verité. C'eſt ce que l'experience fera aſſez reconnoiſtre.

Au reſte il faut ſçavoir que les réponſes regardent deux perſonnes differentes, ſçavoir, l'Auteur du Livre intitulé, *De la Recherche de la Verité*, & le R. P. Dom Robert des Gabets, dont les ouvrages ſont entre les mains de pluſieurs ſçavans; Ce dernier jugeant que la Critique *de la Recherche de la verité*, contenoit des choſes de conſequence pour la Philoſophie, a fait imprimer un Livre intitulé, *Critique de la Critique de la Recherche, &c.* de ſorte que l'on a eſté obligé de deffendre la Critique contre luy, & c'eſt ce qui ſe fait par la ſeconde réponſe & par l'Apologie des Academiciens; quoyque dans cette derniere piece, on ſe ſoit propoſé encore plus particulierement d'écrire pour l'utilité de tout le monde autant que pour ſatisfaire à cet Auteur.

La Table qui ſuit eſt diſpoſée de maniere que l'on peut voir ſur chaque Article, les réponſes & les repliques qui ont eſté faites de pluſieurs parts en divers tems. Pour ce qui eſt des autres chefs des réponſes, ils ſont citez dans les Tables particulieres qui ſont enſuite.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [6] - -
PUBLIC DOMAIN

TABLE DE LA CRITIQUE.

CRITIQUE DE LA RECHERCHE de la VERITÉ, *où l'on examine en meſme tems une partie des principes* de Monſieur DESCARTES.

Avertiſſement. Examen du deſſein de la *Recherche*, &c. page 1

Réponſe ſur ce ſujet à l'Auteur de la *Recherche*. Voyez la 2. piece, *Articles* 1. 2. 3. 4. 5. 6.

Réponſe ſur le meſme ſujet à l'Auteur de la Critique de la Critique, &c. 3. piece, 9

Que les propoſitions de la Rech. de la verité doivent avoir tant de connection entr'elles, que s'il y en a ſeulement une fauſſe, toutes les autres ne ſçauroiẽt ſubſiſter, 9

Premiere ſuppoſition *contraire au deſſein de la Recherche*, &c. 20

Réponſe ſur ce ſujet à l'Auteur de *la Recherche de la verité*, 78

Réponſe à l'Auteur de la Crit. de la Crit. 17

Seconde ſuppoſ. *des veritez neceſſaires*, 23

Réponſe ſur ce ſujet à l'Aut. de la *Rech.* 84

A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 18

Troiſiéme ſuppoſ. *des veritez de la Foy*, 32

Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 98

A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 19

Quatriéme ſup. *de l'entendement pur*, 35

Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 102

A l'Auteur de la Critique de la Critiq. 20

Cinquiéme ſuppoſition, *des idées qui repreſentent ce qui eſt hors de nous*, 44
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 103
A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 30
Sixiéme ſuppoſition, *des idées qui repreſentent ſans eſtre ſemblables*, 50
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 111
A l'Auteur de la Critique de la Critiq. 33
Septiéme ſup. *que nous connoiſſons par les ſens qu'il y a de l'étenduë hors de nous*, 16
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 113
A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 42
Seconde partie de la Critique. 80
Prem. Aſſertion, *des jugem. de la volonté*, 81
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 114
A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 48
Seconde Aſſertion, *de la regle generale pour les ſciences*, 95
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 117
A l'Auteur de la Critiq. de la Critique, 33
Troiſié. Aſſertion, *des vray-ſemblances*, 93
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 120
A l'Auteur de la Critiq. de la Critiq. 54
Quatrié. Aſſertion, *des jugem. des ſens*, 103
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 122
A l'Auteur de la Critique de la Critiq. 55
Cinquiéme Aſſertion, *qu'il y a des eſtres qui ne ſont ny corps ny eſprits*, 106
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche*, 224

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [8] - -
PUBLIC DOMAIN

TABLE.

A l'Auteur de la Cririque de la Critiq. 59
Sixiéme Aſſertion, *ſur l'eſſence de l'ame & celle de la matiere,* 110
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche,* 125
A l'Auteur de la Critique de la Critiq. 62
Septiéme Aſſertion, *que nous voyons toutes choſes en Dieu,* 115
Réponſe à l'Auteur de la *Recherche,* 125
A l'Auteur de la Critique de la Critiq. 65
Concluſion de la Critique, 124
Concluſ. de la Rép. à l'Aut. de la *Rech.* 127
De la Rép. pour l'Aut. de la Crit. de la Cri. 66

Réponſe pour la Critique à la Preface du ſecond Volume de la Recherche. de la verité.

Où l'on examine les ſentimens de Monſieur Deſcartes, touchant les idées, avec pluſieurs remarques utiles pour les ſciences.

Aprés la Critique. Avertiſſement. 1
Une partie des Art. de cette Rép. ont déja été citez par rap. aux matieres de la Crit.
Article 7. *Des veritez de Mathematique,* 21
Article 8. *Qu'il eſt neceſſaire de connoiſtre les choſes qui ſont hors de nous,* 23
Art. 9. *Ce que l'on doit entendre, &c.* 28
Article 10. *Ce que l'on peut dire des idées, quand on cherche encore la verité,* 39
Art. 11. *Les veritez que nous devons cher-*

cher ſont des veritez de ſimple vûë, 44
Art. 12. *De cet axiome pretendu que nous devons attribuer aux choſes, tout ce que nous concevons clairemẽt eſtre enfermé, &c.* 46
Art. 13. *Ce que l'on peut dire de noſtre ame quand on cherche encore la verité*, 51
Art. 14. *Des traces qui ſervent à la memoi* 55
Article 15. *Que les traces des ſignes ſe reduiſent à celles des images*, 58
Art. 16. *Que tous les mots que nous employons pour ſignifier les choſes les plus ſpirituelles, ne les ſignifiẽt que parce qu'elles, &c.* 61
Art. 17. *Que toutes les traces qui ſervent pour la memoire sõt jointes naturellem. à de certaines idées que nous n'en ſçauriõs, &c.* 63
Art. 18. *Que les deux ſortes de traces dont il eſt parlé dans la* Rech. *ſont neceſ. pour ſe ſouvenir de toutes les choſes, &c.* 65
Article 19. *De la difference des traces qui ſont formées dans les organes de, &c.* 69
Sur la Crit. de la Crit. qui cõmẽça à paroître dãs le tẽs que l'on imprimoit cette rep. 72

Réponſe à la Critique de la Critiq. &c.
Où l'on découvre les erreurs des Dogmatiſtes, tant anciens que nouveaux, avec une diſcuſſion particuliere du grand principe des Carteſiens. Avertiſſement. Exorde. 1
Du deſſein de la Critique, 4

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [10] - -
PUBLIC DOMAIN

TABLE.

Réponſe ſur chaque article de la Critique. Voyez la Critique ſur chaque Article en particulier ſuivant la premiere Table.

Examen du grand principe de la Critique à laquelle on répond, ce principe eſt celuy des Carteſiens, 67

Apologie des Academiciens.

Où l'on fait voir que leur maniere de philoſopher eſt la plus utile pour la Religion & la plus conforme au bon ſens, avec pluſieurs remarques ſur les erreurs des ſens & ſur l'origine de la Philoſophie de M. Deſcartes, &c. Preface. Premiere partie.

Où l'on fait voir que la Philoſophie des Academiciens eſt la plus utile pour la Religion, 1

Article 1. *Que les premiers Peres de l'Egliſe ont eſté Academiciens,* 3

Art. 2. *Que les Loix des Academiciens s'accordent fort avec le Chriſtianiſme,* 5

Article 3. *Que la maniere de philoſopher des Academiciens eſt la plus utile pour éviter les hereſies, & pour entretenir la paix, tant de la part des Loix civiles, que de la Religion,* 11

Article 4. *Que la maniere de philoſopher des Academ. eſt la plus utile pour entretenir le calme dans l'eſprit des Fidéles,* 13

TABLE.

Article 5. *Que la maniere de philoſopher des Academiciens eſt la plus utile pour empeſcher que les libertins ne combatent la Religion,* 18

Art. 6. *D'où vient que l'on impoſe ordinairement aux Academiciens,* 21

Article 7. *Pluſieurs choſes que l'on doit principalement remarquer touchant les Academiciens,* 37

Seconde partie.

Où il eſt parlé du ſentiment de S. Auguſtin touchant les Academiciens.

Art. 1. *Du deſſein de S. Auguſtin; que ſes Livres ne ſont point contre les Academiciens, mais plûtoſt pour eux,* 38

Art. 2. *Les Lois des Academiciens propoſées & approuvées par S. Auguſtin,* 44

Art. 3. *Du premier Livre de S. Auguſtin touchant les Academiciens; des raiſonnemens qu'il fait contre les ſentimens que l'on leur attribuë vulgairement,* 49

Article 4. *Le jugement que S. Auguſtin a fait luy-meſme de ſes livres touchant les Academiciens,* 57

Article 5. *De quelques endroits dans leſquels S. Auguſtin a parlé des Academiciens. Qu'il s'eſt appuyé ſur leurs principe pour porter les eſprits à la pieté & à la Religion,* 61

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [12] - -
PUBLIC DOMAIN

TABLE.

Troiſiéme partie.

Où l'on fait voir que la maniere de Philoſopher des Academiciens eſt la plus conforme au bon ſens.

Article 1. *Que les Loix des Academiciens ſont de bons ſens.*

Explication de ces Loix, avec la réponſe à quelques objections, 73

Article 2. *De l'un des principaux axiomes des Academiciens touchant la connoiſſance des ſens,* 86

Section premiere, *Ce que les Academiciens ont entendu par cette propoſition,* toutes choſes ſont incomprehenſibles, 91

Section ſeconde, *Que Monſieur Deſcartes n'eſt pas le premier qui ait reconnu les erreurs des ſens, touchant les qualitez ſenſibles,* 95

Article 3. *De cet axiome des Academiciens,* le Sage ne ſe conduira point par opinion, 102

Article 4. *De cét autre axiome des Academiciens* Les mots ne donnent pas les idées, mais ils les ſuppoſent, 107

Art. 5. *De l'origine de la Philoſophie de M. Deſcartes. Qu'il s'eſt fondé ſur le principe des Academiciens: Et que, s'il eſt tombé enſuite en quelques préjugez, cela ne vient que de ce qu'il a ſuivi en*

cela les traces de quelques Anciens, 110

Quatriéme Partie.

Où l'on fait voir que la maniere de philoſopher des Academiciens conduit à la connoiſſance des principales & des plus importantes Veritez.

Article 1. *Que l'on peut recevoir les principales veritez en ſuppoſant les principes des Academiciens*, 122

Article 2. *Que ſuivant les Academiciens noſtre ame nous eſt connuë avant, &c.* 123

Art. 3. *Que l'on peut prouver l'unité & la ſpiritualité de l'ame par les, &c.* 125

Art. 4. *Que l'on peut demontrer l'immortalité de l'ame par les principes, &c.* 128

Art. 5. *Que l'on peut démontrer l'exiſtance de Dieu par les principes des Academ.* 131

Article 6. *Que l'on peut demontrer l'unité de Dieu par les principes des Academ.* 134

Art. 7. *De la Conſervation des Creatures par une continuelle production, &c.* 137

Art. 8. *De la Providence de Dieu, par raport aux principes des Academiciens, &c.* 139

Art. 9. *Que ſuivant les Academiciens, on doit recevoir la Foy Divine*, 141

Art. 10. *Ce que c'eſt que connoître les choſes probablement, ſuivant les Academ.* 144

Art. 11. *Rép. aux principales Objections*, 147

Concluſion, 155

DISSERTATIONS
SUR LA RECHERCHE DE LA VERITE'
OU SUR LA PHILOSOPHIE DES ACADEMICIENS.

LIVRE PREMIER,

Contenant l'Histoire de ces Philosophes.

Chapitre Premier.

Du dessein & de l'ordre de cet Ouvrage.

APres avoir donné quelque idée de la Philosophie des Academiciens, dans mes premieres Dissertations sur la Logique de ces Philosophes & à l'occasion d'un livre assez connu, *de la Recherche de la Verité*, je me suis enfin resolu

à composer un corps de Doctrine pour l'utilité de ceux qui aiment à philosopher serieusement, & qui ne demandent que des veritez solides, sans se mettre en peine des differends que les Auteurs peuvent avoir entr'eux, ni de toutes leurs disputes. C'est pour cela que je vais mettre en ordre les reflexions que j'ay faites sur ce sujet. Je ne m'arresterray point d'abord à raporter toutes les raisons qui m'ont determiné à suivre la maniere de philosopher des Academiciens; & seulement je diray qu'aprés avoir étudié toutes les Philosophies, & avoir éprouvé le fort & le foible de leur doctrine, j'ay enfin trouvé que Platon avoit le mieux observé les loix de la droite raison, & je me suis attaché à le suivre, non pas à la lettre & aveuglément, mais en me servant de sa methode & l'observant en Academicien, *Academico-Platonicus*, c'est à dire, autant que l'évidence de la verité le permettra. On sçait que ce Philosophe a eu de deux sortes de Disciples, dont les uns lui ont fait affirmer quantité de choses; & les autres l'ont regardé comme doutant encore & cherchant la verité. Ces derniers que l'on appelloit Academiciens sont ceux dont j'entreprends de mettre au jour, les sentimens. Sextus Empiricus, nous a donné l'yppothese des Pyrthoniens. Nous avons la Philosophie d'Epicure, par les soins de M. Gassendi, & l'on trouvera icy celle des Acadamiciens.

Il est d'autant plus necessaire de travailler à dresser ces sortes d'hypotheses, que les Auteurs desquels on les a tirées n'ont pas

beaucoup écrit, & qu'il faut ramaſſer des choſes diſperſées que l'on rencontre ſans ordre & ſans ſuite dans differents Auteurs : juſques-là que l'on pourroit regarder ces ouvrages comme des Originaux qui ne ſe trouvent nulle part & qui ſont neanmoins des pieces neceſſaires au Public, de quel coſté qu'elles viennent & quelles que ſoient ces Philoſophies, parce que ſans cela on n'en pourroit juger ni ſçavoir ce que l'on en doit recevoir ou rejetter. Je ſuis perſuadé cependant que celle des Academiciens vaut mieux que celles des autres quoi que je n'oſe aſſurer qu'elle trouve une plume aujourd'hui dont elle tire un avantage pareil à celui que les autres ont tiré de ces illuſtres Auteurs que je viens de nommer.

Ce n'eſt pas neanmoins par les ſeuls écrits de Platon ni par ceux des Academiciens qui l'on ſuivi, que l'on doit juger de cette maniere de philoſopher : elle ne doit point paſſer pour une Secte particuliere, & ce n'eſt que la vraie & droite maniere laquelle eſt commune à tous ceux qui ne perdent point de vuë les principes. Je la donne neanmoins comme propre aux Academiciens, parce qu'ils ſe ſont ſignalez à la ſuivre & à la deffendre.

Il ne faut pas non plus qu'on la regarde comme nouvelle ; car elle eſt la plus ancienne de toutes & la premiere. On la pourroit meſme apeller la Philoſophie de tous les tems : car parce qu'elle conſiſte à chercher, il n'eſt pas déraiſonnable de lui attribuer tout ce que les recherches de tous les ſiecles ont pu acquerir de bon & de ſoli-

de. On la peut donc considerer comme le grand chemin de la verité, les autres n'étant que des routes particulieres par lesquelles les Dogmatistes vont s'égarer dans la confusion de leurs prejugez. Et quoi que je l'aie toûjours preferée aux autres, sans la connoître sous le nom que je lui donne maintenant, je me garderai bien neanmoins de la proposer comme si je l'avois inventée : ce n'est pas non-plus aux Academiciens à qui on la doit, c'est aux premieres veritez que Dieu a écrites dans tous les esprits avec des traits de lumieres.

On ne doit donc point aprehender de trouver icy des nouveautez suspectes, ni des sentimens de cabale envelopez de misteres impenetrables. Tout le monde est capable de comprendre les veritez que nous allons reconnoître : nous marchons en terre ferme & nous ne serons point en danger de briser contre des écueils, *non circumferemur omni vento doctrinæ &c.* il n'est pas necessaire que nous nous élevions audessus de nôtre nature, ni que nous cherchions dans l'homme autre chose que ce qui est en lui : nous allons mesurer ses forces, ou si l'on veut, ses foiblesses, & le connoître enfin tel qu'il est.

Nous laisserons à part la Religion & la Theologie, non pas que nous jugions que ces divines institutions soient indignes de nos études, aucontraire c'est parce que nous les croyons trop relevées & qu'elles nous surpassent. Mais si c'est un grand avantage pour la Religion de faire voir que la raison ni la Philosophie ne lui sont pas contrai-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [18] - 4
PUBLIC DOMAIN

res, c'eſt auſſi une choſe dont on ne peut ſe diſpenſer que de conſiderer la raiſon en elle meſme ; car ſans cela, on ne peut montrer qu'elle n'eſt pas oppoſée à la Religion. En effet il faut ſçavoir certainement ce que dit la raiſon pour juger ſi elle s'accorde avec le Chriſtianiſme ; & nous ne ſçaurions nous diſpenſer de ſatisfaire à ce devoir que Dieu meſme nous impoſe.

Nous commencerons par les premiers principes, & nons traiterons à cauſe de cela, pluſieurs queſtions que la plûpart des Philoſophes ſemblent avoir negligées & qui neanmoins ſont tres-importantes. Je ſuivrai toujours l'ordre des veritez évidentes à peu prés comme les Geometres ont coutume de faire, & portant les connoiſſances humaines le plus loin qu'il me ſera poſſible, j'apprendrai du moins à diſcerner ce que je ſcai, de ce que je ne ſcai pas, & c'eſt ce que je me propoſe de faire à la maniere des Academiciens. Je ne prendrai pour fondement que les veritez generalement recognues de tous les hommes, qui ſont celles que Dieu a lui meſme imprimées dans nos eſprits. C'eſt ſous la conduite de ces veritez que nous allons marcher, heureux ſi nous ne les abbundonnons jamais. Il eſt vrai qu'elles ſont obſcurcies par nos prejugez, mais c'eſt pour cela qu'il faut que nous travaillons à les en degager comme d'autant de nuages, & à les faire éclater comme des Aſtres que le Pere des lumieres nous a donnez pour nous éclairer au milieu des tenebres de cette vie : On peut les regarder ſi l'on veut, comme des

diamants qui seroient encore enfermez dans l'écorce pierreuse dont la nature les environne, il faut les polir & pour leur rendre tout l'éclat qui leur est du, les nétoier de la boue de nos préjugez. Nous sommes plus riches que nous ne pensons! Hé qui scait jusqu'où peut monter le prix des veritez que nous connoissons ? qui s'est mis en estat de les faire valoir autant que l'on devroit ? Ah ! qu'il seroit beau de voir toutes ces lumieres réunies, & que cela formeroit dans l'esprit un agreable spectable ! Nos Academiciens ont fait tous leurs efforts pour y contribuer, & quoi qu'ils ayent pu faire en leur tems, nous n'avons plus de ce beau feu que quelques étincelles que nous trouvons dispersées parmi les restes precieux de leurs écrits, que le tems destructeur de toutes choses a presque reduits en cendre. Mais sous cette cendre, il y a des semences de veritez que l'on fait renaître quand on les remuë & les agite, *hæret profecto semen introrsum veri quod excitatur ventilante doctrina* : & parce que ces Philosophes ne communiquerent pas leurs connoissances à tout le monde, nous sommes contraints maintenant de les faire monter sur le theatre, malgré la repugnance qu'ils ont euë de paroître en Acteurs, & nous allons voir aujourd'hui ce que les siecles passez n'auroient osé nous promettre. Les tems qui sont venus aprés eux nous ont découvert bien des choses qu'ils sembloient vouloir nous cacher, & les veritez qui se tiennent comme par la main se rappellant les unes les autres, vont faire un nouveau con-

Boëce *de consolatione Philosophiæ*

cours qui nous remplira de joie & de ſatisfaction. Cependant on ne s'étonnera pas de ce que je témoigne icy tant d'eſtime, car il n'y a rien de plus grand ni de plus riche que des veritez, & il ne faut pas douter que la réunion que l'on en peut faire, ne ſoit quelque choſe de tres conſiderable. D'ailleurs il eſt conſtant que chaque Siecle ayant découvert quelques veritez, le nôtre nous peut enrichir d'un bien que les precedents n'auroient pu nous donner : & de même les Siecles à venir pourront ajoûter de nouveaux treſors à ceux que nous aurons amaſſez : *multi pertranſibunt & augebitur ſcientia.* Au reſte l'on conçoit bien qu'avant que l'on eût réuni les veritez de Geometrie, on ne feſoit pas grand eſtat de la ſcience des figures, & l'on ne ſe promettoit pas que nous en deuſſions tirer de avantages pareils à ceux que nous en tirons tous les jours. Seulement, je demande une choſe ? qui eſt que l'on ne charge point ces Philoſophes, de mes propres défauts ; il n'eſt pas neceſſaire que j'avertiſſe que je ne ſuis pas infaillible, & ſi par malheur je n'obſervois pas aſſez exactement les regles que je vais propoſer, que l'on n'impute pas mes fautes, ni à ces Philoſophes, ni à leurs regles. On ſera bien aiſe de voir le tableau que je me propoſe de faire ; mais je prie, que l'on n'en juge point entierement qu'il ne ſoit achevé.

CHAPITRE II.

D'où vient le nom d'Academie, & quels sont les Academiciens dont on doit parler.

AVant que d'entrer dans le détail des sentimens des Academiciens, il faut les distinguer & faire en peu de mots l'Histoire de leur Philosophie.

PREMIEREMENT, le nom d'Academie vient du nom grec ακαδημια, que l'on donnoit à un lieu consacré à un Heros, nommé ΑΚΑΔΗΜΟΣ. Ce lieu étoit auprés d'un Fauxbourg d'Athene; il y avoit un bois touffu, dont l'habitation étoit mal-saine avant qu'on l'eût embelli par des jardins & par des allées que l'on y fit dresser, afin de le rendre moins sombre & plus agreable. Ce fut en ce lieu que Platon commença à Philosopher avec ses Disciples. Et depuis que les exercices & les études de ce grand philosophe l'eurent rendu plus celebre, on donna le nom d'Academie aux assemblées de gens de Lettres; mais sur tout on appella Academiciens, tous ceux qui avoient étudié sous Platon.

Lors que Ciceron alla à Athene, il visita ce lieu avec plusieurs de ses amis. *Cum autem venissemus in Academiam*, dit-il, *nobilitata spacia, solitudo erat quam volueramus, naturaque, nobis hoc, inquit, datum dicam, an arte, ut cum ea loca videamus in quibus memoria tam dignos viros accepimus esse versatos, magis moveamur, quam si quando eo-*

Lib. 5. *De finibus.*

rum aut facta, aut dicta audiamus, aut Scriptum aliquod legamus, &c. Ces jardins ne reveillent pas ſeulement la memoire de ces grands hommes qui ſont ſi dignes de nôtre ſouvenir, mais il me les mettent devant les yeux. Voila où Spuſippe, où Xenocrate, où ſon Diſciple Polemon, avoient coutume de ſe placer, & c'eſt là où ils étoient aſſis. Je ſuis touché & ému en regardant cette Chaire où Carneades a enſeigné; il ſemble qu'elle demande encore la voix de ce grand Homme, & qu'elle témoigne des regrets d'en eſtre privée, *tanta ingenii magnitudine orbata*; en un mot voila le lieu d'où ſont ſortis tant d'illuſtres Philoſophes, non ſeulement ceux que l'on apelle proprement Academiciens, comme Spuſippe, Polemon, Crantor, Arceſilas, &c. mais encore les anciens Peripateticiens, *Sed etiam Peripatetici veteres, quorum princeps Ariſtoteles, quem, excepto Platone haud ſciam an dixerint principem Philoſophorum, Ad eos igitur converte te, quaſo; ex eorum enim ſcriptis & inſtitutis, cum omnis doctrina liberalis, omnis hiſtoria, omnis ſermo elegans ſumi poreſt: tum varietas eſt tanta artium ut nemo ſine eo inſtrumento ad ullam rem illuſtriorem ſatis ornatus poſſit accedere: ab his Oratores, ab his Imperatores, ac rerumpublicarum Principes extiterunt*, continuë Ciceron, *Mathematici Poeta, Muſici, Medici denique ex hoc tanquam omnium artium officina profecti ſunt.* Nous pouvons dire auſſi en nôtre tems que c'eſt de-la qu'ont emprunté leur nom tant d'illuſtres Academiciens qui fleuriſſent aujourdhui en tout genre de diſciplines.

Je n'entreprendrai point de faire le denombrement de ces Academies celebres qui font la gloire des beaux Arts dans la France, & dans toute l'Europe, soit pour l'éloquence & pour la pureté du langage, soit pour l'Histoire, ou pour les Sciences, mêmes les plus solides, comme pour la Physique & pour les Mathematiques; il suffit de remarquer que si le nom d'Academiciens leur fait honneur, ils le doivent au choix que Platon a fait de ce lieu dont nous parlons, & de ce qu'il l'a rendu celebre par ses études. Je n'oublierai pas neanmoins, de dire encore, que les Academies, où l'on apprend les exercices de la guerre, tiennent aussi leur nom de cette ancienne; & l'on ne doit point s'en étonner, car Platon n'avoit pas moins pourvû aux exercices Militaires qu'aux Arts les plus paisibles. Cependant les Academiciens dont nous devons parler, ne sont que ceux qui ont étudié sous Platon, ou qui ont suivi sa maniere de philosopher.

Des Auteurs sur lesquels on se fonde pour faire cette Histoire.

En second lieu, les Auteurs sur lesquels nous devons principalement nous fonder, sont Ciceron, Plutarque, Sextus Empiricus, Diogene de Laerce & S. Augustin. Je pense que ces Auteurs sont ceux que l'on doit consulter, parce qu'ils ont fait profession de parler des Academiciens. Ciceron est le plus ancien, aiant meſme esté contemporain de Philon & d'Antiochus, pour ne pas dire, de Carneades, qui ont esté tous trois chefs des Academiciens, dont nous allons traitter. Ensuite Plutarque est venu, qui ne parle pas des Academiciens de dessein formé, mais qui

en dit pluſieurs choſes aſſez remarquables. Sextus Empiricus neveu de Plutarque, eſt l'un de ceux qui a traité de leurs ſentimens le plus exactement. Apres lui Diogene Laercе, ou de Laerce, ou de Laërte, ſuivant que l'on voudra interpreter le mot de *Lacrius*, a entrepris comme l'on ſçait, de faire l'Hiſtoire & d'écrire la vie des premiers Academiciens, ſçavoir de Platon, d'Arceſilas, de Lacides, de Carneades, & de quelques autres. Pour ce qui eſt de Saint Auguſtin, j'ai déja remarqué qu'il avoit écrit trois Livres touchant les Academiciens, & j'en ay traité particulierement dans la ſeconde partie de mon Apologie : d'ailleurs, on ne doute pas que ce Pere ne ſe ſoit apliqué aux ſciences humaines auſſi bien qu'à celles qui regardent la Religion. Mais on n'a point encore recueilli tout ce que les Auteurs ont écrit touchant nos Philoſophes, & l'on ne s'eſt point aviſé de reduire leurs ſentimens en corps de doctrine, parce que l'on a penſé vulgairement qu'ils avoient renoncé à toute ſorte de ſciences. Au reſte je ſouhaite que l'on ſe ſouvienne de ce que j'ai dit touchant les faits Hiſtoriques, & que l'on ne demande pas icy une plus grande certitude que celle que l'on doit ſe promettre en matiere d'Hiſtoire. De ſçavoir ſi un tel ſentimens, par exemple, eſt d'un tel Auteur ; c'eſt ce que l'on pourroit toujours conteſter ; mais de ſçavoir ſi ce ſentiment eſt vrai ou faux en lui même, c'eſt ce que l'on peut reſoudre auſſi certainement que les Theorêmes de Geometrie.

CHAPITRE II.

Du nombre, du dessein & de la difference des Academies.

DIogene n'en conte que trois, sçavoir; celle de Platon, qu'il apelle l'Ancienne, celle d'Arcesilas à laquelle il donne le nom de moyenne, & la nouvelle dont il veut que Lacides ait esté le chef : mais Sextus aprés Ciceron, en nomme cinq, ajoutant à celles d'Arcesilas & de Carneades qu'il met en la place de Lacides, les Academies de Philon & d'Antiochus. Nous reconnoîtrons ce qu'elles ont eu de particulier. Cependant il faut sçavoir qu'elles ont tiré de Socrate la substance & le fond de leur doctrine, quoi que Platon ait esté le premier qui leur ait donné le nom.

Dessein general de l'Academie.

Socrate aiant tâché de reconnoistre la cause du desordre qu'il y avoit parmi les hommes & mesme parmi les Philosophes, reconnut que c'étoit leur presomption, & pour abbatre l'orgueil des Dogmatistes, qui se regardoient comme des Oracles pensant connoitre la verité en toutes choses, eux qui ne sçavoient pas encore qu'ils ne sçavoient rien, & n'avoient pas encore en main la pierre de touche de la verité, il travailla à détruire les préjugez, & osta le voile qui couvroit l'ignorance humaine. En suite, Platon reconnoissant l'importance qu'il y avoit de prendre les vuës de Socrate, ouvrit son

Academie à tous ceux qui voulurent chercher la verité, avec lui, & n'en deffendit l'entrée qu'à ceux qui n'étoient pas inſtruits des Mathematiques, aiant fait écrire au-deſſus de la porte : *Que perſonne n'entre icy qui ne ſçache la Geometrie.* Mais ſes Diſciples n'aiant pas obſervé ſa methode avec toute l'exactitude neceſſaire, Arceſilas ſe vit obligé quelque tems aprés de travailler à la renouveller, & il s'occupa entierement à refuter les Dogmatiſtes ; ce qui porta Carneades qui vint aprés lui à commencer d'établir quelques points de morale ; afin de montrer que les Academiciens n'avoient pas renoncé à toutes ſortes de diſciplines, commes leurs adverſaires. Cela l'obligea de donner des principes pour la conduite de la vie, ſoutenant qu'il n'y avoit que la vertu qui nous pût rendre heureux, & voulant que l'on obſervât les loix de la conſcience & de la bonne foi. Alors les Dogmatiſtes étonnez publierent que c'étoit une nouvelle ſorte d'Academie, & cela donna lieu à Pilon de faire connoiſtre que les Academiciens ne s'éloignoient pas des ſentimens de Platon. Antiochus fit encore la meſme choſe, mais d'une autre maniere. Voilà quel a eſté le deſſein des Academiciens qui conſiſte, comme nous voions, à bien & ſolidement philoſopher, ſans ſe jetter d'une extremité à l'autre. Cependant nous diſtinguerons cinq Academies quoi que Diogene n'en ait conté que trois & que quelques Auteurs mêmes n'en reconnoiſſent que deux : mais nous remarquerons auſſi qu'elles n'ont eſté diffe-

rentes que par quelques circonstances exterieures, comme par les tems, les lieux, les personnes, & non pas par le fond de la doctrine.

CHAPITRE III.

de l'Academie de Platon.

JE n'entreprendrai point icy de faire l'éloge de ce grand Philosophe : plusieurs Auteurs tres-considerables y ont travaillé assez heureusement : on peut voir Marcile Ficin, Patrice, le Cardinal Bessarion & plusieurs autres nouveaux, à moins que l'on n'aime mieux remonter à Ciceron & aux premiers Peres de l'Eglise, comme à S. Justin le Martir, à S. Clement Alexandrin, à Lactance, à Origene, à S. Augustin, à Boece. Je ne diray rien de nouveau si je parle des bonnes mœurs de cet Academicien, de sa chasteté, de sa pieté & de toutes ses vertus par lesquelles il témoignoit bien qu'il sçavoit mettre en pratique les bons enseignemens qu'il avoit donnez à des Rois & à des Magistrats; je me contenterai de montrer icy quel a esté le fond de sa Doctrine & le dessein particulier de son Academie.

Dessein de l'Academie de Platon.

Il se comporta d'abord comme s'il eût eu à rappeller au bon chemin des gens qui s'en seroient écartez, les arrestant d'abord & les empêchant de poursuivre dans les routes de l'erreur : ensuite il tâcha de les ramener aux principes comme à l'endroit où ils avoient

commencé à ſe detourner de la vérité : aprés cela il leur donna des regles pour ne plus s'égarer. C'eſt pour cela qu'il a traitté des idées, afin de faire comprendre que ce n'étoit pas, par des definitions que l'on devoit commencer à chercher la verité, ni par des raiſonnemens ; mais qu'il falloit s'attacher aux premieres connoiſſances afin de trouver la clarté neceſſaire pour avoir une ſcience parfaite : & cela lui donna ſujet de mettre en uſage la maniere de philoſopher de Socrate, par interrogations & par réponſes, ou par meditations, ſur les premiers principes. Auſſi l'on voit que dans ſes Dialogues il n'affirme rien, quoi que neanmoins il decide plus qu'on ne penſe, mais d'une maniere adroite, qui n'eſt compriſe que de ceux qui ſçavent comment l'on doit chercher la verité : & quoi qu'il ne decide rien à la lettre, il ne laiſſe pas de conduire l'eſprit où il doit aller, pour recevoir les lumieres qui ſervent à faire les veritables deciſions, *non extat opus Platonis, nec extabit unquam*, dit-il, lui même dans une de ſes lettres à Denis Roy de Syracuſe : mais cela n'empêche pas que ſes Dialogues ne contiennent les ſentimens qu'il avoit empruntez de Socrate, & qui ſont ceux que les Academiciens ont ſuivis. Pour ce qui eſt de ſçavoir quels ont eſté ſes ſentimens particuliers, c'eſt ce que ſes ſeuls amis pouvoient avoir apris de lui en ſecret : & nous devons toujours penſer qu'ils n'étoient pas contraires à ceux de Socrates tels qu'il les a propoſez ; mais quand il en auroit eu de contraires, il ne s'enſuivroit pas que nous

dussions nous y arrester & les soûtenir par sa seule autorité : car nous ne faisons pas profession de suivre ses pensées à la lettre, mais seulement d'observer sa methode & ses principes. Cependant il est certain qu'il croioit avoir reconnu des veritez constantes, puisqu'il declare qu'il n'a point voulu commettre ni exposer la verité aux insultes des ignorans & des malicieux : je vais donner en racourci une idée de sa doctrine.

Idée generale de la Doctrine de Platon.

Platon avoit reconnu avec Socrate que les sens n'étoient pas les juges de la verité des choses qui sont hors de nous : & cela posé, il a esté obligé de tenir une route contraire à celles des Dogmatistes. D'abord il a conclu que ce que nous apercevons par les sens, ne sont que des façons-d'estre ou modifications de nôtre ame, d'où il tiroit cette consequence que nôtre ame quelque inconnue qu'elle nous soit d'abord, ne laisse pas neanmoins de nous être encore plus manifeste que nôtre corps & que les objets exterieurs ; jusques-là qu'il se pourroit faire que nous eussions toutes les connoissances que nous pensons recevoir par les sens quand même il n'y auroit rien hors de nous, de tout ce qui nous y paroît être ; pourvû que nous eussions les mêmes modifications. Ainsi, non seulement nous pourrions penser connoistre & sentir de la douleur & du plaisir, mais encore des mouvemens, des couleurs, des figures, de la liquidité, de la dureté, en un mot tout ce que nous apercevons immediatement par les sens.

Et parce que nôtre imagination peut pro-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [30] - 16
PUBLIC DOMAIN

duire en nous toutes ces choſes & arranger à nôtre diſcretion tous ces phantômes en les aſſemblant ou en les diviſant en une infinité de manieres, & que d'autre part la matiere eſt une pure puiſſance, paſſive, incapable d'aucune action, il conclut que les ſeules puiſſances intellectuelles ont le pouvoir d'exciter du mouvement. De là il s'éleve à la connoiſſance d'un premier entendement & d'un premier moteur qui forme & determine tous les êtres en leur donnant leurs proprietez ſuivant ſes idees, leſquelles eſtant éternelles ſont des prototipes, & des originaux dont les copies ſont répandues dans tout l'Univers. C'eſt ce que Boëce exprime fort bien en ces mots,

pulcrum pulcerrimus ipſe
Mundum mente gerens ſimilique ab origine formans
Immotus dat cuncta moveri.

Enſuite s'attachant à bien connoiſtre ces originaux ou idées éternelles, il trouve que l'Eſprit ſe propoſe de deux ſortes d'objets, les uns qui ſont immuables, eſtans toûjours & n'étant jamais produits de nouveau ; *quæ ſemper ſunt & nunquam generantur*, & les autres qui ſont toujours produits & n'éxiſtent jamais étant dans un continuel changement, *quæ ſemper generantur & nunquam ſunt*, Il conclut que ſi nous voulons être heureux il faut nous attacher à ces objets éternels & inviolables.

Voila le fond de la Philoſophie de ce premier Academicien, & c'eſt ce que S. Auguſtin a raiſon d'appeller l'Art de Dieu ; c'eſt

à dire l'Art qui conduit à Dieu, en nous détachant des objets sensibles & des choses mondaines & perissables, pour nous faire entrer dans l'homme interieur, & nous élever en suite, de l'homme interieur, à Dieu seul ; *ab objectis externis in hominem solum*, comme dit Plotin, *& ab homine solo in Deum solum*. Et pour parler comme S. Paul, *non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur . . . . . Spiritalibus spiritalia comparantes.* C'est aussi ce qui fit dire à Simplicianus, qui a instruit au Christianisme S. Ambroise & S. Augustin ; que les sentimens des Platoniciens sont propres à insinuer en toute maniere la parole de Dieu : *illis enim omnibus modis insinuari verbum Dei.* Mais ce n'est pas icy le lieu de traiter cela plus au long, il suffit de remarquer que ce sont ces connoissances qui ont fait donner à Platon le nom de Divin, & que toute sa doctrine aussi bien que celle des Academiciens, vient de ce premier pas que l'on fait vers la verité en s'éloignant de la conduite des sens exterieurs. Voila la porte pour entrer dans l'Academie, au lieu que si l'on pense avec les Dogmatistes que les choses sensibles, corporelles, & exterieures sont les plus connuës & les plus certaines, comme s'il faloit seulement considerer ce que l'on peut toucher avec les doits, *quod pugno teneri potest*, on s'éloigne pour jamais de la connoissance des choses spirituelles & divines.

Animalis homo non potest comprehendere quæ dei sunt S. Paul.

Chapitre IV.

Des Diſciples de Platon.

LEs principaux Diſciples de ce premier Chef d'Academie ont eſté Xenocrate, Ariſtote, Spuſippe. Xenocrate eſtoit extremement reſervé & difficile à ſe rendre, ne cedant qu'à peine aux demonſtrations ; il avoit l'eſprit un peu lent, au contraire Ariſtote ſe laiſſoit trop facilement aller aux ſimples vrai-ſemblances, & ſouvent il prevenoit les plus hardies deciſions, de ſorte que Platon avoit coûtume de dire de ces deux Philoſophes : *Hic freno indiget, ille calcaribus.* Mais Ariſtote s'étant trop precipité il entra dans des préjugez qui l'ont éloigné de l'Academie, & c'eſt pour cette raiſon que je ne le conte point icy parmi nos Academiciens, quoi qu'il ait porté ce titre plus de vingt ans, ayant étudié pendant ce temps-là ſous Platon, & n'ayant pas ſi toſt eſté reconnu pour Chef des Peripateticiens. Auſſi Platon le voiant s'éloigner de ſes enſeignemens, diſoit, comme l'on ſçait : *Ariſtoteles in nos recalcitravit tanquam pullus in matrem.* Avec tout cela on voit de bons Auteurs qui aſſurent que ce Philoſophe avoit encore conſervé le fond de la doctrine de ſon maiſtre : effectivement il dit dans ſes poſterieures Analitiques, qu'il eſt ridicule de pretendre avoir de la ſcience ſans démonſtrations, mais cela n'a pas empêché qu'il n'ait reçu

des vrai-semblances dans la suite & qu'il ne se soit conduit par le jugement des sens, ce qui est opposé au dessein de l'Academie.

De Speusippe.

Speusippe neveu de Platon lui succeda & prit sa place pour enseigner dans l'Academie. Il commença à découvrir les sentimens que son maistre avoit seulement communiquez à ses intimes amis, & voulans ainsi se faire honneur de la science de son oncle, il fit changer de face à l'Academie, & il exposa aux yeux du Peuple, ce que Platon avoit dit qu'il étoit dangereux de découvrir à tout le monde. On voit bien que je veux parler de la science des choses divines que Speusippe ne fit point de difficulté de divulguer. Il enseigna que l'Univers estoit gouverné par une intelligence éternelle qui étoit la premiere cause : *vim quandam dicens, qua omnia regantur eamque viventem*; & cela contribua neanmoins à ébranler les opinions des Payens de son temps : *tentans evellere ex animis deorum cognitionem.* Mais ce Philosophe se contentant d'heriter des sentimens de son oncle, il n'en voulut point conserver la vertu, ni imiter les mœurs : car il fut trop libre dans ses plaisirs & trop interessé pour les richesses temporelles, ce qui le portoit à exiger de l'argent avec avarice de ceux qui venoient l'écouter, au lieu que Platon avoit enseigné gratuitement, *Plato sua limina terentes gratis docebat*, lui dit Denis des Syracuse, *tu vero tributa exigis & à volentibus ac nolentibus accipis.* Il fit plusieurs Commentaires, & écrivit plusieurs Dialogues, dont il ne nous reste rien p.e-

Ciceron 10. *de natura deorum.*

ſentement, à moins que l'on ne veuille penſer que ce ſont ceux que l'on a ajoutez aux œuvres de Platon, ſçavoir, l'Axiochus, le Syſiphe, le livre des Definitions, & quelques autres. Ariſtote acheta ſes ouvrages trois talents, & probablement c'eſt là deſſus qu'il s'eſt fondé pour refuter Platon. Mais s'il avoit eſté plus équitable, il n'auroit pas rejetté ſur ce Philoſophe les défauts d'un autre, & il auroit plutoſt combatu les ſentimens de Speuſippe que ceux de Platon, mais Ariſtote avoit deſſein de triompher, & Platon étoit pour lui un plus noble adverſaire. Quoi qu'il en ſoit, nous remarquerons que Speuſippe rendit l'Academie plus affirmative qu'elle n'étoit.

De Xenocrate.

Xenocrate de Calcedoine preſida dans l'Academie, aprés Speuſippe : il fut Diſciple de Platon dés ſa jeuneſſe, & il l'accompagna dans ſes voiages : Diogene dit qu'il avoit l'eſprit peſant, mais neanmoins je croirois que la lenteur de ſon Eſprit venoit plûtôt de la crainte qu'il avoit de ſe tromper que d'une mauvaiſe diſpoſition naturelle. Il ſe logea dans l'Academie & il y enſeigna l'eſpace de 25. ans. De meſme que Speuſippe entreprit de traitter de la divinité, auſſi celuy-cy ſe donna pour but de philoſopher touchant la nature de l'ame ; il ne vouloit pas qu'elle fût figurée ni corporelle, feſant neanmoins conſiſter ſa nature dans une force mouvente qu'il diſoit eſtre une eſpece de nombre, comme avant lui les Pythagoriciens l'avoient ſoûtenu. *Animi figuram & quaſi corpus negavit eſſe, verum numerum di-*

Lib. I. Tuscula

xit cujus vis.... Naturâ maxima esset; c'est ce que Ciceron dit de lui, & outre cela il dit encore qu'il exaltoit extremement la vertu, *Xenocratem illum gravissimum Philosophum exaggerantem tantopere virtutem, & extenuantem cætera, & adjicientem in virtute, non beatam modo vitam, sed beatissimam ponere.* Au reste cet Academicien devoit bien sçavoir les sentimens les plus secrets de son maistre Platon, lui qui l'avoit suivi dans son voiage en Sicile & qui avoit partagé avec lui tous les accidents de sa fortune. Aussi ces deux Philosophes avoient contracté une si étroite amitié ensemble, que celuy-cy auroit volontiers donné sa vie pour sauver celle de son ami, auquel il croioit devoir toute chose, jusques-là que Denis aiant menacé Platon de lui faire couper la teste, Xenocrate eut bien la hardiesse de dire à ce Tyran: *On n'aura point la teste de cet homme, que l'on ne m'ait osté la mienne auparavant.*

Nous pouvons donc remarquer que non seulement Xenocrate a eu de tres bons sentimens, mais qu'il les a aussi reduits en pratique. En effet il etoit extremement chaste, & il resista aux poursuites & aux caresses de plusieurs femmes qui n'auroient pas eu grand peine à vaincre les autres. La courtisane Phriné aiant fait en sorte qu'il fût obligé de la souffrir une nuit dans sa chambre & même de lui accorder une partie de son lit, elle ne put rien gagner sur lui & fut contrainte de le quitter sans qu'il l'eût touchée en aucune maniere: *Dixitque se non à viro sed à statua exire.* Il estoit aussi extremement re-

ligieux à tenir ſa parole à ceux à qui li l'avoit donnée ; & les Atheniens qui ne croyoient pas les autres ſans les faire jurer, ne demandoient pas qu'il juraſt, parce qu'ils ſe tenoient plus aſſurez ſur un ſimple mot de ſa bouche que ſur les proteſtations des autres Philoſophes. Il mépriſoit tellement les richeſſes qu'il en refuſoit quoi qu'elles lui fuſſent offertes gratuitement. Je ne m'arréterai pas beaucoup à montrer combien il aimoit la juſtice, & combien il étoit incorruptible ; aiant eſté envoyé en Ambaſſade auprés du Roy Philippe de Macedoine, il refuſa les preſens de ce Prince. *Atque à Philippo dictum eſſe, ſolum Xenocratem ex omnibus qui ad ſe venerant Legatis, munera ſpreviſſe.* Les Atheniens l'ayant envoyé auprés d'Antipatre pour obtenir la liberté de leurs Citoyens que ce Prince avoit pris captifs à la guerre, il ne voulut point qu'on le traitât dans un banquet ſomptueux qu'on lui avoit preparé avant que de lui avoir rendu ſes Concitoyens. *Qui Circé, prudens,* dit-il, comme Uliſſe,

Poſſim, vel ſanior unquam.
Lætari, ac bibere, atque cibum guſtare priusquam.
Soluantur ſocii, mihi reddantur vel ad unum?

Je ne raporterai point icy pluſieurs autres faits que l'on peut lire ailleurs : mais je ne dois pas oublier qu'un jeune homme qui ne ſcavoit ni Muſique, ni Aſtronomie, ni Geometrie, s'eſtant venu preſenter à lui pour être receu au nombre de ſes Ecoliers, il le refuſa, lui diſant qu'il manquoit des diſpoſitions neceſſaires : *Abi, anſis enim*

& adminiculis Philosophiæ cares ; ce qui fait voir combien les Mathematiques estoient estimées dans l'Academie.

Il seroit à souhaiter que nous eussions tous ses Livres ; mais il ne nous en reste aucun quoy qu'il en ait composé un tres grand nombre. Diogene en conte 240. entre lesquels il y en a de Geometrie ; il en a aussi touchant les idées, l'Unité de Dieu, le souverain bien, l'Ame, la Nature, &c. Il en avoit fait un concernant Pythagore, un autre touchant Parmenide ; le reste estoit de Logique, de Physique, & de Politique : & tout cela composé par un homme que Diogene dit avoir eu l'Esprit lent & pesant. Ajoutons qu'il avoit fait des vers jusqu'au nombre du moins de 345. Cela est perdu presentement, & nous n'avons plus de luy que quelques lambeaux de Morale que l'on a joints aux fragments des Pythagoriciens.

Des Academiciennes.

Pour ce qui est des femmes qui ont estudié dans l'Academie de Platon, je n'en diray qu'un mot, parce que les Auteurs n'en parlent presque point, & nous sçavons fort peu ce qu'elles avoient de particulier. Neanmoins je puis dire qu'elles n'estoient pas si secretes que Dama la fille de Pythagore, laquelle conserva la doctrine de son Pere suivant le commandement qu'il luy en avoit fait avant que de mourir. Peut-estre que les écrits que cette fille a conservé si secrettement estoient les vers que l'on attribuë à Pythagore, & je pourrois croire qu'ils contenoient l'explication de ses symboles quoy que je ne disconvienne pas que quelques Pythagoriciens

thagoriciens n'ayent ajoûté à ces Vers & à ces Symboles, quelque choſe de leur façon. Je reviens à nos Academiciennes, entre leſquelles il y a eu des Reines & pluſieurs Femmes de qualité. Diogene dit qu'il y en avoit une que l'on nommoit l'Aſtheanie, qui ne diſoit pas ſeulement ce qu'elle avoit autrefois entendu dire à Platon, mais qui ſe mêloit encore de predire l'avenir, diſant en cela, ce qu'elle n'avoit jamais entendu dire à perſonne. Une autre, ſçavoir, Axiothée s'accordoit avec Speuſippe à découvrir les ſecrets de Platon, & à divulguer ſa ſcience, rapellant le ſouvenir de tout ce qu'elle lui avoit entendu dire autrefois C'eſt ainſi que la plûpart des grands Philoſophes ſe ſont trompez. Ils font difficulté d'écrire leur doctrine, de peur qu'elle ne ſoit publiée indiſcretement ; & il ſe trouve que leurs Diſciples auſquels ils l'ont découverte, la mettent au jour tôt ou tard, & la traitent moins exactement qu'ils n'auroient fait eux-mêmes : de ſorte que s'ils ne manquent point ainſi de leur propre mouvement ils ne laiſſent pas de le faire dans la perſonne des autres : & avec tout cela, neanmoins ; je ne voudrois par les condamner, car je m'imagine qu'ils ont leurs raiſons pour enuſer comme ils font.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [39] - 25
PUBLIC DOMAIN

CHAPITRE V.

De Polemon, de Crates, de Crantor Academiciens de l'ancienne Academie.

POlemon estoit extremement débauché dans sa jeunesse aiant accoûtumé d'user avec excez du vin & des femmes, jusques-là que pour avoir plus de facilité à contenter ses desirs, il cachoit de l'argent en differentes places, afin de l'avoir sous la main, quand il en auroit besoin pour favoriser ses inclinations : on en trouva auprés d'une colomne de l'Academie qu'il avoit caché pour cet usage. Mais un jour s'étant enivré avec ses camarades, aiant encore la teste couronnée de lierre il entra impudemment dans le lieu où Xenocrate entretenoit ses Ecoliers, & Xenocrate n'interrompit point son discours qui estoit sur la temperance ; seulement il l'étendit davantage & le poussa un peu plus fortement qu'il n'auroit fait ; ce qui toucha si fort ce jeûne homme, qu'il fit une bonne conversion & quitta entierement ses debauches, si bien qu'il devint le plus sage & le plus habile des Disciples de Xenocrate. Il presida même aprés lui dans l'Academie, & sur tout il fut renommé pour sa constance ; aussi il avoit coûtume de dire que le plus grand fruit de la Philosophie ne consistoit pas dans la speculation, mais dans l'action. Il étoit civil & honnête & il passa dans Athene pour homme de probité. Souvent il

ſe promenoit en enſeignant; aprés quoy il ſe repoſoit dans un jardin, dans lequel ſes Diſciples avoient conſtruit de petites hutes de feüillages où ils demeuroient. Au reſte il avoit entrepri d'imiter en toute choſe Xenocrate; & nous pouvons bien luy attribuer du moins à peu prés la meſme doctrine. Nous n'avons plus rien de luy; mais voicy ce que Ciceron luy attribuë, *Officia omnia ſervantem vivere, cum ſummum bonum, ſecundum naturam vivere dixiſſet planiſſime Polemo.* Cet Academicien ſouſtenoit qu'il falloit vivre ſuivant la nature: ce que les Stoïciens ayant developé monſtroient parlà que l'on devoit ſuivre en toutes cho es la raiſon & l'honneſteté. Neanmoins Polemon commença à demander quelque petite diſpoſition de la part de la fortune. *Dabit hoc Zenoni, Polemo etiam magiſter ejus*, dit Ciceron, *& tota iſta gens & reliqui virtutem omnibus rebus anteponentes; adjungunt tamen aliquid ſummo in bono finiendo:* En quoy nous voyons que ce Philoſophe approchoit un peu plus des ſentimens des Peripateticiens touchant la Morale, que Xenocrate. & l'on pourroit penſer que ce fut au tems de ce Philoſophe, que l'on commença à diſtinguer les Peripateticiens, que l'on appelloit ainſi à cauſe qu'ils ſe promenoient en feſant leurs conferences de Philoſophie.

Crates l'Athenien ſucceda à Polemon aprés avoir étudié ſous luy: Ces deux Philoſophes avoient lié amitié entr'eux, & ils s'accordoient parfaitement dans leurs ſentimens: Ils enſeignerent tous deux dans un

meſme lieu pendant leur vie, & aprés leur mort ils furent mis tous deux dans un même tombeau. Arceſilas les allant entendre les admira, & dit que c'étoient des Dieux, ou du moins des hommes qui étoient reſtez du ſiecle d'or. Crates avoit écrit pluſieurs livres tant de Philoſophie que de belles Lettres, auſſi bien que Polemon, mais nous n'en avons aujourd hui aucun reſte. Il eut pour diciples, Arceſilas, Bion de Boriſthene & Theodore, qui fut chef d'une Secte particuliere. Nous pouvons regarder Crates comme aiant entierement ſuivi les ſentimens de Polemon.

Aprés la mort de Crates le Philoſophe Crantor enſeigna dans l'Academie : il avoit étudié ſous Xenocrate, & enſuite ſous Polemon, & comme on lui demandoit pourquoi il s'attachoit à cette eſpece de Philoſophie, il répondit qu'il n'en ſçavoit point où l'on dît de plus belles choſes & de plus ſolides. Il fut intime ami d'Arceſilas, de meſme que Polemon l'avoit eſté de Crates, & neanmoins il ne trouva pas mauvais de ce qu'Arceſilas le pria de le mettre ſous la conduite de Polemon, parce qu'il étoit perſuadé que ſon ami ne l'en prioit que par un deſir d'apprendre. Il n'ignoroit pas l'Art de la Poëſie, & il eſtimoit aſſez Homere & Euripide. Il compoſa un livre touchant la triſteſſe & les pleurs, par lequel, comme je penſe, il tâchoit de ſe conſoler des miſeres humaines : Ciceron a fait l'éloge de ce livre en ces termes : *Legimus omnes Crantoris Academici librum de luctu : eſt enim non maximus:*

verum aureolus & ut Tuberoni Panetius præcipit, ad verbum ediſcendus libellus. La perte de ce livre eſt aſſez deplorable, s'il eſt vrai pourtant que nous l'aions entierement perdu. On pourroit dire qu Ciceron en avoit renfermé une partie dans ſon livre *de conſolatione*; & d'autre part, je pourrois penſer que le Manuel d'Epictete en contient auſſi une bonne partie. Effectivement il y a de l'apparence qu'Epitecte n'avoit pas inventé ſa doctrine, & auſſi il ne l'a point donnée comme nouvelle, mais plûtoſt comme venant de Socrate, par les paroles duquel il la termine. Quoi qu'il en ſoit, Ciceron nous aſſure que Crantor rejettoit l'indolence. *Non abſurde Crantor ille qui in noſtra Academia vel in primis fuit nobilis: minime inquit aſſentior iis qui iſtam neſcioquam indolentiam magnopere laudant quæ nec poteſt ulla eſſe nec debet expectari. Ne ægrotus ſim, inquit, ſed ſi fuerim, ſenſus adſit, ſive ſecetur quid, ſive avellatur à corpore; nam illud nihil dolere, non ſine magna mercede contingit, immanitatis in animo, ſtuporis in corpore.* Ce n'eſt pas que cet Academicien ait penſé que la douleur corporelle eſtoit un veritable mal, mais qu'il faloit tâcher de la ſupporter en ſe fortifiant l'eſprit par les conſiderations qu'il avoit faites là deſſus, ſans ſe promettre de s'en pouvoir exemter, ni ſe remplir de l'eſperance d'arriver à une certaine indolence que d'autres Philoſophes ſe propoſoient comme la recompenſe & la fin de leur travail & de leurs études. Au reſte il faut croire que cet Academicien eſtoit encore

Acad. quæs. lib. 4.

CHAPITRE VI.

D'Arcesilas & de son Academie.

ARcesilas voiant que l'Academie de Platon avoit degeneré & reconnoissant que cela venoit de la liberté que l'on prenoit d'y affimer quantité de choses qui enfermoient de l'obscurité, en avançant beaucoup plus que les Disciples ne pouvoient comprendre, lesquels d'autre costé étoient obsedez par les Dogmatistes, dont les objections leur repandoit des tenebres dans l'esprit, il travailla à remettre l'Academie sur le pied qu'elle étoit du temps de son premier instituteur, & il s'appliqua de tout son pouvoir à combatre toutes sortes de prejugez; deffendant le *pour* ou le *contre*, suivant qu'il étoit neceſſaire pour ruïner toutes assertions precipitées, & refusant d'enseigner positivement des Esprits qu'il trouvoit mal-disposez. *Maluit*, comme dit Ciceron, *dedocere quos videbat male doctos, quàm docere quos dociles non arbitrabatur.* Aprés tout, il ne suffit pas de dire de bonnes choses, ni de soutenir des veritez, à moins que l'on n'y fasse entrer les gens; & c'est ce qui a donné sujet à Platon de se plaindre de quelques Anciens qu'il disoit avoir écrit pour eux seuls, sans avoir égard à ceux qui les liroient aprés leur mort. Aussi les Philosophes dont nous venons de parler se contentoient de remplir l'Academie du

bruit de leurs paroles ſans, penetrer dans l'eſprit de leurs Auditeurs, dans leſquels pour la plûpart, on trouvoit encore les meſmes tenebres qu'ils avoient apportées avec eux avant que de ſe mettre ſous leur conduite.

Cela donna donc ſujet à ce nouvel Academicien de s'appliquer à rétablir la methode de Platon. *Primus hic mediam invexit Academiam negationes continens propter ſermonum contrarietates: primus quoque in utramque partem diſſerere aggreſſus eſt; illudque orationis genus quod Plato tradiderat, per interrogationem ac reſponſionem, ex umbra, in certamen ac pulverem primus eduxit.* Son deſſein n'étoit pas de prouver que l'on ne pût rien ſçavoir, mais de découvrir la verité quelle qu'elle fût : c'eſt ce que dit Ciceron en pluſieurs endroits. *Arceſilam non obtrectandi cauſa, ſed verum invenire voluiſſe ſic intelligitur &c.....* Lib. 4. *Acad. quæſt.* *Cum Zenone ut accepimus Arceſilas ſibi omne certamen inſtituit, non pertinacia aut ſtudio vincendi, ut mihi quidem videtur, ſed earum rerum obſcuritate quæ ad confeſſionem ignorationis adduxerunt Socratem.* En effet cet Academicien craignoit de troubler les Eſprits par la contrarieté des dogmes, & c'eſt pour cela qu'il n'en vouloit établir aucun dont le contraire pût eſtre ſoûtenu avec quelque apparence de raiſon. C'eſt pour ce ſujet qu'il introduiſit la ſuſpenſion du jugement ἐποχὴν, non pas comme la derniere fin de la Philoſophie, ni comme ſon principal but ; mais comme une diſpoſition avantageuſe pour éviter l'erreur. *Aſſentionis retentio in qua melius ſibi conſtitit Arceſilas, ſi vera ſunt quæ de*

Carneade nonnulli existimant : si enim percipi nihil potest, quod utrique visum est, tollendus est assensus : quid enim tam futile quam quid quam approbare non cognitum ? Qui peut douter que ce ne soit une chose bien indigne du sage que de tomber dans l'erreur ou dans des prejugez : & ne faut-il pas avoüer qu'Arcesilas avoit bien raison de faire tous ses efforts pour empécher que l'on ne se trompast, *Sapientis hanc censet Arcesilas vim esse maximam Zenoni assentiens, cavere ne capiatur, ne fallatur, videre.*

Ibidem.

Avec tout cela neanmoins cet Academicien ne laissoit pas de soutenir les sentimens de Platon, & de les enseigner à quelques-uns de ses Disciples, qu'il trouvoit les mieux disposez à recevoir sa doctrine : c'est ce que Sextus dit que l'on assuroit de lui. *Ferunt ipsum primo aspectu visum esse Pyrrhonium, vere autem dogmaticum fuisse, & cum in familiaribus periculum faceret, suis dubitationibus an naturam aptam ad percipienda Platonis dogmata haberent, existimatum fuisse ἀπογλυκὺν ἤτοι est dubitatorem fuisse ; at familiaribus suis qui ingenio praditi essent, Platonis doctrinam tradere.* Parce qu'il se servoit de la Dialectique de Diodore, dit encore Sextus, on croioit qu'il ne voulût rien affirmer ; mais neanmoins il étoit vrai Platonicien, *plane tamen esset Platonicus.* C'est pour cela aussi que l'on disoit communement de cet Academicien.

Lib. 1. *Hipot. Pyrrho.* cap. 33.

Ante Plato, Pyrrho retro, medius Diodorus.

En ne le regardant que par derriere, on l'auroit pris pour Pyrron, & en le considerant

de profil & à coſté on l'auroit pris pour Diodore le dialecticien : mais en le regardant de front & comme l'on doit enviſager une homme pour le bien connoiſtre, on l'auroit pris pour Platon.

Nous n'avons aucun ouvrage de ſa façon, & probablement il n'avoit rien écrit : & il auroit pu dire, *non extat opus Arcaſila, nec extabit unquam*, comme Platon avoit dit en ſon tems. De ſorte que de toute ſa doctrine il ne nous reſte que deux maux, *mala ! particulares affirmationes.* Les maux des hommes conſiſtent en ce qu'ils affirment que de certaines choſes particulieres ſont des biens ou des maux, & au contraire leurs veritables biens conſiſtent dans les doutes qu'ils forment ſur la nature des choſes qui ſemblent eſtre communément des biens ou des maux : ainſi c'eſt un mal d'aſſurer que les richeſſes temporelles ſont des biens, ou que la gloire, les honneurs, les aplaudiſſemens du monde ſont des biens : c'eſt encore un mal d'aſſurer que le mépris des hommes, la pauvreté & les autres évenemens particuliers de la fortune ſoient des maux, au lieu que ſi l'on doute de toutes ces choſes, & ſi on les regarde avec indifference, autant de fois qu'on le fait, autant de fois on s'acquiert de veritables biens qui conſiſtent en de bonnes diſpoſitions d'eſprit. Il eſt aſſez facile de voir qu'en cela il s'accordoit parfaitement avec Platon & avec Socrate, leſquels avoient mépriſé les choſes particulieres & les avoient conſidérées comme ſujettes à l'inſtabilité & n'aiant rien en elles meſmes que ce qu'elles tiroient de

l'opinion & des prejugez des hommes.

Nostre Academicien aprit en premier lieu la Geometrie d'Authenticus son compatriote, & ensuite il s'addonna à la Musique ; aprés quoi, il alla entendre Theophraste, mais n'aiant point trouvé dequoi se contenter dans la Doctrine de ce Philosophe, que Ciceron dit avoir fort affoibli la vertu, *qui nervos virtuti inciderat*, il le quitta pour entrer dans l'Academie. Son frere mesmes le portoit à s'addonner à la Rethorique, mais il avoit trop d'estime pour la Philosophie à laquelle il s'attacha entierement. Il ne laissoit pas neanmoins de faire des vers, & il aimoit fort Homere, duquel il lisoit tous les jours quelque chose avant que de se mettre au lit, mais pour ce qui est de Platon il l'avoit toute la journée à la main. Il se servoit souvent de cette façon de parler, cela me semble vray : neanmoins je ne l'assure pas. Il estoit fort éloquent mesme au témoignage de Ciceron : *Tanta Arcesilæ copia rerum, & dicendi vis fuit* : Diogene en dit la mesme chose : *Magna illi erat ultra omnes persuadendi quæ vellet acrimonia.* Et quoi qu'il refutât les gens avec bien de la force, & sans les épargner, on ne laissoit pas neanmoins de prendre plaisir à l'entendre & à recevoir ses instructions; parce qu'il étoit si honneste & si adroit, qu'il se faisoit aimer en reprenant & en satyrisant. *Erat enim vir egregie bonus*, dit Diogene, *suosque auditores bonæ spe plenos emittebat.* Ciceron lui donne les titres d'honeste homme & d'homme d'esprit, & S. Augustin les lui donne aussi : *Arcesilas vir acutissimus atque huma-*

niſſimus. Il ne ſe méloit pas volontiers des affaires publiques, & en cela il ſuivoit le conſeil des Pythagoriciens. Il refuſa pluſieurs fois de faire la Cour au Roy Antigonus ; auſſi aiant eſté envoié en Ambaſſade auprés de ce Prince, il retourna ſans avoir obtenu ce que les Atheniens demandoient. Il établit ſa demeure dans l'Academie, allant neanmoins loger dans le Pyrée de tems en tems. Je ne dois pas oublier de dire un mot de ſa conſtance. Ciceron & Diogene raportent qu'étant incommodé de la goute & l'aiant fort enflammée, Carneades, qui le vint voir, lui témoigna de la triſteſſe, & le voulant quitter, de crainte qu'il ne lui fût incommode, dans un tems auquel il le voioit attaqué des plus vives douleurs, Arceſilas lui dit : Demeurez, mon cher Carneades, car les douleurs de mes pieds ne vont point juſqu'à mon ame.

Avec tout cela, cet Academicien ne laiſſa pas d'avoir des calomniateurs, & comme il combattoit fortement les Stoiciens, quelques Poëtes, auſſi bien qu'Ariſton qui faiſoit profeſſion de vendre ſa doctrine, ſe crurent interreſſez à le blâmer & à lui dire des injures, de même que d'autres calomniateurs de pareille cotterie : ils le taxoient donc d'être extrememement voluptueux, & de s'abbandonner à des plaiſirs qui ſont du dernier excés. Mais quand ce Stoicien de nom ne l'auroit pas fauſſement accuſé, comme on a fait autrefois Platon & Socrate, il n'y auroit qu'à dire en un mot, que cet Academicien peut bien avoir manqué contre ſa propre doctrine, &

qu'il n'étoit pas plus impeccable que les autres hommes ; neanmoins, il se trouva mêmes parmi les Stoiciens des personnes assez sinceres & assez équitables pour le deffendre; entr'autres, Cleante dont la sagesse n'étoit pas feinte, de mesme que celle d'Ariston, que Seneque & quelques autres Auteurs ont regardé comme un volage & un interressé. *Cum diceret quidam Arcesilam vitæ officia negligere : Quiesce*, dit Cleante, *neque vituperes : ille enim etsi verbis officia tollit, operibus tamen commodat.* Cessez, cessez de blâmer Arcesilas, car si par ses doutes, il semble détruire les devoirs de la vie, il les rétablit par ses actions, *operibus tamen commodat.* Arcesilas aiant entendu ce dialogue, dit à Cleante qu'il n'aimoit pas à estre flatté, & Cleante lui répondit, ce n'est pas vous flatter de dire que vous dites des choses & que vous en faites d'autres. Quelques-uns le blâmoient d'aimer l'ostentation & la vaine gloire, mais pour le justifier, il n'y a qu'à écouter Diogene. *Cum tamen*, dit-il, *alioqui ita moderatus & fastus fugiens erat ut discipulos moneret & alios audiret.* Non seulement il enseignoit à à ses Disciples de fuïr la vaine gloire, mais il leur en donnoit lui mesme l'exemple, allant écouter les autres Philosophes avec autant d'humilité & de patience que s'il avoit esté un de leurs Neophites. Outre cela c'étoit sa maxime que de vouloir cacher le bien qu'il faisoit, suivant en cela Platon, qui demandoit, comme l'on sçait, que l'on fût si porté de soi-mesme à la vertu & à la justice, que l'on n'eût pas besoin de se servir jamais

de la bague de Giges, ni de demander d'autres temoins que la conſcience : *Gratiam omni ſtudio latere quærebat*, dit Diogene, parlant d'Arceſilas, *faſtum hujuſmodi maxime abhorrens.* Avec cela il eſtoit fort liberal & bien faiſant de ſon naturel, comme dit auſſi le meſme Diogene : *Erat illi ſumma facilitas in communicandis rebus ſuis, atque ad conferenda beneficia promptus occurrebat.* Seneque & Plutarque nous propoſent pour exemple, l'un en traitant des bienfaits, l'autre en parlant des veritables amis, ſa liberalité & ſa maniere honneſte d'agir. J'ai dé-ja dit que cet Academicien ayant eſté voir un de ſes amis qui eſtoit malade, il mit en cachete une bource d'argent ſous le chevet de ſon lit, & que le malade ayant rencontré cette bourſe inopinément, dit, la montrant à ceux qui eſtoient auprés de lui, *En luſus Arceſila.* Voila la maniere dont Arceſilas a coûtume de joüer. Nous voyons encore que Diogene aſſure qu'il envoya à ce meſme Philoſophe mille pieces d'or de la monnoye de ſon tems en pur don. Il fit auſſi la fortune d'un nommé Archias le recommandant ſi bien à un de ſes amis qu'il en fut élevé à une grande dignité.

On le regardoit comme un autre Ariſtippe, parce qu'il faiſoit ſouvent des banquets, où il traittoit ſes amis ſomptueuſement, & parce qu'il ne ſe ſervoit qu'en vaiſſelle d'argent, aiant même des vaſes d'or à l'Academie; mais il y a cette diſtinction à faire qu'Ariſtippe n'étoit magnifique que pour ſon plaiſir & Arceſilas l'étoit pour les autres, leur prê-

tant sa vaisselle d'argent & la leur donnant volontiers, comme il fit à un certain qui venoit la lui rendre dans le tems qu'il avoit promis. C'est ainsi qu'Arcesilas se deffendoit lui-mesme par ses bonnes actions & nous ne sçavons pas tout le bien qu'il a pu faire, dont Dieu seul & sa propre conscience ont été les temoins. Cependant il a eu des ennemis & des calomniateurs, aussi bien que des defenseurs : & s'il avoit eu à choisir, il auroit toujours mieux aimé que l'on eût médit de lui, que de sa doctrine : mais il ne pouvoit empêcher qu'il n'y eût des gens assez injustes pour blâmer la doctrine & ses mœurs ; sa doctrine par ignorance, & ses mœurs par malice. Avec tout cela il supportoit patiemment l'insolence & l'effronterie de ses calomniateurs, & bien loin de s'irriter contre eux, il se contentoit de leur reciter quelques vers d'Aristipe, *Anstippi crïas recensebat.* Enfin il ne pouvoit souffrir que l'on s'avançât aux disciplines, sans avoir les dispositions necessaires, ni que l'on prononcât decisivement sur les choses que l'on ne concevoit pas avec toute l'évidence qui est neceſſaire pour avoir une veritable science.

CHAPITRE VII.

Des Disciples d'Arcesilas.

ON n'en nomme que trois des principaux, quoi que cet Academicien en ait eu un grand nombre ; qu'il auroit aussi tost

diminué qu'augmenté, s'il eut eſté bon de le faire pour l'intereſt de la verité Diogene raporte qu'un de ſes Ecoliers lui aiant témoigné qu'il deſiroit d'aller entendre Hyponicus, il le prit par la main & le conduiſit lui-meſme à ce Philoſophe, l'avertiſſant ſeulement qu'il eut ſoin d'apprendre par ordre & de conſerver du reſpect pour la doctrine de ſes maiſtres. Au lieu que Theophraſte ne permit pas ſi volontiers qu'Arceſilas le quitât : car il s'en plaignit, comme ayant perdu un Diſciple qui promettoit beaucoup par la vivacité de ſon eſprit : *Quàm promptus atque ingenioſus adoleſcens*, dit-il, *è ſchola noſtra diſceſſit* ! Cependant l'ont peut dire qu'Arceſilas avoit beaucoup plus d'auditeurs que de diſciples ; & l'on ne doit pas s'en étonner, car il étoit fort éloquent & parloit fort agreablement: on ne doit pas non plus s'étonner de ce qu'il a eu moins de Diſciples, parce qu'aprés tout il ne faiſoit profeſſion d'enſeigner aucun dogme, ſe contentant de refuter ; & c'eſt pour cela que quelques-uns le quitterent pour ſuivre des Epicuriens. *Percontanti cur ex Diſcipulis aliis plerique ad ſectam Epicuream tranſirent, ex Epicurea vero, nullus ad cateros ſe transferret, reſpondit, quia ex viris quidem galli fiunt, ex gallis, viri numquam.* On quittoit auſſibien les autres qu'Arceſilas pour les Epicuriens : car outre que ces derniers promettoient des voluptez qui attirent ſur tout les jeunes gens, c'eſt que naturellement on aime à être affirmatifs, comme étoient ces Philoſophes, quoi que leur maiſtre Epicure ait eu beaucoup de ra-

port avec les Academiciens & les Sceptiques, lui qui avoit esté intime ami de Carneades. Nôtre Academicien estoit fort facile & obligeant envers ses Disciples, & il estoit aussi fort reconnoissant envers ses maistres ; témoin ce qu'il fit à Hyponicus, qui avoit perdu le sens par quelque sorte de maladie ; il le tint chez lui jusqu'à ce qu'il fût guerri, en ayant beaucoup de soin : cet Hypponicus *avoit l'esprit ; comme dit* Diogene, *extrement dur & pesant*, de sorte qu'Arcesilas disoit qu'en baaillant, la Geometrie lui étoit entrée dans la bouche, parce qu'il la possedoit tres-bien, & que l'on ne concevoit pas facilement qu'ayant l'esprit fait comme il l'avoit, il avoit pu atteindre à la perfection de cette science.

Ses trois principaux Disciples sont Bion de Boristhene, Lacides, & Carneades. Pour ce qui est de Carneades, j'en parleray separémẽt dans le Chapitre suivant ; mais pour Bion je ne pense pas qu'on le doive regarder comme Academicien, tant parce qu'il n'a pas observé les regles ni les principes de l'Academie, que parce qu'il s'étoit attaché à plusieurs Dogmatistes mesmes aprés avoir quitté les Academiciens : de sorte que l'on doit plûtot le considerer comme Disciple de Theodore qu'il avoit suivi beaucoup plus qu'Arcesilas : or ce Theodore passa pour Athée en son tems, parce qu'il ne reconnoissoit pas la pluralité des Dieux des Payens. Bion étudia aussi sous Crates l'Athenien. Au commencement, il mepriſoit l'Academie, & je m'imagine que c'estoit dans le tems qu'il

étudioit ſous Crates ; & quoi qu'il ait un peu plus eſtimé Arceſilas, il ne laiſſa pas neanmoins de le quitter & de ſe renger avec les Cyniques : *Cynicum elegit, inſtitutum ſumpto pallio & pera.* Enſuite il alla vers Theodore duquel il aprit à dire pluſieurs choſes que l'on regardoit comme des impietez : aprés cela il étudia ſous Theophraſte. Je ne parleray pas davantage de ce Philoſophe, parce qu'il doit paſſer pour Dogmatiſte, plûtoſt que pour Academicien.

Je ne ſçai pourquoi Diogene parle de Lacides, comme d'un chef d'Academie, car ce Philoſophe n'a fait que ſuivre le deſſein d'Arceſilas ; neanmoins à cauſe qu'il établit ſon Academie dans un jardin que le Roy Attalus avoit fait cultiver, aſſez proche du lieu où les autres Academiciens avoient enſeigné & que l'on apella ce jardin, *Lacidium*, du nom de Lacides, Diogene a pu regarder ce lieu comme une nouvelle Academie, d'autant plus qu'il y preſida pendant 24. ans. Il deſigna Evandre pour ſon ſucceſſeur, & Evandre voulut qu'Eginus lui ſuccedaſt, aprés lequel Carneades commença à preſider. Cet Academicien auſſibien que ſes predeceſſeurs, temoignoit beaucoup d'eſtime pour la Geometrie. Cependant on peut remarquer que d'abord on apella ſon Academie nouvelle, comme celle d'Arceſilas, que Diogene commença à diſtinguer en l'appellant, la moïenne : mais pluſieurs Auteurs ne diſtinguant que deux ſortes d'Academies les rengent toutes à l'Ancienne ou à la nouvelle, ſans faire autre diſtinction. Le Roy Atta-

lus ayant sollicité Lacides de le venir voir, il le refusa plusieurs fois, & enfin il lui dit qu'il ne faloit regarder les figures que de loin pour les trouver belles, voulant faire entendre que ce Prince n'étoit considerable que par ses richesses ou par sa pompe exterieure, & qu'il ne faloit pas trop s'approcher de lui, de peur de reconnoistre les defauts de son esprit. Je ne dois pas oublier de raporter icy un trait de Plutarque par lequel on peut voir que cet Academicien étoit du sentiment & de l'humeur de son Maistre Arcesilas, voulant comme lui, faire du bien sans estre connu; parce qu'en Philosophie, dit Plutarque, les Enfans ressemblent à leurs Parens, Lacides un des Disciples d'Arcesilas, assistant à un jugement qui se faisoit de Cephisocrate, qui étoit accusé d'avoir conspiré contre les Magistrats d'Athene; comme l'Accusateur demandoit que l'on regardast un anneau qu'il avoit au doigt, pretendant par là le convaincre; l'accusé eut l'adresse de le laisser tomber secretement, & l'anneau estant roullé tout doucement auprés de Lacides, il mit le pied dessus & le cacha. Cephisocrate ayant esté declaré innocent, il vint aprés cela remercier ses Juges, dont l'un, qui avoit observé ce qui s'étoit passé, luy dit, Allez remercier Lacides, car sans lui vous auriez esté condamné. En quoi nous voions que Lacides, qui avoit sauvé la vie à cet homme, ne lui en avoit pas seulement dit un mot à luy mesme, & qu'il avoit encore moins resolu de le dire à aucun autre. C'est ainsi que Plutarque

Diogene lib. 4.

loüe en meſme tems le Maiſtre & le Diſciple, & qu'il reconnoit, non ſeulement la bonté de leur maxime, mais encore le ſoin qu'ils avoient de la reduire en pratique.

Chapitre VIII.

De la troiſiéme Academie, & de Carneades qui en a eſté le Chef.

Arceſilas avoit fait tous ſes efforts pour détruire la preſomption des Dogmatiſtes, en les obligeant d'obſerver les Loix de la Recherche de la verité, & l'on en étoit venu à ce point, que l'on avoit beſoin d'une morale proviſionnelle pour ſe conduire en attendant les connoiſſances que les Academiciens cherchoient. Ce Philoſophe s'appliquât dont à la ſcience des Mœurs. *Phyſicæ minus curam habuit, Ethicæ magis ſe devovit*: & cela lui donna lieu de mettre au jour ce beau principe, qu'il faloit ſe conduire par la foi, en attendant la connoiſſance évidente de la verité, chacun devant ſe propoſer ſa conſcience pour juge & pour remunerateur de ſes bonnes actions. Cet Academicien étoit ſi éloquent, que des Orateurs même de profeſſion venoient pour l'entendre, & l'eſtime que l'on faiſoit de lui alla ſi loin, que quelques-uns ont eſté aſſez ſuperſtitieux pour dire qu'à ſa mort il ſe fit une éclipſe miraculeuſe de Lune. *Eclipſim Lunæ factam ajunt, ut compati ſibi videri poſſet pulcerrimum poſt ſolem ſidus.* Il vécut 85. ans, & il écrivit plu-

sieurs lettres à Ariathe Roy de Capadoce ; pour ce qui est des autres écrits qu'on lui attribuoit, ils avoient esté faits par ses Disciples : nous n'en avons plus rien aujourd'hui ; & voicy seulement ce que j'en ay trouvé dans Ciceron, & dans Sextus, Empiricus.

1° Ciceron dit qu'il consentoit que l'on reçeût quelquefois des opinions, mais le mot d'opinion estant équivoque, il faut l'expliquer, & d'abord. On peut s'assurer que Carneades ne vouloit pas que l'on se rendist à des opinions ni à des prejugez en matiere de science, mais seulement il consentoit que l'on formast des actes de foy & de croiance sur de certains faits, & c'est ce que Ciceron appelle en quelques endroits *opiner* : cela ne regarde, comme j'ay dit dans mon Apologie, que les actions particulieres, soit pour le present soit pour le passé ou pour l'avenir : or parce qu'il n'est pas possible d'avoir des demonstrations sur de pareils sujets : il faut en cela suivre la vray-semblance, mais neanmoins sans y donner un consentement pareil à celui qui se donne aux dogmes de science. Aussi le même Ciceron loüe extremement le dessein de Carneades, d'extirper entierement l'opinion de l'esprit des Philosophes. *Herculis quendam laborem*, dit-il, *exhantlatum à Carneade, qui feram & immanem belluam, sic ex animis nostris assentionem & opinationem extraxisset* : & en cela cet Academicien n'avoit fait autre chose que de suivre le sentiment de Platon, qui refuse l'opinion pour conduite en matiere de science, *opiniones omnes, absque scientia, turpes esse,*

diſoit-il, *quarum, quæ optimæ, cæcæ ſunt, & qui abſque intelligentia verum aliquid opinantur, non diſſunt à cœcis qui recto tramite gradiuntur.* On peut encore prendre le mot d'opinion en un autre ſens, comme pour toute ſorte de ſentiment ou conſentement de l'eſprit generalement, ſoit certain, ſoit incertain: Ainſi l'on pourroit dire comme Ciceron, que Carneades vouloit que l'on opinaſt, c'eſt à dire, que l'on affirmaſt en matiere de ſcience en recevant quelque dogme; cela ſe confirme par un paſſage dans lequel il eſt dit que Carneades conſentoit que l'on opinaſt, quand meſme il ſeroit impoſſible de comprendre aucune choſe par les ſens. *Aſſensurum eſſe ſapientem, nihil ad hanc controverſiam pertinere; licebat enim nihil percipere, & tamen opinari, quod à Carneade dicitur probatum*: en quoy l'on voit aſſez que Ciceron veut dire, que Carneades conſentoit que l'on reçeut quelques dogmes, quand meſme il ſeroit impoſſible de comprendre aucune choſe de ce qui eſt hors de nous. Il ne faut donc point prendre icy le mot d'opinion dans ſa ſignification propre & particuliere, mais generalement, comme l'on prend quelquefois le mot de ſcience pour toute ſorte d'Arts & de Diſciplines. Neanmoins je trouve qu'il eſt plus juſte & plus raiſonnable de le prendre dans ſa ſignification propre, lors que l'on parle en Philoſophe & ſur tout en Academicien. Auſſi je trouve que S. Auguſtin interprete mieux le mot d'opinion, & qu'il en parle plus exactement, lors qu'il diſtingue trois diſpoſitions de l'eſprit, conce-

voir, croire, & opiner. *Quod concipimus*, dit ce Pere, *rationi debemus, quod credimus authoritati, quod opinamur, errori.* Il y a difference entre croire & opiner : car comme nous verrons, celui qui croit se conduit par le jugement de celui dont il suit l'autorité, au lieu que celui qui opine, se conduit par son propre jugement : il est vrai que celui qui croit, juge aussi en quelque maniere, mais il ne juge pas precisément de la chose qu'il croit, quoi qu'il juge que celui sur l'autorité duquel il croit, ne se trompe pas. C'est pour cela que S. Augustin dit, *Authoritati credere, magnum compendium est* : car il n'y a qu'un seul jugement à faire pour se determiner à l'égard d'une infinité de choses, qui est que celui dont on suit l'autorité est bien éclairé, & ne veut pas nous tromper : or si ce jugement est infaillible, comme en fait de foy divine, les consequences en sont certaines, quoi qu'elles ne soient ni claires, ni évidentes.

2. Cet Academicien reconnoissoit plusieurs sortes de vray-semblances & de probabilitez comme dit Sextus Empiricus, & nous verrons dans la suite comment on le doit interpreter en cela : cependant ces probabilitez ou vray-semblances regardoient principalement les actions particulieres de la vie, & l'obeissance que l'on devoit à la foy & au jugement de la conscience : & c'est ce qu'il s'étoit proposé de traiter particulierement. Voici une de ses maximes, si l'on sçavoit en secret qu'un ennemi ou une autre personne, à la mort de laquelle on auroit inte-

reſt, viendroit s'aſſoir ſur de l'herbe, ſous laquelle il y auroit un aſpic caché, il faudroit l'en avertir, quand meſme on ne pourroit eſtre repris d'avoir gardé le ſilence en cette occaſion : *Si ſçieris, inquit Carneades, aſpidem occultè latere uſpiam, & velle imprudentem ſuper eam aſſidere, cujus mors tibi emolumento futura ſit, improbe feceris niſi monueris ne aſſideat, ſed impune tamen id te conſtaret feciſſe : quis enim coarguere poſſit ?* Cette doctrine eſt admirable & ſans doute elle eſt bien digne du Chriſtianiſme, car qu'y-à t-il de plus digne du Chriſtianiſme que de faire du bien à ſon ennemi, & de le faire ſans eſperance d'en eſtre recompenſé en ce monde : Voila cependant ce que les Academiciens ſe diſpoſoient de ſuivre & il ſeroit facile de montrer que Platon, Arceſilas, Lacides & les autres, ſe propoſoient de pareilles maximes pour but, & les reduiſoient en pratique, comme nous avons déja vû. Et l'on ne doit pas dire d'autre part que les Chrêtiens leur aient inſpiré ces ſages penſées, ni que cela leur ait eſté attribué aprés coup: car Ciceron a rapporté ces choſes avant la naiſſance temporelle de Jeſus-Chriſt, quoi que neanmoins je conſente que l'on diſe que le premier Academicien, dans les écrits duquel les autres avoient puiſé ces ſentimens, les ait luy meſme tiré de nos Patriarches & de nos Prophetes : car aprés tout je ne penſe pas que ces veritez ſoient venuës d'autre part que de cette ſource de lumieres qui ſe repand dans tous les eſprits, *à quocumque verum diſcitur, ab eo diſcitur qui eſt veritas.*

3. Carneades ne disputoit contre les Stoiciens, que touchant le *criterium* de la verité, & quelques points de Physique ; car il s'accordoit assez avec eux en matiere de morale, principalement avec Crysippe, duquel il disoit : *Si Crysippus non fuisset, non essem ego.* En un mot, toutes les contestations qu'il a euës, n'ont esté qu'afin de profiter pour la connoissance de la verité ; c'est ce que Ciceron dit de lui, aussi bien que d'Arcesilas, *Carneades ita multa disseruit, ut excitaret homines non socordes, ad veri investigandi cupiditatem.* Il s'accordoit aussi en plusieurs points avec Epicure, qui étoit son contemporain & son ami, & Epicure n'a pas esté si éloigné que l'on pourroit croire des sentimens des Stoiciens, comme Seneque le fait assez voir.

4. Carneades deffendoit fortement la liberté ; & voicy ce qu'en dit Ciceron : *Carneades, dicebat Epicureos deffendere posse libertatem contra Stoicos, non concedendo omnia quæ fierent fieri à causis antecedentibus ; voluntatis enim nostræ non esse causas externas & antecedentes.* Voicy comment nostre Academicien argumentoit : Si toutes choses se font par des causes antecedentes, elles doivent arriver necessairement, & elles sont produites par le destin, comme par une suite de causes que la necessité a subordonnées : mais il est constant qu'il y a des actions qui dependent de nous & sont contingeantes : donc elles ne se font pas toutes par des causes externes & antecedentes : *Est autem aliquid in nostra potestate : at si omnia fato fiunt*

fiunt, omnia cauſis antecedentibus fiunt : non igitur fato fiunt, quæcumque fiunt. C'eſt ainſi que Ciceron le fait raiſonner : mais quoi que ce raiſonnement ſemble ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, ſçavoir qu'il y a quelque choſe en noſtre puiſſance, nous ne laiſſerons pas neanmoins de reconnoiſtre, que Carneades auſſi bien que Platon, vouloient que noſtre ame eût d'elle meſme la puiſſance de ſe mouvoir, & de ſe determiner : en effet, ils penſoient auſſi bien que les Pythagoriciens que c'étoit une force mouvente, qu'ils regardoient comme une eſpece de nombre, *numerus ſe movens*, & cela poſé, la liberté étoit établie.

5 Pour ce qui regarde la Rethorique, Carneades ne l'eſtimoit pas, à moins qu'elle ne fût gouvernée par un bonne Philoſophie, *tum maxime ſignificabat eos qui Rethores nominarentur, & qui dicendi precepta traderent, nihil plane tenere, neque poſſe quemquã facultatem aſſequi dicendi, niſi qui Philoſophorum inventa didiſciſſet* : Et cependant, Ciceron le regardoit comme tres-éloquent, *Carneadis vis incredibilis illa dicendi, & varietas* diſoit ce grand Orateur Romain, *perquam eſſet optanda nobis, qui nullam unquam in ſuis diſputationibus rem deffendit quam non probarit, nullam oppugnarit quam non everterit.* 2. De Oratore.

Enfin, S. Auguſtin repreſente cet Academicien comme le plus endormi de tous les Philoſophes, *cæteris altius dormiebat*, & ce Pere entendoit par là que Carneades rejettoit les jugemens des ſens encore plus fortement que les autres Academiciens, en ce qu'il ne diſtinguoit point la veille, du ſommeil, pour

ce qui concerne la connoissance des choses qui sont hors de nous : Mais ni Platon, ni Arcesilas n'étoient pas moins endormis que ce dernier, pour ne pas dire qu'ils veilloient peut estre plus que les autres hommes, parce qu'ils ne prenoient pas des phantômes de l'imagination pour des êtres veritablement existants hors de nôtre pensée. Mais S. Augustin qui se jouë en parlant ainsi de ce Philosophe, n'estoit pas moins persuadé que lui de la fausseté des apparences sensibles.

Voila ce que nous pouvons remarquer touchant Carneades, en quoi nous observerons que son Academie n'a esté differente de celle d'Arcesilas qu'en ce qu'il a entrepris de developer plusieurs sujets de Morale, qu'Arcesilas n'avoit point mis au jour. Pour ce qui est de ses Disciples, nous parlerons des plus considerables, en traitant de la quatriéme & de la cinquiéme Academie, & cependant nous allons dire un mot de Clitomaque.

De Clitomaque.

Ce Philosophe avoit esté élevé par Carneades, qui l'avoit comme associé avec lui dans le dessein de son Academie, l'ayant fait instruire dés sa jeunesse. Il a écrit plus de 80. Volumes que nous n'avons plus & dont il ne nous reste que quelques fragments, raportez par Ciceron ; desquels nous ferons l'explication separément. Cet Academicien étoit encore fort éloquent au jugement de Ciceron : mais il me semble que ce grand Orateur estimoit en ces Philosophes la force des pensées, plûtôt que l'artifice des paroles; & aprés tout il n'y a rien de plus éloquent

que la verité, elle triomphe facilement des eſprits lors qu'elle n'eſt point obſcurcie par des équivoques, ny par de mauvaiſes expreſſions. Clitomaque fut déſigné pa Carneades pour ſon ſucceſſeur, eſtant un homme fort ſtudieux & fort ami du travail, *qui uſque ad ſenectutem cum Carneade fuit, homo acutus, ut Pœnus, & valde ſtudioſus ac diligens*; on l'appelloit Aſdrubal, en ſon pays. Diogene aſſ re qu'il eſté de trois Sectes, ſçavoir de celle des Peripateticien, de celle des Academicien & de celle des Sto ciens, mais je penſe qu'il n'avoit retenu des Peripateticiens & des Stoiciens, que ce qui pouvoit quadrer aux ſentimens de l'Academie, car il ſuivoit ceux de Carneades & il a écrit quatre Livres de la ſuſpenſion de jugement, *de ſuſtinendis aſſentionibus.*

Cicero, *de Academicis*

Cicero, *de Academicis.*

Chapitre VIII.

e la quatriéme Academie, & de Philon qui l'avoit inſtituée.

SI l'on ne veut pas que Philon paſſe pour chef d'Academie, il faut du moins avoüer qu'il a eſté un Academic en conſiderable. Il eſt vrai que Diogene n'en dit pas un mot, non plus que d'Antiochus qui l'a ſuivi; mais Ciceron, Plutarque, Sectus Empiricus, & S. Auguſtin, en ont parlé aſſez avantageuſement. *Philone autem mortuo*, dit Ciceron, *patrocinium Academiæ non defuit*, en quo il témoigne que ce Philoſophe avoit eſté Chef ou Patron de l'Academie Il n eſt pas neceſſaire d'avertir icy que ce Philon eſt un autre

que Philon le Juif, car celui dont nous parlons étoit natif de Thebe en Grece, & l'autre de Judée ; mais cependant ils ont tous deux esté Sectateurs de Platon. Nous regarderons donc Philon de Thebe, comme un Chef des Academiciens, parce qu'il a donné une nouvelle forme à l'Academie aprés Carneades, la voulant faire passer pour Ancienne, *Antiochi magister Philo, magnus vir*, dit Ciceron, *negarat in libris quos etiam ex ipso audiebamus, duas Academias esse, erroremque eorum qui ita putarant, coarguit.* Arcesilas n'avoit entrepris d'établir aucune chose, & Carneades n'ayant traité que de morale, les Dogmatistes du tems de Philon, disoient que les Academiciens avoient dessein de ruïner toutes les sciences, parce qu'ils détruisoient leurs préjugez, & parce qu'ils rejettoient entierement la connoissance des sens, pour juger de la verité des choses qui sont hors de nous, au lieu qu'ils n'auroient pas eu un mot à dire, si ces Academiciens eussent affirmé quelque chose. Mais Philon, qui sçavoit bien que le dessein de la nouvelle Academie n'étoit pas different de celui de Platon, se mit en devoir de le faire connoître ; de sorte qu'il faloit dire, ou que Platon avoit renoncé à toute sorte de sciences, ou que les Academiciens n'y avoient pas renoncé ; & pour le prouver, il faloit soûtenir, comme fit cet Academicien, que quand il seroit vrai que l'on ne pourroit comprendre par les sens, les choses qui sont hors de nous, il ne faudroit pas pour cela desesperer d'en reconnoistre la verité. Ce n'est pas que

Ciceron, ſoit entierement du ſentiment de Philon en cela ; car meſme il avoüe qu'il ne ſçait comment cet Academicien pouvoit eſperer de connoître la verité, ayant rejetté la comprehenſion des ſens, κατάληψιν mais cela n'empêche pas qu'il n'ait reconnu que Philon eſtoit du ſentiment que nous diſons. Voici ce qu'il lui attribuë. *Hanc Academiam*; ſçavoir celle d'Arceſilas, *quæ mihi, vetus videtur* (il faut entendre comme s'il y avoit, *quæ Philoni*, car Ciceron parle en ſon nom) *Si quidem Platonem ex illa vetere numeramus, cujus in libris nihil affirmatur, & in utramque partem multa diſſeruntur, de omnibus quæritur nihil certo dicitur, quæ uſque ad Carneadem producta, qui quartus ab Arceſila fuit, in eadem Arceſilæ ratione permanſit* : remarquez ces mots, *in eadem Arceſilæ ratione permanſit.* Carneades avoit ſuivi Arceſilas & Arceſilas ne s'étoit point éloigné de Platon : donc Philon avoit raiſon de reduire la nouvelle Academie à l'Ancienne : *Carneades*, ajoûte Ciceron, *nullius Philoſophiæ partis ignarus*, pour montrer que cet Academicien, nonobſtant tous ſes doutes ne laiſſoit pas de reconnoiſtre pluſieurs veritez en pluſieurs ſortes de ſciences.

Philon a eu pour Diſciples Antiochus, Heraclite de Tyr, Varron, Ciceron, Brutus & pluſieurs autres illuſtres, tant Grecs que Romains. *Eo tempore cum Princeps Academiæ Philo cum Athenienſium Optimatibus, Mitridetico bello, domo præfuiſſet, Romamque veniſſet, totum ei me dedi.* C'eſt ainſi que Ciceron fait parler Brutus.

Pour ce qui est de Sextus Empericus, il ne dit que deux mots de cet Academicien, seulement pour le distinguer de ses sceptiques; sçavoir qu'il pensoit que les choses exterieures sont incomprehensibles immediatement par les sens, & par la phantaisie, ou imagination; & que neanmoins elles ne laissent pas d'être comprehensibles par leur nature, ceſt à dire, que nous en pouvons connoistre la nature certainement par la raison & par l'entendement. *Philo autem ait, quantum ad stoicum criterium, id est phantasiam comprehensivam: res imcomprehensibiles esse; quantum autem ad naturam rerum, comprehensibiles.* Au reste, Philon & Antiochus n'ont pas toûjours enseigné dans l'Academie, parce qu'ils ont demeuré assez longtems à Rome & en quelques autres Villes, & c'est pour cela probablement que Diogene de Laerce n'en a point parlé.

D'Heraclite de Tyr.

Nous devons dire un mot d'Heraclite de Tyr. Ce Philosophe avoit étudié sous Clitomaque, & aprés sous Philon; il suivit aussi Antiochus, si non comme Disciple, du moins comme amy, & comme engagé dans les mesmes études, & souvent il disputoit contre lui. Ciceron en parle ainsi: *Homo sane in ista Philosophia, quæ nunc propè dimissa renovatur, probatus & nobilis, cum quo & Antiochum sæpe disputantem audiebam, sed utrumque leviter*: en quoi il est à remarquer premierement que du temps de Ciceron, l'Academie estoit fort peu frequentée, *quæ nunc propè dimissa*; En effet il n'y trouva plus qu'une solitude quand il alla visiter ce lieu avec

ſes amis, & non ſeulement le lieu avoit été abandonné : mais encore la doctrine en étoit preſqu'entierement délaiſſée. Secondement, que Ciceron pretendoit renouveller cette maniere de Philoſopher, *quæ nunc propè dimiſſa, renovatur.* Cependant cette décadence avoit été cauſée, pour ce qui regarde le lieu, par les guerres des Grecs, & pour les ſentimens, elle eſtoit venuë de l'autorité que les Dogmatiſtes s'étoient donnée ſur les eſprits, qui n'avoient pas de ce tems la, aſſez d'addreſſe & d'experience pour développer les ſophiſmes par leſquels ou les engageoit dans des prejugez : Nous regarderons cet Heraclite comme ayant eu les ſentimens de Philon, & ayant diſputé contre Antiochus, ſoit pour découvrir davantage la verité, ſoit pour conſerver les vuës que Philon avoit priſes dans l'Academie, & qu'Antiochus avoit deſſein de changer.

Chapitre X.

d'Antiochus & de ſon Academie, qui eſt la cinquiéme.

CEt Academicien a eu le même deſſein que Philon, mais il s'y eſt pris d'une autre maniere. Philon avoit montré que les doutes des Academiciens ſe trouvoient dans Platon ; & Antiochus entreprit de faire voir que la ſcience de Platon ſe rencontroit dans les Academiciens. L'un fit deſcendre Platon vers les Academiciens, & l'autre fit remonter les Academiciens vers Platon. Mais il eſt certain que l'un & l'autre ont penſé que

les Academiciens avoient reconnu des veritez pour constantes : comme Antiochus le soûtenoit positivement, leur donnant toutes les connoissances de Platon : & Philon reduisant la nouvelle Academie à l'Ancienne, la faisoit entrer en participation de ses Dogmes, aussi bien que de ses doutes. D'ailleurs, il est certain que Platon avoit plusieurs Dogmes ; car non seulement Plotin l'a assez témoigné aussi bien qu'Apulée, qui a écrit un livre, *de Dogmate Platonis*, mais encore Ciceron, & Sextus Empiricus n'en doutent point : & quoi qu'il n'ait rien affirmé dans ses Dialogues, il n'a pas laissé de le faire dans ses Lettres & dans les entretiens particuliers qu'il avoit avec ses Diciples. Antiochus donna donc à l'Academie un visage tout different de celui qu'elle avoit du tems d'Arcesilas & de Carneades. Elle n'avoit plus cet air mocqueur & satyrique qui paroissoit sur son front, lors que par la bouche de ces Academiciens, elle refutoit les prejugez & les illusions des Dogmatistes ; mais plus serieuse & plus grave, elle prononçoit des veritez constantes, ou si l'on veut, elle rendoit des Oracles, & découvroit des mistéres. Alors les plus belles maximes des Stoiciens ayant esté raportées dans l'Academie, on commença à la voir ornée de ses propres richesses, qu'elle n'avoit point encore étalées, & qu'elle tenoit secretement enfermées par son silence. Aussi Sextus Empiricus, nous dit qu'Antiochus fit paroistre dans l'Academie, les sentimens des Stoiciens, *Stoica in Academiam adduxit* : mais ces sentimens avoient

eſté tirez de la morale de Socrate de laquelle Zenon leur chef les avoit empruntez : de ſorte que cet Academicien fit plûtot en cela une reſtitution qu'un nouvel aqueſt, & poſſedant ces treſors, il en augmenta le prix & le luſtre, parce qu'il ſçavoit les manier d'une façon plus adroite & leur donner un jour plus avantageux. En effet, il ſcavoit reduire ces veritez à leurs principes, & en rejetter les ſentimens douteux qui pouvoient diminuer leur éclat.

Cependant Ciceron s'étonnoit de ce qu'Antiochus auſſi bien que Philon penſoient reconnoiſtre des veritez conſtantes, eux qui ne vouloient pas recevoir la comprehenſion des Stoiciens & refuſoient entierement le jugement des ſens : mais en cela Ciceron penſoit, avec les meſmes Stoiciens, qu'en rejettant cette *catalipſie* ou comprehenſion, il n'y avoit plus lieu d'eſperer de découvrir aucune verité conſtante ; & c'eſt pour cela qu'il diſoit, parlant d'Antiochus : Quel eſt ce jour heureux qui lui a decouvert la marque de la verité que l'on avoit ſi long-tems ignorée, & que lui meſme avoit refuſé de reconnoiſtre ? *Quis iſte dies illuxerit, quæſo, qui illi oſtenderit eam, quam multis annis eſſe negaviſſet, veri & falſi notam* ? Mais Antiochus ne penſoit pas avoir découvert une choſe nouvelle, non-plus que Philon, ſeulement ils commençoient à la mettre en lumiere : & d'ailleurs Ciceron pouvoit bien eſperer quelque découverte de la part d'Antiochus, qu'il jugeoit eſtre le plus habile Philoſophe de ſon temps, *politiſſimum & acutiſſimum, noſtra*

atatis Philosophorum. Mais par une disposition d'esprit toute contraire, Antiochus d'autre part s'étonnoit de ce qu'on attribuoit à Philon d'avoir ignoré ce *criterium.* Et comme dit Ciceron, cet homme tres doux de son naturel, que l'on n'avoit jamais veu en en colere, commença à s'emporter lors qu'on luy fit voir quelques Livres que l'on attribuoit à Philon & dans lesquels il estoit écrit que l'on devoit desesperer de trouver jamais cette marque si importante. *Homo natura leniſſimus (nihil enim poterat fieri illo mitius) ſtomachari tamen cœpit: mirabar; neque enim unquam ante videram.* Mais il ne faut pas trouver mauvais qu'Antiochus fut irrité de ce que l'on attribuoit à Philon de certains Livres: car outre qu'il les croioit supposez ou corrompus, c'est qu'ils contenoient une chose que cet Academicien ne pouvoit supporter. Il implora pour lors le souvenir d Heraclite qui avoit étudié sous Philon avec lui, & il luy demanda s'il avoit jamais entendu parler leur Maistre de cette maniere. Heraclite luy répondit, en soûtenant la negative, quoi que l'on reconnût dans ce Livre le stile de Philon; & il joignit son témoignage à la persuasion d'Antiochus: de sorte que ces Livres ayant esté rejettez, il en composa un qu'i nomma *Sotus*, pour les refuter, & pour montrer que nonobstant les doutes des Academiciens, on pouvoit esperer de trouver le *criterium* de la verité. Neanmoins Ciceron croioit toujours dans le fond de l'ame que ces Livres estoient entierement de Philon, & il le croioit par la raison que j'ay déja dite.

Voici donc en quoi l'Academie d'Antiochus a eſté differente des autres Academies, c'eſt en ce qu'il s'eſt adonné a eſtablir poſitivement des veritez, au lieu qu'Arceſilas n'avoit fait que combatre & détruire des préjugez, & que Carneades ne s'eſtoit apliqué qu'à donner des regles pour la conduite de la vie, en attendant la connoiſſance évidente de la verité : & Philon à montrer que nonobſtant les doutes de l'Academie, on pouvoit ſe promettre d'arriver à la ſcience de Platon, puis que Platon n'avoit pas moins douté que les Academiciens, que l'on a reconnus pour nouveaux. Nous regarderons donc Antiochus auſſi bien que Philon comme des Philoſophes qui avoient entrepris de reduire toutes les Academies à l'ancienne, *remigrando* dit Ciceron, *è domo nova in veterem*. Au reſte nous ne ſçavons pas excepté le Livre dont je viens de parler, s'il en avoit écrit d'autres : & quand cela ſeroit, nous n'aurions que le ſujet d'en déplorer la perte, car nous n'avons aucun reſte des ouvrages de cet Academicien.

CHAPITRE XI.

De Varron, par raport aux Academiciens.

LE doſte Varron merite bien que l'on diſe un mot de lui, par raport à l'Academie dont il avoit étudié les ſentimens ſous Philon, ſous Antiochus & ſous Héraclite de Tyr. Cet illuſtre Romain ne negligeoit pas la Philoſophie, luy qui d'ailleurs étoit fort imbu des belles Lettres ſur tout pour la

pureté de la Langue Grecque & de la Latine. Il ne nous reste plus de sa façon que quelques remarques de Grammaire, & quelque fragments de ce qu'il avoit écrit sur la Religion des Gentils, que l'on peut voir dans la cité de Dieu, de S. Augustin. On diroit qu'il eût esté long-tems en balance sur le choix des Academies, ne se determinant ni pour l'ancienne ni pour la nouvelle; mais toujours nous aprenons par le Livre que Ciceron luy a dedié, *des questions Academiques*, qu'il aimoit fort à entendre disputer Heraclite de Tyr contre Antiochus: & il y a de l'aparence qu'il preferoit l'Ancienne Academie à la nouvelle, ou à celle qui passoit vulgairement pour nouvelle. Voici ce que Ciceron luy fait dire sur ce sujet *Si vero Academiam veterem persequamur, quam nos, ut scis, probamus, quam erit illa acutè explicanda nobis! quam argutè! quam obscure etiam contra Stoicos differendum! totum igitur illud Philosophiæ studium mihi ipse sumo, & ad vitæ consuetudinem, & ad constantium quantum possum, & ad delectationem animi, nec ullum arbitror, ut apud Platonem est, majus aut melius à Dijs datum munus homini.* Je croi qu'il avoit écrit plusieurs choses touchant les Academiciens: car Ciceron le semble témoigner: mais il faut encore mettre ces ouvrages au rang de ceux que nous avons perdu. Tout ce que je puis dire, c'est que Varron avoit l'esprit fort net & fort bon, & que les Academiciens auroient beaucoup profité par ses réflexions, si les guerres de Rome ne lui avoient donné des occupations qui

le détournoient de ses études & luy fesoient dire : *diutius silent musæ Varronis*. Cependant nous le regarderons comme ayant eu les sentimens d'Antiochus & de Platon, & nous pouvons certainement le considerer comme un illustre Academicien.

Chapitre XII.

De Ciceron, sçavoir, si l'on doit le regarder comme Chef d'Academie.

POur faire un Chef d'Academie, il faut deux choses ; la premiere, *de tirer de nouvelles consequences des principes des Academiciens*, & la seconde, *de faire profession d'enseigner & d'avoir des Disciples*. Cela posé, j'ay lieu de douter si l'on doit regarder Ciceron comme Chef d'Academie, car quoi qu'il ait pretendu tirer quelques consequences des principes des Academiciens ; je puis dire neanmoins qu'elles n'en doivent point être tirées, & qu'il les a interpretées du moins en partie à la maniere des Stoiciens. Et pour ce qui est d'avoir eu des Disciples, je croirois facilement qu'il en a eu plusieurs, quoi que neanmoins il n'ait pas fait profession ouverte de tenir Ecole. On diroit à voir ses Tusculanes & ses autres Dialogues qu'il auroit eu effectivement des Disciples déclarez : mais il faut avoüer que c'étoient des personnages de Scene qu'il faisoit à son gré, & dans la bouche desquels il mettoit des discours qu'ils n'avoient jamais effectivement prononcez : de sorte que pour dire vray, on ne les doit regarder que comme des Disciples en pein-

ture. Aussi c'est ce qu'il témoigne luy même écrivant à Varron & le priant d'aggréer qu'il luy fît dire ce qu'il n'avoit jamais dit. Neanmoins, il est certain que Ciceron avoit dessein de former une nouvelle Academie, dont il parle en ces termes: *Nobis nostra Academia magnam licentiam dat, ut quod cumque maxime probabile occurrat, id nostro jure liceat deffendere.* Pour donner carriere à son esprit & à ses belles pensées, il prenoit la liberté dans son Academie de soûtenir tout ce qui lui sembloit probable; & parce qu'il sçavoit que les Academiciens n'auroient pas trouvé cela bon, il souhaitoit de faire quartier à part & de retenir, comme il dit luy mesme d'un autre, le nom d'Academicien sans en conserver la doctrine; c'est pour cela qu'il dit encore assez naivement. Prions l'Academie de Carneades de nous laisser affirmer tout ce qu'il nous plaira: car si une fois elle se met à combatre ce que nous établissons, elle renversera tout: *Nam si invaserit in hæc quæ satis scitè nobis instructa & composita videntur, magnas edet ruinas*: Je souhaite de l'appaiser, ajoute-il, mais je n'ose pas la rejetter entierement: *Quam quidem ego placare cupio, submovere non audeo.* Il avoit bien raison de craindre que son dessein ne fût point aprouvé par les Academiciens, parce que ces Philosophes faisoient profession de ne se rendre qu'aux veritez évidentes & de ne point se conduire par de simples probabilitez, & c'est ce qu'il n'ignoroit pas, comme il le témoigne en plusieurs endroits, & lors qu'il parle en ces termes: *Principium Philosophiæ esse scien-*

tiam, prudenterque Academicos à rebus incertis aſſenſionem cohibuiſſe. Avec tout cela cette liberté de ſoûtenir & de deffendre de ſimples probabilitez, ouvroit un grand champ à ſon éloquence, & luy permettoit de perſuader tout ce qu'il auroit voulu. Auſſi il témoigne que cela accommoderoit fort la Rethorique, qui feroit un commerce avantageux avec l'Academie, ſi elle pouvoit tirer d'elle ce conſentement, *cum hoc genere Philoſophiæ quod nos ſequimur*, dit-il, parlant de ſa nouvelle Academie, *magnam habet Orator ſocietatem: ſubtilitatem enim ab Academia mutuatur, & illi viciſtim reddit ubertatem.* Mais les Academiciens de Platon, ni la plûpart des autres Philoſophes ne conſentiront jamais que l'on reçoive de ſimples probabilitez en matiere de ſcience; & en cela Ciceron commence à aller le train des Dogmatiſtes, non ſeulement il ne parle pas en Chef d'Academie, mais meſme, en ſimple Academicien: de ſorte que ſon Academie ne ſçauroit eſtre au plus qu'une Academie de Rethorique & non pas de Philoſophie. Mais peut-eſtre qu'il ne pretendoit pas avoir de la ſcience par le moien de ſes probabilitez, je le veux, mais il faut qu'il reconnoiſſe auſſi, qu'en matiere de Philoſophie, on ne cherche que de la ſcience; & lors que l'on ne fait point eſtat d'en avoir, on ceſſe d'agir en Philoſophe: & c'eſt auſſi ce qu'il reconnoit luy-meſme, *principium Philoſophiæ eſſe ſcientiam, prudenterque Academicos à rebus incertis aſſentionem cohibuiſſe.* Quelle eſt donc cette Academie, où l'on ne ſuit point les Loix eſſentielles? & que peut-

on gagner par de simples vray-semblances ou probabilitez, si non des pensées douteuses qui auront aujourd hui une grande apparence de verité & qui demain paroistront tres-fausses ? Mais combien Ciceron estoit-il persuadé du peu de poids de toutes ces apparences incertaines ! voyons comme il en parle, *Quod est igitur istud vestrum probabile ? nam si quod cuique occurrit & primo quasi aspectu probabile videtur, id confirmetur : quid eo levius ? sin excircumspectione aliqua & accurata consideratione, quod visum sit id se dicant sequi ; tamen exitum non habebunt :* parce qu'enfin ajoute-il, quand on auroit fait toutes les reflexions que l'on est capables de faire, on ne pourroit pas encore estre assuré de ne point se tromper, *ut cum omnia fecerit, diligenterque circonspexerit, existat aliquid, quod & verisimile videatur, & absit longissime à vero.*

Mais Ciceron pensoit que les Academiciens avoient desesperé de trouver le *criterium* ou la marque certaine de la verité. Je veux qu'il ait eu ce sentiment des Academiciens ; il ne s'ensuivroit pas neanmoins qu'ils eussent accordé que l'on pût se conduire par de simples vray-semblances en matiere de science. Car on ne doute pas qu'ils n'aient demandé la suspension du jugement. Cependant il n'est pas vray que les Academiciens aient desesperé de reconnoistre des veritez certaines ; & c'est ce que nous avons assez montré & ce que nous reconnoistrons encore plus évidemment dans la suite.

On dira peut-estre que Ciceron, par quelque sorte de modestie, appelloit seulement

probable, ce qui pouvoit paſſer pour certain. Mais premierement il ne faut pas que l'on parle d'une maniere contraire à la verité par quelque modeſtie ou humilité que ce ſoit, & quoi qu'il y ait plus de mal à prendre pour certain ce qui n'eſt que douteux, qu'à prendre pour douteux, ce qui eſt certain, il y en a toujours aſſez à ne point diſcerner les choſes que l'on ſçait, de celles que l'on ne ſçait pas. En ſecond lieu, autre choſe eſt de ſe tromper dans ce diſcernement par quelque ſorte de mépriſe & comme par accident; & autre cho e auſſi, de faire profeſſion de ſe conduire d'une maniere que l'on doit rejetter: & Ciceron veut qu'il lui ſoit permis d'affirmer ſur ce qui ne ſera que vrai-ſemblable: *Nobis noſtra Academia magnam licentiam dat ut quodcumque maxime probabile occurrat, id noſtro jure liceat deffendere.* Voila donc une licence extraordinaire Et en un mot, ou l'on doit regarder l'Academie de Ciceron comme differente de celle des Academiciens qui l'ont precedé, ou non. Si elle en eſt differente, pourquoi vouloir la reduire aux loix des autres Academies? & ſi elle n'en eſt pas differente, pourquoi la regarde-t-il comme nouvelle?

Platon a propoſez des vrai-ſemblances & de ſimples probabilitez, je l'avouë, mais il les a propoſées comme de ſimples conjectures & ſeulement pour faire voir ſi l'on pourroit en demontrer la fauſſeté, les croiant ſeulement douteuſes & les donnant pour telles. Mais lorſque Ciceron nous donne des penſées qu'il croit eſtre vraies certainement,

pour des pensées douteuses, ou qu'il nous porte à recevoir pour douteux ce qu'il pense estre certain, n'est-ce pas obscurcir la verité, sous les apparences du mensonge; & nous jettant dans une confusion d'esprit, nous acoutumer à nous tromper, & à nous laisser conduire par l'éclat des paroles: mais comme disoit Platon, cette conduite est fort dangereuse, *periculosum est sapientem, seque, suaque, nominibus credere.*

Il seroit à souhaiter que nous eussions tout ce que ce grand Orateur Romain a écrit touchant les questions Academiques; mais on sçait assez que nous en avons perdu une bonne partie, & que le Livre dedié à Varron sur ce sujet, n'est pas mesme achevé. Cependant ce sont des pertes que l'on a déja déplorées depuis longtemps. Avec tout cela, si l'on examine, dans les ouvrages qui nous restent de lui, tout ce qu'il dit des Academiciens, on verra qu'il y a quelque sujet de douter s'il a pensé que les Academiciens avoient desesperé de trouver des connoissances certaines. Et l'on ne doit pas beaucoup s'étonner de ce qu'il n'a point parlé plus decisivement de leurs sentimens; car en supposant comme ils faisoient, qu'il estoit impossible de comprendre les choses qui sont hors de nous, non seulement par les sens, mais mesme par l'entendement, il n'y a personnes qui puisse deviner en quoi consiste leur *criterium*, ni bien penetrer leurs sentimens, sans avoir épuisé toutes les reflexions qu'il faut faire touchant la nature des idées, & c'est ce que, ni cet Auteur, ni

les Stoiciens, ni pluſieurs autres Philoſophes, n'avoient point encore fait. Au reſte, quand il ſeroit vray que les Academiciens auroient penſé que l'on ne pourroit rien connoiſtre de certain, Ciceron les auroit diſculpez ſuivant cette hypotheſe: car il les a fort bien deffendus des plus grandes objections, que le commun des Philoſophes avoient coutume de faire contre eux en matiere de morale.

CHAPITRE XIII.

De S. Auguſtin par raport aux Academiciens.

JE me ſuis aſſez expliqué ſur les ſentimens que ce Pere a eu des Academiciens dans mon Apologie, & ſeulement je remarqueray icy qu'il pouroit eſtre plûtoſt conſideré comme Chef d'Academie que Ciceron: car 1. de meſme que ces Philoſophes, il rejettoit le jugement des ſens, 2. il vouloit auſſi, comme eux, que l'on pût découvrir des veritez intellectuelles: de ſorte que ſi l'on y prend garde, on verra qu'il combat dans ſes Livres des Academiciens, les faux ſentimens que le vulgaire avoit coutûme de leur attribuer, & qu'il le fait par les vrais ſentimens qu'ils avoient. On pourroit donc regarder ce Pere non ſeulement comme ſimple Academicien, pour ce qui concerne la Philoſophie: mais meſme comme Chef d'Academie: car il avoit entrepris de reduire les ſentimens des Academiciens au Chriſtianiſme. Et ſi nous avons donné cette qualité à Antiochus pour avoir reduit la Doctrine des Academiciens à

celle de Platon, nous pouvons bien la donner à S. Auguſtin pour avoir reduit celle de Platon à celle de la ſageſſe éternelle, qui s'eſt découverte aux hommes par le miniſtere des Patriarches & des Prophetes dont on croit que ce premier Academicien avoit tiré ſes ſentimens. De plus on peut remarquer que S. Auguſtin faiſoit eſtat de ſuivre toutes les loix des Academiciens, comme j'ay aſſez montré dans mon Apologie, & ſur tout la premiere qui eſt le principe de toutes les autres.

Lib. 2. *De Academicis.* *Nolite putare*, dit-il, auſſi poſitivement que jamais aucun Academicien l'ait dit, *vos veritatem in Philoſophia inveniſſe, niſi ita didiſceritis ſaltem, ut noſtis unum, duo tria collecta in ſumma, fieri decem* : Ajoutons qu'il a eu des Diſciples & qu'il a fait profeſſion d'enſeigner la Rethorique & la Philoſophie, juſques là que ſa Logique eſtoit celle que l'on interpretoit publiquement dans les Ecoles Chreſtiennes avant que l'on eut commencé d'y enſeigner celle d'Ariſtote.

CHAPITRE XIV.

De Mr DESCARTES, *ſçavoir ſi l'on doit le regarder comme Academicien.*

CE Philoſophe a refuſé le jugement des ſens comme les Academiciens, & il eſt en cela d'accord avec eux, c'eſt ce que l'on peut voir dans ſa premiere meditation de Metaphiſique. De plus il s'eſt propoſé de ſuivre la methode des Academiciens, car celle qu'il vouloit ſuivre eſt veritablement la leur, comme j'ay fait voir dans mon Apologie : en

effet il vouloit, comme eux, que l'on commençât par rectifier & éclaircir les premieres idées, & ſe conduire aprés cela par demonſtration, en matiere de ſcience, en philoſophant par meditations & à la maniere de Platon. Et quoi qu'il ſemble demander que l'on ſe contente de ſimples vray-ſemblances pour la Phiſique, comparant ſa maniere de philoſopher ſur les phœnomenes de la Nature à un déchiffrement, il n'auroit point pour cela abbandonné l'Academie : car les Academiciens ſouffroient que l'on propoſaſt des hypotheſes & des conjectures, pourvu qu'on ne les fiſt point paſſer pour des connoiſſances certaines, mais ſeulement pour des eſſais. Et je penſe qu'il n'a pas donné ſes conjectures de Phyſique, comme quelque choſe de demonſtratif : au moins je ſçai que M. Rohault n'a point ainſi regardé la ſienne, quelque apparence de ſolidité qu'elle ait. Quoi qu'il en ſoit, quand ils ſe ſeroient trompez prenant pour demonſtratif ce qui n'étoit que vray-ſemblable, ils ſe ſeroient trompez ſeulement par accident, leur deſſein eſtant de ne ſe conduire que par demonſtrations. Il eſt pourtant vray que M. Deſcartes a parlé en quelques endroits des Academiciens ſuivant les ſentimens vulgaires, mais cela n'empeſche pas qu'il n'ait eſté Academicien en effet, quoi qu'il ne l'ait point eſté de nom, & qu'il n'ait pas entierement obſervé leurs regles qu'il s'étoit propoſé de ſuivre. Je pourrois dire à peu prés la meſme choſe de pluſieurs autres illuſtres Philoſophes de nos jours : car il ſuffit de vouloir ſuivre les loix

que les Academiciens fesoient profession de suivre, pour pouvoir estre censé Academicien.

CHAPITRE XV.

De quelques Auteurs qui ont parlé des Academiciens suivant les sentimens vulgaires.

AUlus Gellius semble comparer les Academiciens à des Jardiniers, qui au lieu de couper seulement les branches inutiles des Arbres & de deraciner les mauvaises herbes, auroient tout coupé & tout arraché. Ainsi les Academiciens, suivant cet Auteur, voulant extirper les erreurs & les prejugez, auroient détruit toutes sortes de sciences. Mais outre qu'il n'est pas vray que les Academiciens aient tout retranché, comme disoient les Dogmatistes, c'est qu'ils donnoient aux probabilitez & aux vray-semblances leur usage raisonnable, comme nous reconnoistrons encore dans la suite.

Arrian commentateur d'Epictete, se donne la liberté de railler les Academiciens, sur ce qu'ils refusoient le jugement des sens, & il dit, que s'il eût esté valet d'un Academicien, il auroit apporté un pot d'urine pour un pot de ptisanne, & qu'il auroit fait mille autres tours, pour apprendre à son maistre à respecter le jugement des sens; mais on voit assez que cet Auteur n'entendoit pas trop bien les sentimens des Academiciens; & il se comporte à leur égard, comme celuy qui pour prouver aux Sceptiques que le feu est chaud en lui mesme, auroit voulu les en approcher de bien prez, & en cas qu'ils l'eussent encore

nié, les jetter dedans. En verité voila des raiſonnemens de la derniere foibleſſe, car les Academiciens auſſi bien que les Sceptiques ne nioient pas que le feu ne fût capable de les eſchauffer, mais ſeulement ils doutoient de ſa nature, & ils diſoient ne ſçavoir pas ſi la vertu que le feu avoit d'echauffer eſtoit ſemblable à la ſenſation de chaleur qu'il excite en nous. La meſme choſe ſe peut dire de tous les autres objets ſenſibles. Cependant je ſuis fâché de ce qu'Arrian s'eſt ainſi enferré en attaquant les Academiciens, lui qui d'autre part a dit de fort bonnes choſes, que ſon maiſtre Epictete avoit tirées de Socrate & meſmes de nos Philoſophes.

Pique Seigneur de la Mirande ou de la Mirandole, a cru faire beaucoup d'honneur aux Academiciens, en montrant qu'ils s'accordoient mieux avec la Religion Chrêtienne que les autres Philoſophes, en ce qu'il pretendoit que les Academiciens avoient ſoûtenu qu'il étoit impoſſible de reconnoître par les lumieres de la raiſon aucunes veritez conſtantes; mais je penſe que les Academiciens n'auroient pas accepté cet honneur à pareil titre, car ils ne nioient pas, que l'on ne pût reconnoiſtre des veritez conſtantes: & cela poſé, ils s'accordoient encore mieux avec le Chriſtianiſme, que de la maniere que Pique le pretend. C'eſt ce que l'on peut reconnoiſtre dans S. Auguſtin qui les reduit au ſentiment de Platon & les approche ainſi du Chriſtianiſme par une voie toute contraire à celle de Pique de la Mirande: juſques-là que le meſme S. Auguſtin a écrit trois

Livres contre les sentimens que cet Auteur attribue aux Academiciens.

Enfin si l'on trouve, dans quelques Auteurs que ce soit, quelques choses contre les Academiciens; il faut s'assurer qu'en ces endroits l'on suppose qu'ils ayent esté tels que les Dogmatistes les depeignoient, & qu'en cela on les interprete suivant le sentiment du vulgaire: car à prés tout il y a peu de personnes qui se mettent en peine de les deffendre, & qui tâchent de sçavoir quand on leur fait justice. Mais je laisse à penser s'il ya quelque chose à dire raisonnablemẽt contre des Philosophes, qui ne veulent point reconnoistre de science sans demonstrations, & qui faisant profession de chercher la verité, ne cessent point de le faire, jusqu'à ce qu'ils l'ayent trouvée évidemment, se conduisant par les loix Divines & humaines, & non pas par leur propre sens: parce qu'ils ne pensent pas devoir s'appuyer sur des raisonnemens douteux.

Voila ce que j'ay cru devoir dire touchant les faits Historiques de nos Academiciens. En quoy nous voions qu'ils ont tous suivi la maniere de philosopher de Platon, duquel les écrits sont venus jusqu'à nons en meilleur ordre & plus entiers que ceux de tous les autres Anciens.

Fin du premier livre.

A Paris, de l'Imprimerie d'Antoine Lambin, 1690. Avec privilege du Roy.

Pag. 12. titre, lisez *Academics*. p. 13. lig. 16. *lisez*, comme disoient leurs. P. 33. lig. 35. *lisez*, en elles de fixe.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [86] - 72 PUBLIC DOMAIN

REPONCE
A LA CRITIQUE
DE LA CRITIQUE
DE LA RECHERCHE
DE LA VERITE'
SUR LA PHILOSOPHIE
DES ACADEMICIENS.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on fait voir que leur maniere de philoſopher eſt la plus utile pour la Religion.

LE panchant naturel qui porte les hommes au libertinage, les oblige de chercher dans la Philoſophie, de quoy autoriſer cette méchante inclination, comme s'il leur étoit permis de faire ſervir la raiſon & la verité à leurs deſordres; c'eſt ainſi que nous voyions corrompre tous les jours ce qu'il y a de plus conſiderable dans la Philoſophie des Anciens, auſſi bien que ce que les derniers tems nous

ont donné de plus curieux & de plus raiſonnable : mais il eſt bon de faire voir à bien des gens qu'ils ſe trompent, lors qu'ils s'imaginent que l'une des plus ſages manieres de philoſopher, qui ait gouverné les eſprits, les doive porter à mépriſer leur Religion, & à ſe rendre incredules pour toutes les veritez, qui ne leur plaiſent pas.

On juge bien que je veux parler de la Philoſophie des Academiciens, que quelques-uns employent pour ſe perſuader qu'il faut douter de toute choſe, & que par conſequant on doit regarder la Religion d'une maniere indifferente.

Ce n'eſt pas neanmoins que quelques perſonnes de merite, ſçavantes d'ailleurs, mais mal informées de cette maniere de philoſopher n'ayent entrepris de confirmer des ſentimens qu'ils devoient plûtôt combatre, mais cela oblige encore davantage de découvrir au public l'erreur où l'on eſt ſur ce ſujet: de ſorte que la Pieté & la Religion ne permettent pas de laiſſer regner ces opinions qui ſont plus generales qu'on ne penſe, & qui font d'autant plus de mal qu'elles ſont autoriſées par un ſilence qui les favoriſe.

Que l'on ne s'imagine donc pas que la Philoſophie des Academiciens ſoit plus contraire à la Foy que les autres Philoſophies, & que ſi elle tient d'avantage du bon ſens, elle n'en ſoit pas plus nuiſible à une Religion appuyée ſur la verité qui en eſt la ſource & la regle.

Et quoy que l'Auteur auquel je répond ait ſemblé vouloir dire le contraire, je ne laiſſeray

pas de deffendre icy de l'opinion que l'on a vulgairement des Academiciens, Saint Auguſtin a trouvé bon de faire la même choſe en ſon tems, & c'eſt pour cela qu'il a écrit trois livres touchant ces Philoſophes, il employe une partie de ces livres pour deffendre les Academiciens, des ſentimens que le vulgaire leur attribuoit. Ce ſaint Docteur pretend qu'on s'eſt trompé de penſer que les Academiciens avoient deſeſperé de connoître la verité & cela poſé, comme il le veut, il reduit toutes les Academies à celle de Platon, qui eſt l'ancienne: & ſi l'on trouve quelque Peres, qui ait ſemblé dire le contraire, il faut conſiderer que le mot d'Academie étoit ſi general & ſi fameux qu'on l'attribuoit indifferament à toute ſorte d'aſſemblée de Philoſophes & même de gens de lettre juſques-là qu'Ariſtote & les Peripateticiens ont été appellez quelquefois Academiciens: de ſorte que pour en bien juger, il les faut regarder comme veritables Sectateurs de Platon, & c'eſt ce qui nous donne ſujet de dire....

Aritcle Premier.

Que les premiers Peres de l'Egliſe ont été Academiciens.

ON ne doute pas qu'ils n'ayent été Platoniciens & nous reconnoîtrons dans la ſuite de cette réponſe qu'ils ont étê Academiciens. J'ay dé-ja remarqué qu'il y a eu de deux ſortes de Sectateurs de Platon: & s'il y a eu quelques hereſies que l'on dit avoir été tirées des

dogmes qu'on attribuë à ce Philoſophe ; cela ne regarde point les Academiciens ; mais ſeulement quelque Dogmatiſtes qui prenant le nom de Platoniciens, ont fait dire à Platon plus qu'il n'a voulu dire : puis qu'en un mot ce Philoſophe n'a pas prétendu affirmer d'avantage que Socrate auquel il raporte ſes écrits ; & d'ailleurs Socrate n'a affirmé qu'une choſe : *Vnum ſcio, quòd nihil ſcio.* Ce qui ne peut ſervir pour former des hereſies.

L'Auteur auquel je réponds aprés avoir approuvé les Loix des Academiciens, telles que je les ay raportées, dit qu'il n'y à que les Academiciens, *qui penſent tout ignorer que l'on doive condemner*, pag. 14. pour moy je pretends que les Academiciens on reconnu quelque veritez . tant de Geometrie, de Mechanique, & de Phyſique ; que de Logique, de Morale & de Metaphyſiqque, quoy qu'ils conſideraſſent ces veritez, autrement qu'on n'a coûtume de faire ; donc ſi les Peres ont parlé contre ceux qui ont nié toute ſorte de veritez, cela ne fait rien contre les Academiciens que je deffends. Enfin quand on voudroit ſoûtenir que les Academiciens de la Moyenne & nouvelle Academicie n'auroient point ſuivi Platon, cela n'empeſcheroit pas que les premiers Peres n'euſſent été Academiciens à la maniere de l'Ancienne Academie. Je raporteray volontiers icy les témoignages de ſaint Juſtin, de ſaint Denis, de Clement Alexandrin, d'Origene, de ſaint Jerôme, de Lactance, de ſaint Thomas même, & de toute ce qu'il y a eu de Sçavans Theologiens : mais je me ſuis propoſé

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [90] - 4
PUBLIC DOMAIN

de n'en parler icy qu'en peu de mots, & nous allons reconnoître encore cette verité en examinant les principales Regles de l'Academie & montrant.....

ARTICLE SECOND.

Que les Lois des Academiciens s'accordent fort avec le Chriſtianiſme.

EN voicy la premiere, *ne ſe conduire que par demonſtration en matiere de Philoſophie.* Saint Auguſtin nous propoſe luy-même cette loy & l'exprime tres bien en cette maniere: *Nolite putare vos veritatem in Philoſophia cognoviſſe, niſi ita didiſceritis ſaltem ut noſtis unum, duo, tria, quatuor collecta in ſumma fieri decem.* Cette loy eſt ſi autentique & ſi neceſſaire qu'il eſt abſurde & entierement déraiſonnable de la refuſer! En effet, il n'y a point de ſcience ſans évidence. Cela eſt clair, & n'a pas beſoin de preuve, juſques là qu'il eſt ridicule, comme dit Lactance de s'imaginer avoir de la ſcience par de ſimples vray-ſemblances ou probabilitez.

La ſeconde Loy n'eſt pas moins importante ny moins inconteſtable. *Ne point agiter les queſtions que l'on voit bien ne pouvoir decider.* Par ce qu'on n'obſerve point la premiere, on rombe dans les prejugez: & par ce qu'on ne ſuit point celle-cy, on tombe dans la diſſenction on ſe perd dans des diſputes inutiles & l'on épuiſſe vainement toute la force de l'eſprit & tout le tems de la vie: On s'engage à de vaines recherches qui ne

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [91] - 5
PUBLIC DOMAIN

ſervent qu'à nous enfler de preſomption & d'orgueil, *ſemper diſcentes & nunquam ad veritatis cognitionem pervenientes.* On ſe porte aprés cela à ſoûtenir opiniâtrement tout ce que l'on a avancé, au prejudice même de la verité : juſques-là que l'on peut dire que toutes les hereſies ſont des effets de la préſumption que l'on combat per cette Regle. *Stultas*, diſoit ſaint Paul, *& ſine diſciplina quæſtiones devita ſciens quia genorant lites.*

Avouër que l'on ne ſçait pas qu'on ignore, n'eſt-ce pas encore une Loy qui eſt tres-conforme au Chriſtianiſme? puiſque c'eſt un moyen de s'éloigner de cet eſprit de ſuperbe que cette Religion a toûjours eu en horreur. Quand on reconnoit ſa propre foibleſſe & qu'on ſe juge trop impuiſſant pour découvrir des veritez qui ſemblent être au deſſus de l'eſprit humain, n'eſt-ce pas une diſpoſition à demander au Ciel un ſecours que nous n'avons pas, de nôtre nature ? Si on y fait reflection on reconoîtra que les Peres dont nous avons parlé, ont ſi fort eſtimé cette maxime qu'ils en ont fait le fondement de leurs écrits contre les Gentils, & principalement contre les Philoſophes payens. Ils tâchoient de leur faire connoître que les lumieres de la Philoſophie humaine étoient trop foibles pour découvrir aux hommes, ce qui devoit faire leur bon-heur & ſervir de regle à toutes leurs actions, pretendant par ce moyen les obliger d'avouër leur ignorence & de venir apprendre de l'Evangile, ce que leurs études ne pouvoient leur enſeigner. Ils les combatoient par les raiſons des Academiciens

& même par celles des Pyrrhonniens en leur faiſſant voir la contrarieté de leurs opinions, & le trouble qu'ils cauſoient dans l'eſprit par leurs conteſtations.

C'eſt de cette maniere que Lactance pretendoit convaincre tous les Philoſophes de ſon tems, & que ſaint Auguſtin s'efforçoit de faire voir, que le Chrétien étoit le veritable Philoſophe, ce que ces Peres ont fondé ſur ce principe, *Sçauoir, que les hommes n'ayant encor pû découvrir la verité par leur lumiere naturelle, ils étoient obligez d'avouër leur ignorance & de demander au Ciel ce qu'ils ne pouvoient obtenir par toutes leurs études. Numen aliquod aiſti ſolum poſſe oſtendere homini quid ſit verum, cum breviter, tum etiam piè.* Cette Loy ſe trouve encore propoſée par ſaint Paul, ce grand Apoſtre parlant de la ſcience humain-qui enfle, & regardant la ſcience des Dogmatſtes comme une vaine ſcience, qui n'en a que le nom. dit, *Si quis exiſtimat ſe ſcire aliquid nundum cognovit quemadmodum opporteat eum ſcire.*

Cette quatriéme Loy, *diſcerner les choſes que l'on ſçait, de celles que l'on ne ſçait pas*, eſt ſi conforme à ce que les Saints Peres ont voulu inſinuër dans les Eſprits, qu'uue partie de leurs Livre ne tend qu'à la faire obſerver: juſques-là que Lactance & S. Auguſtin ont entrepris de faire voir que la ſageſſe humaine conſiſte dans un milieu ſçavoir qu'on ſçait quelques choſes & qu'on en ignore d'autres. Ils prouvent même cette verité contre les Academiciens où pour mieux dire, contre les ſentimens qu'on attribuoit communement aux Academiciens, car

ils ſçavoient aſſez juger que les Academicieus n'avoient pas déſeſperé de trouver la verité, ils penſoient même qu'ils la conoiſſoient, c'eſt ce que Lactance, dit parlant d'Arceſilas: *Homo verſutus cæteris Philoſophis voluit ſcientiam eripere ut eam domi abſconderet*, & ſaint Auguſtin declare expreſſement qu'il croit que les Academiciens, déguiſoient leurs ſentimens de peur de proſtituër la verité, en l'expoſant aux inſultes des inſenſez & des ignorans. *Arceſilas vir acutiſſimus atque humaniſſimus maluit dedocere quos patiebatur male doctos, quam docere quos dociles non arbitrabatur.* Il n'eſt pas neceſſaire de prouver icy qu'il eſt bon pour les Chrêtiens de *diſcerner les choſes que l'on ſçait de celles que l'on ne ſçait pas*; car outre les raiſons que ces Peres en ont apportées, il eſt evident que ſans cela, il ne ſeroit pas moyen de diſtinguer les Articles de Foy des opinions des hommes ny de former aucune doctrine conſtante & aſſurée. De ſorte que cette quatriéme Loy, n'eſt pas ſeulement utile, mais elle eſt encor tres-neceſſaire.

Enfin les Academiciens font profeſſion de chercher toûjours des connoiſſances nouvelles, & je ne penſe pas qu'on puiſſe dire, que cette Loy qui tend à perfectionner l'eſprit humain, & à l'enrichir de la découverte des veritez, ſoit opposée à l'Eſprit du Chriſtianiſme. Au contraire la ſcience étant un don de Dieu, les Peres de l'Egliſe ſont demeurez d'accord, que c'eſt une belle occupation pour des Chrêtien que de chercher la verité. Saint Auguſtin s'étoit dévoüé à cet employ qui eſt le plus noble & le

plus legitime que les hommes se puissent proposer. *Contemptis autem ceteris quæ bona mortales putant, investiganda, veritati, inservire proposui.* Ce saint Docteur remarque judicieusement aprés Ciceron, que la Sageſſe humaine consiſte à chercher la verité, soit que l'on soit assuré de la trouver, ou non. Car quoy qu'il ne dépende pas de nous de la trouver, il est pourtant en nôtre pouvoir de la chercher: & quand nous l'avons fait, nous nous sommes acquité de la principale obligation, que nous avons de nous bien servir de nôtre raison.

Le même saint Augustin regardant cette pensée comme importante pour la Religion Chrêtienne, s'applique à détruire un sentiment qu'on attribuoit vulgairement aux Academiciens, Sçavoir, qu'on ne devoit pas chercher la verité; par ce qu'on supposoit qu'il étoit impossible de la trouver; sentiment neanmoins qui n'est pas des Academiciens, comme nous le ferons voir ailleurs: C'est donc ce que ce Pere a voulu combatre ayant assez fait connoître auparavant qu'il ne croyoit pas que les Academiciens fussent tombez dans cet erreur à laquelle il déclare la guerre uniquement, ce qui nous fait voir, que saint Augustin aussi bien que les autres Peres de l'Egliſe ont toûjours fort estimé l'inclination que Dieu a donnée aux hommes de chercher la verité.

Il est vray, que le Chrêtien est principalement obligé de travaillier à acquerir de la vertu en soumettant son esprit & son cœur à l'empire de sa Religion. Mais il ne sçauroit le faire mieux qu'en le faisant sagemẽt & confor mémẽ

aux lumieres du bon ſens & de la droite raiſon. *Rationabile ſit obſequium veſtrum.* Il ne faut pas qu'il ſuive ſa Religion par caprice, & que ſes vertus ne ſoient que des effets de ſon temperamment & de la compoſition de ſes humeurs. Il faut qu'il croye, il eſt vray, & qu'il captive ſon entendement pour le ſoumettre à la Foy, mais il ne faut pas que cette Foy ſoit une credulité déraiſonnable, il luy faut des motifs pour croire, & la raiſon luy doit apprendre qu'il ne faut pas qu'il ſe ſerve de ſa raiſon pour juger des choſes qui ſont au deſſus de ſa capacité. C'eſt une neceſſité que nôtre eſprit ſe porte à quelque choſe qui l'occupe, dit ce même Pere, & s'il ne prend la Philoſophie pour ſon partage, il eſt obligé de chercher les vaines ſatisfactions des ſciences mondaines, qui ne tendent qu'à de vains plaiſirs, & c'eſt ce que ce Philoſophe appelle, *Philocalie*, & qu'il regarde comme une occupation indigne d'un Chrêtien à comparaiſon de celle de chercher la verité, ce qui fait proprement le principe & la ſuite de la Philoſophie des Academiciens.

Concluons donc que leur maniere de philoſopher eſt tres-conforme au Chriſtianiſme, puis que toutes ſes Lois conviennent ſi bien avec cette Religion, comme nous le venons de reconnoître; & ſi nous penſſions, quoy que ſans raiſon, que la Philoſophie ſoit Inutile pour le Chriſtianiſme, & même qu'elle luy ſoit un obſtacle; concluons encor ſuivant cette penſée que la Philoſophie des Academiciens eſt moins dangereuſe que celle des autres Philoſophes, puis qu'elle favoriſe moins l'orgueil des

hommes & les engage moins à decider ſuivant leurs propres lumieres, où plûtôt ſuivant leurs préjugez particuliers.

Article Troisiéme.

Que la maniere de philoſopher des Academiciens eſt la plus utile pour eviter les Hereſies ; & pour entretenir la paix tant de la part des lois civiles, que de la Religion.

LEs Perſonnes qui gouvernent dans le monde ſont aſſez perſuadées, que la pluſpart des troubles & dés querelles viennent de ce qu'on decide trop legerement bien des choſes, ſur leſquelles il ſeroit bon de ne pas prononcer, & l'on ne doit point douter que toutes les Hereſies & les fauſſes opinions ne ſoient tirées de quelques préjugez.

C'eſt une verité qu'on à toûjours experimentée depuis qu'il y a de la diviſion parmy les hommes, & ſi on veut faire reflection ſur toutes les Hereſies qui ont troublé l'Egliſe, on reconnoîtra qu'elles ne ſont venuës que de quelques opinions trop prontement receuës, & defenduës trop opiniatrement. C'eſt pour cela que les Peres de l'Egliſe ont appellé les Philoſophes, Patriarches des Hereſies, non pas qu'ils vouluſſent dire par la, que la Philoſophie qui eſt l'étude de la Sageſſe fut contraire à la verité & à la paix, mais parce qu'une méchante coûtume qui eſt aſſez naturelle aux hommes, les

porte à decider trop legerement, ſuivant les opinions qui favoriſent leurs deſirs; d'où procede la contrarieté de leurs ſentimens.

Il eſt impoſſible qu'il n'y ait de la diſſention parmi les hommes, lorſqu'ils ſe conduiſent par leur ſens particulier : il eſt neceſſaire qu'ils ſoient oppoſez, qu'ils ſoient dans l'erreur, qu'ils ſe tourmentent, & qu'ils s'inquiettent pour deffendre leurs préjugez : & l'on peut dire, en un mot que cette inclination naturelle à prononcer ſur toute choſe eſt la cauſe de tous les maux du monde. En effet, que l'on ſe repreſente les deſordres & les ligues qui ont ſoulevé tant de peuples & deſolé tant de Royaumes; & que l'on conſidere s'il n'eſt pas vray, que tout cela n'a été produit que par des préjugés qui occupant les eſprits armoient des nations entieres pour deffendre ce que l'on ne concevoit preſque pas, des droits imaginaires, une gloire vaine & phantaſtique & mille autres chimeres, qui font aſſez voir que les hommes s'échoffent pour deffendre leurs opinions beaucoup plus que pour la verité. Cela eſt trop certain & cela l'eſt encore plus que je ne ſçaurois l'exprimer. Les prejugez ſont les cauſes de tous les maux des hommes, parce qu'ils produiſent toutes les erreurs. Mais il faut qu'on m'accorde auſſi que les Academiciens ſont plus éloignez des prejugez que les autres Philoſophes, puis qu'ils décident moins & qu'ils ne ſe hazardent pas à ſuivre de ſimples vray-ſemblances. Ils ne feront point de party, & ne ſe ſepareront point des autres pour s'attacher à de ſimples opinions particulieres : au lieu que les

autres

autres Philoſophes que je comprends ſous le nom de *Dogmatiſtes*, ne font point de difficulté de ſe rendre à de ſimples probabilitez, & par là ils ſe jettent dans la facheuſe neceſſité de recevoir des préjugez, & de ſe ſeparer par conſequent, n'étant pas poſſible naturellement que les hommes s'accordent dans leurs opinions.

Si on obſerve donc bien les loix de la Philoſophie des Academiciens, il n'eſt pas poſſible que l'on tombe dans l'erreur, & encore moins que l'on ſe ſepare les uns des autres, pour de ſimples opinions. Il eſt vray que cette maniere de philoſopher engage auſſi à ne decider que tres-peu de choſes, mais cela eſt plus avantageux qu'on ne penſe, auſſi bien pour la Politique, & la vie civile que pour la Religion. Puiſque la pluſpart des procez & des querelles viennent de ce que les hommes ſe rendant juges de leurs propres differens ne font point juſtice à leurs parties, & condamnent trop legerement leurs adverſaires, ce qui n'arriveroit pas ſi chacun avant que de juger, examinoit les droits des autres & ne blâmoit perſonne par opinion, adjoutons que plus on multiplie les loix, moins on ſe met en état de les faire obſerver, le trop grand nombre de formalitez ne ſervant qu'à embarraſſer la juſtice & répandre les tenebres dans l'eſprit de ceux qui tâchent de la reconnoître.

Nous voyons donc que la Philoſophie des Academiciens n'eſt pas moins utile pour la Politique que pour la Religion, & je ne m'arréteray pas à prouver cecy plus amplement de la part de la Politique : car on eſt aſſez perſuadé

que les jugemens temeraires ſont les cauſes de la plûpart des troubles qui arrivent dans la vie civile:& pour ce qui regarde la Religion en eſt aſſez convaincu que les prejugez produiſent toutes les Hereſies: d'où il eſt aiſé de conclure que les Academiciens étant plus éloignez des prejugez où des jugemens temeraires que les autres Philoſophes, ils ſont auſſi plus propres à conſerver la paix, tant de la part de la Religion, que de la vie civile; par ce qu'en un mot ils ne ſe conduiſent que par des veritez inconteſtables en matiere de Philoſophie, & pour ce qu'il garde les mœurs, ils ſuivent l'Egliſe & la Foy dans les matieres du ſalut, & les loix civiles dans les actions particulieres qui regardent le temporel.

Je ne parleray point de l'avantage que la Theologie peut tirer de cette maniere de Philoſopher. Cela demanderoit un diſcours un peu trop long. Je diray ſeulement que ſi les Theologiens ſe pleignent de ce que les Philoſophes par leurs opinions corrompent cette Science ſacrée, & la font dégenerer en diſputes purement humaines, cela ne vient pas des Academiciens, parce qu'ils retranchent une partie des queſtions que les autres prennent plaiſir d'agiter, & à la verité on a raiſon de ſe plaindre de ce que les Dogmatiſtes eutreprennent de decider en matiere de Religion beaucoup de choſes, qu'il ſeroit bon de ne point decider. Car il faut que les Propoſitions de Theologie ne ſoient que des conſequences des Articles de Foy, & des veritez évidentes d'elles-mêmes, & tout-à-fait inconteſtables. Il

n'eſt pas neceſſaire que cette ſcience divine ſoit remplie de Problemes & d'opinions particulieres, qui ſont contraires les unes aux autres, & qui par conſequent ſont ſuſpectes de fauſſeté. Je veux que ces Problemes & ces opinions conteſtées ne paſſent point pour articles de Foy. Mais on les reçoit des mêmes perſonnes, & de la meſme bouche, dont on reçoit auſſi les Oracles de la Religion. Enfin on éviteroit bien des dangers ſi on étoit moins affirmatif, que l'on n'eſt ordinairement: & ſi on philoſophoit comme les Academiciens, on ne ſeroit pas ſi prompt à decider, ni ſi ſuſceptible que l'on eſt de fauſſes opinions & de ſentimens particuliers.

Article Quartie'me,

Que la maniere de philoſopher des Academiciens, eſt la plus utile pour entretenir le calme dans l'eſprit des fideles.

Ce qui trouble ordinairement l'eſprit des fideles & ſur tout de ceux qui n'ont pas beaucoup d'études: ce ſont les contradictions qu'ils croient trouver entre la Raiſon & la Religion; ils ſont ſouvent obligez de ſe faire de grandes violences pour ſe perſuader qu'ils doivent croire ce qui leur ſemble entierement déraiſonnable. Mais ces difficultez ne viennent que de ce qu'ils écoutent trop leur raiſon & la font trop decider, ſe croyant plus raiſonnables qu'ils ne ſont veritablement. Ce qui arrive le plus frequamment à ceux qui n'ont jamais Philoſophé-

D'où il s'enſuit que s'ils ſçavoient ſuſpendre leur jugement, & ne rien decider ſur tout ce qui contient quelque obſcurité, ils ne ſeroient pas reduits à mettre ſi ſouvent leur Religion à l'épreuve & à combatre contr'eux-même d'une maniere qui eſt aſſurément digne de pitié. Si on a de la peine d'accorder les homme en matiere de Religion, & ſi l'on voit tant de Sectes differentes, cela ne vient que de ce qu'ils decident trop & écoutent trop leur raiſon particuliere au lieu que s'ils ne conſultoient que la Raiſon univerſelle, comme elle eſt toûjours évidente & commune à tout le monde, on ne ſeroit point reduit à ſe ſeparer pour des prejugez, ny à ſe forcer l'eſprit pour ſe faire croire le contraire de ce qu'on penſe étre vray, en ſuivant une raiſon mal éclairée. Or les Academiciens font taire leur raiſon, & luy impoſent ſilence ſur tous les ſujets ſur leſquels la Religion ſeule a droit de parler.

Mais dira quelqu'un, les Academiciens ſeroient donc bien credules; car n'ayant aucune repugnance à croire tout ce qui n'eſt pas evidamment faux, on leur fera croire tout ce que l'on voudra, parce qu'il n'y a que tres-peu de choſe qui ſoient évidentes? Cela eſt admirable! on a d'abord regardé les Academiciens comme incredules, & on les accuſeroit volontiers à cet heure de croire trop legerement, tant on ſe plaît à les blâmer: mais il faut ſçavoir qu'il y a de la difference entre croire poſitivement une choſe, & ne la pas regarder comme fauſſe. La Raiſon ne parle point chez les Academiciens.

en tout ce qui eſt douteux ou obſcur : elle ſouffre que la Religion en decide, au lieu que chez les autres, ſoit Dogmatiſtes ou non Philoſophes, la Raiſon trouble ſouvent la Religion, & la combat preſqu'en toute choſe. Il eſt vray que les Academiciens ſe conduiſent par des raiſons probables pour ce qui regarde les actions de la Vie : mais ils font toûjours que ces raiſons cedent à la Religion, laquelle a droit de les gouverner, & parle en Reine dans leurs eſprits. *Captivantes intellectum in obſequium fidei.*

Mais cela étant, les Academiciens, n'ont donc guere de merite, puis qu'ils croyent ſi facilement ; c'eſt la même choſe que ſi on diſoit ceux qui ne ſont pas expoſez à la tentation n'ont guere de merite n'étant pas obligez de combatre : & cependant nous demandons tous les jours par l'ordre de Jeſus-Chriſt de ne point entrer en tentation. Ce n'eſt point Dieu qui nous tente, dit Saint Jacques, c'eſt la concupiſcence : mais quand la Raiſon nous tente ou plûtôt une vaine apparence de Raiſon, je laiſſe à penſer s'il ne nous eſt pas dangereux d'étre expoſez à de pareils combats ! Or je ſoûtiens que ce ſont les prejugez qui nous tentent, & non pas la raiſon. Dieu & la raiſon ne tentent perſonne ; les prejugez viennent de la concupiſcence, comme la Raiſon vient de Dieu.

D'ailleurs la concupiſcence n'eſt point un effet de la Raiſon, mais une ſuite du peché, & de l'erreur ; & moins on a receu de préjugez, moins on a de concupiſcence : de ſorte qu'une volonté libre de préjugez eſt plus ſoumiſe & plus reglée, l'entendement étant plus calme.

& plus éloigné des ſcrupules que prodnit une fauſſe idée de Pieté. On peut dire auſſi que l'on ſe trouve par-la moins propre à ſe porter à la Superſtition, puis qu'on eſt moins diſpoſé a adjoûter de ſoy-même aux veritez eſſentielles de la Religion, & à prononcer ſur des choſes que l'eſprit humain ne comprend pas : ce qui retourne à l'avantage de la maniere de philoſopher des Academiciens. Puiſqu'elle porte à la Paix de l'eſprit & à éviter les troubles & les tentations où la chair joüant ſon jeu, on ſe contente volontiers de raiſons probables.

ARTICLE CINQUIE'ME.

Que la maniere de Philoſopher des Academiciens eſt la plus utile pour empeſcher que les libertins ne combatent la Religion.

ON recconnoît tous les jours par une facheuſe expérience, que les libertins tachant de ſecoüer le joug de la Religion deviennent ingenieux à inventer des raiſons pour combatre les Myſteres de la Foy, & pour blaſmer la conduite & les mœurs des fideles : mais il ne faut pas leur donner occaſion de ſe tromper comme ils font, ny de tromper les autres enſuite. Or il eſt indubitable, que ſi on leur permet de ſe conduire par de ſimples vray-ſemblances ou probabilitez, & de s'ériger en juges de tout ce qu'il leur plaît de decider ; on leur donne ſujet par là de contredire la Religion : car aprés tout, il leur eſt facile de forger

des vray-ſemblances contre nos myſteres, & principalement ayant l'eſprit corrompu comme ils ont. Je veux que la Philoſophie de nôtre Auteur, par exemple, ou de quelqu'autre, ſoit conforme à ce que nous croyons : mais ils ſe feront une autre ſorte de Philoſophie, dont je penſe que cet Auteur ne voudroit point répondre. Un Socinien contredira le myſtere de la Trinité par de faux principes de Metaphyſique tirez d'Ariſtote ou de quelqu'autre Dogmatiſte : on ſoûtient chez les Peripateticiens que les Sens bien diſpoſez ſont de bons juges de la réalité des choſes, & ce préjugé donnera occaſion à un heretique de croire qu'il n'y a que du Pain reéllement dans l'Euchariſtie : il dira encore conformément à cette Philoſophie que les Accidens ne ſçauroient étre ſans ſubſtance, & jugeant que ſes ſens ne le trompent point, il conclura que les accident du Pain paroiſſant à ſes yeux, il eſt indubitable que la ſubſtance s'y trouve auſſi.

Au lieu qu'un Academicien ne ſe rendra point contraire au myſtere de la Trinité, pour ne pas dire que ſa Philoſophie le portera plûtôt à le croire, puiſque Platon ſemble l'avoir reconnu en quelque maniere, comme on le peut voir par une de ſes Lettres à Denis, *très ſunt reges* dit-il, *primus pœnes quem ſunt omnia*, ils ne ſe porteront pas non plus à contredire le myſtere de l'Euchariſtie, reconnoiſſant avec Platon que les ſens ne ſont pas de bons juges de la verité des choſes qui ſont hors de nous. *Judicium veritatis non eſt in ſenſibus.* On peut dire la même choſe des autres myſteres, puiſ-

qu'il n'y en a point qui ne ſoit contraire au u-gement des ſens. Les Academiciens ſuivront volontiers ſaint Paul, ne jugeant des choſes que par l'eſprit, *Spiritalibus ſpiritalia comparantes*, & ne croyant point comme les autres Philoſophes que les choſes ſenſibles, *quæ pugno teneri poſſunt*, exiſtent plus réellement que les ſpirituelles. Ces veritez ſont les veritez fondamentales de la Philoſophie de Platon & de celle des Academiciens.

D'ailleurs on ne demande pas, que la Philoſophie établiſſe poſitivement la Religion, ny les myſteres, & c'eſt aſſez qu'elle ne s'y oppoſe pas; ce que la maniere de philoſopher des Academiciens ne fera jamais; car il n'y a que des prejugez qui ſe peuvent oppoſer à la Religion & cette Philoſophie ne reçoit point les préjugez. *Ie veux que la Philoſophie donne aux vrais Chrêtiens la conſolation de voir, que les veritez de la Foy s'accordent avec celles que l'on decouvre par la raiſon*, comme dit nôtre Auteur; mais il faut que les raiſons ſur leſquelles on ſe fonde pour cela ſoient évidentes & indubitables, autrement elles ſont ſujetes, à donner du ſcandale & du trouble, lors qu'on en reconnoît la foibleſſe; de ſorte, que la Religion n'a pas beſoin d'un ſecours qui eſt ſuſpect de menſonge & d'illuſion. Ces grandes veritez n'ont pas beſoin d'éloquence, ny de l'apparence trompeuſe des probabilitez, ſe faiſant connoître elles-même à tout eſprit qui ne demande que la verité & la lumiere. *Non in perſuabilibus humana ſapientiæ verbis, ſed in oſtenſione ſpiritus & virtutis, &c.* Enfin s'il falloit ſe conduire par

des vray-ſemblances & des probabilitez en matiere de Religion, il y auroit autant de Religions differentes au monde qu'il y a de teſtes.

ARTICLE SIXIE'ME.

D'où vient qu'on impoſe ordinairement aux Academiciens.

ON eſt ſi accoûtumé dans le monde à juger, qu'on ne manque pas de ſoûtenir la negative d'une propoſition, ſi toſt que l'on ceſſe d'en ſoûtenir l'affirmative, comme ſi on ne pouvoit demeurer dans l'équilibre ſans ſe jetter d'une extremité à l'autre, d'où il s'enſuit qu'on attribuë preſque toûjours aux Academiciens des choſes qu'ils ne ſoûtiennent pas. Mais il y a difference entre douter ſimplement d'une choſe & ſoûtenir le contraire. Quand les Academiciens refutent un ſentiment, ils ſont obligez d'apporter des preuves par leſquelles on pourroit établir le contraire; mais ces preuves n'ont chez eux qu'un effet negatif, leur but étant d'empeſcher que l'on ne ſoûtienne temerairement ce qu'ils pretendent n'eſtre pas certain; auſſi lors qu'ils attaquent le contraire, ils ſe ſervent quelquefois en cette occaſion des preuves qu'ils ont eux-mêmes rejettées comme inſuffiſantes, mais il faut bien prendre garde que ce n'eſt pas pour établir qu'ils ſe ſervent de cette ſorte de preuves, puis qu'ils en ont reconnu la foibleſſe; ce n'eſt que pour détruire de ſemblables preuves, qui ſont également inſuffiſantes : ce qui fait que les Dogmatiſtes ſont

ſouvent en peine de ſçavoir le ſentiment des Academiciens, comme ſi on devoit ſuppoſer qu'ils euſſent un ſentiment, & ſe fuſſent déterminez à ſoûtenir quelque choſe ſur toutes ſortes de ſujets : d'où vient que ceux qui ne ſont point accoutumez à leur maniere, en jugent toûjours fort mal, & ne les comprennent jamais : c'eſt pour cela que tout le monde n'eſt pas propre à converſer avec les Academiciens. Il ſemble à ce que ſaint Auguſtin a écrit contre les Manichéens qu'il a entrepris de détruire le pouvoir de la grace : & à voir ce qu'il a écrit contre les Pelagiens, on diroitqu'il a entrepris de détruire le libre arbitre, cependant il n'en vouloit ny à la grace ny au libre arbitre, mais il étoit obligé de refuter en Academicien des Dogmatiſtes heretiques.

En ſecond lieu, on interprete mal les Academiciens, parce que narurellement on eſt orgueilleux, & l'on ſe figure facilement qu'il eſt impoſſible de mieux concevoir les choſes qu'on les conçoit & de mieux raiſonner qu'on raiſonne ; c'eſt pour cela que l'on s'imagine que les Academiciens détruiſent toutes choſes lors qu'ils détruiſent nos ſentimens ; & comme on ſe trouve tout d'un coup deſorienté, on sécrie, on s'irrite de même que ſi on avoit perdu l'eſprit & la raiſon. Mais que faire à cela ? les faut-il laiſſer dans l'erreur, de peur de leur déplaire, & ſommes nous la cauſe de ce que la verité eſt ſi difficile à trouver. *Quid ergo iſtud ad nos* ? dit Ciceron. *Noſtra ne culpa eſt? naturam incuſa quæ in profundo veritatem, ut ait Democritus, pœnitus abſtruſerit.*

En troiſiéme, lieu non ſeulement on entend mal les Academiciens, mais on apprehende leurs raiſonnemens, parce qu'on aime à demeurer à l'ombre des préjugez; & l'on combat contre les vetitez évidentes pour conſerver ſa liberté; carces veritez nous en levent nôtre liberté; mais mal-heureuſe liberté qui nous fait haïr la verité & la lumiere. *Veritas odium parit*, dit on communement. Le bon Socrate étoit ſouvent obligé de dire: *Nolite fieri oſores rationum.* C'eſt cette miſerable liberté qui fait l'Athée & le libertin, *noluit intelligere ut bene ageret.* De ſorte que ſi on y prend garde, il n'y a rien qui irrite les hommes ſi puiſſamment que des raiſonnemens forts & invincibles, tant on apprehende dans le monde de venir à la lumiere de peur que les defauts ne paroiſſent, *non venit ad lucem ne arguantur opera ejus.* Voila l'eſprit & la politique du monde, mais cet eſprit eſt fort éloigné de celuy des Academiciens.

Enfin on les entend mal, parce qu'on ſuit les ſentimens que l'on en a vulgairement; comme on ne ſe ſoucie guere de leur faire juſtice, on ne ſe met point en peine de voir ſi on ne leur a point imposé: on leur attribuë d'avoir douté de toute choſe, & cela n'eſt pas. Car ils ont reconnu des veritez comme j'ay dé ja dit: en un mot, on leur impoſe en pluſieurs manieres ſuivant le ſentiment vulgaire; ce qui m'a obligé de faire cette Apologie, & d'éclaircir pluſieurs, pour la conſolation des fideles, & la manifeſtation de la Verité.

Au reſte l'Auteur auquel je réponds ſemble

mépriler les raiſonnemens évidens, & ce que l'on conçoit ſans peine, comme ſi cela étoit trop commun & trop aiſé à trouver. Pour moy je declare que je n'eſtime rien tant que les raiſonnemens évidens, les veritez inconteſtables & les principes les plus communs. J'en fait plus d'état que de tout ce qui eſt particulier, difficile à penetrer, & fondé ſur des principes douteux. Les ſentimens les plus myſterieux en matiere de ſcience ſont les moins conſiderables. Ceux qui les recherchent ſe rempliſſent ordinairement de chimeres, & quoy qu'on conte preſque pour rien les Veritez evidentes & generales, je ne laiſſe pas de les regarder comme des threſors de l'eſprit, & comme des ſources de lumieres.

On ſe trompe quelquefois, je l'avouë en prenant pour évident ce qui ne l'eſt pas ; mais cela n'arrive que par ce qu'on n'a point encore le *Criterium* que l'on cherche ; & en ce cas, on pardõne à des gens qui font ce qu'ils peuvent par rapport à la diſpoſition de leur Eſprit ; au lieu que l'on ne doit point ſ'excuſer lors que l'on a aſſez de lumiere pour reconnoître que l'on peut douter des choſes que l'on affirme : ſi on rejettoit au moins tout ce dont on reconnoït que l'on peut douter, on s'éloigneroit d'un grand nombre d'erreurs dans leſquelles on tombe tous les jours. Si la verité en cela ne nous eſt pas evidente, au moins l'erreur nous paroît evidamment, & c'eſt pour cela que nous ne devons pas nous diſpenſer de l'eviter.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [110] - 24
PUBLIC DOMAIN

Article Septie'me.

Pluſieurs choſes que l'on doit principalement remaquer touchant les Academiciens.

ON peut reduire toutes les Academies à celle de Platon : c'eſt pour cela que j'ay declaré dans ma Critique que je me tenois à la maniere de philoſopher de l'ancienne Academie. Je ſuis en cela du ſentiment de Saint Auguſtin & de celuy de Ciceron, qui ont cru que les cinq ſortes d'Academies que l'on diſtingue, n'ont point eſté differentes par la doctrine; mais ſeulement par les circonſtances dont elles ont eſté accompagnées qui ont donné lieu de les diſtinguer; ſoit par les differents Chefs qui ont preſidé dans les temps de ces Academies; ſoit par les lieux ou elles ont eſté tenuës; ou par les Adverſaires que les Academiciens avoient à combatre. De ſorte que l'on ne ſçauroit avoir pour cela que des conjectures; tant parce que les Auteurs ſont partagez ſur cette queſtion, que parce que les Academiciens n'ont preſque rien écrit, ſurtout les derniers. Je m'en tiens donc à l'Academie de Platon, dautant plus volontiers que nous avons des écrits de ce Philoſophe. Cependant je puis dire qu'il n'y a point eu d'Academiciens qui ayent ſoûtenu qu'il eſt impoſſible de reconnoſtre la verité : les Pyrrhoniens meſme ne l'ont point ſoûtenu, quoy qu'ils ayent eſté regardez comme contraires à la Recherche de la Verité : on peut dire la meſme

choſe de toute ſorte de Sceptiques ; car ils cherchoient, & par conſequent, il n'eſt pas croyable qu'ils cherchaſſent une choſe qu'ils auroient crû ne pouvoir trouver. Ce qui trompe quelques-uns, c'eſt que le nom *d'Academicien* a eſté attribué à toute ſorte de Philoſophes, & meſme de Gens de lettres parmi leſquels il s'en eſt trouvé qui ont ſoûtenu qu'on ne pouvoit découvrir la verité. *Nemo aliquid certi novit, vel noverit, unquam.* Gorgias diſoit, *nihil eſt, & ſi eſt aliquid, non poteſt cognoſci; & ſi poſſit cognoſci, non poteſt verbis explicari.* Prothagore vouloit que toute choſe fût également vraye & fauſſe ſuivant differents rapports, & par conſequent, ne fut ni vraye, ni fauſſe en elle-même ; toutes les apparences eſtant veritables. C'eſt de luy que Platon diſoit *nihilo plus ſapit Rana Gyrina.* Il faut donc bien prendre garde de confondre ces Philoſophes avec les Academiciens : il les faut regarder comme Dogmatiſtes. Nous les appellerons Dogmatiſtes Negatifs pour les diſtinguer des autres que l'on peut appeller Dogmatiſtes Poſitifs.

2. Il faut remarquer qu'il y a eu de deux ſortes de Diſciples de Platon ; les uns l'ont tourné en Dogmatiſte, les Autres en Academicien & Sceptique Ariſtote Theophraſte Plotin, Porphire, Proclus : Iamblique, Baëce &c. lui ont fait affirmer quantité de choſes, & l'ont regardé comme ayant déja découverr la Verité. Xenocrate, Spuſippe, Arceſilas, Lacides, Carneades, Philon, Antiochus, Ciceron, &c. l'ont repreſenté comme cherchant encore & doutant : de ſorte que ces derniers que l'on doit

nommer *Academiciens* ont Philoſophé à la maniere de Socrate qui eſt proprement le Pere de l'Academie, quoy que Platon luy ait donné le nom, s'eſtant aſſemblé avec ſes Diſciples dans un bois que l'on apelloit *Academie*, parce qu'il avoit eſté conſacré à un Heros de ce nom. On pourroit donc regarder les Academiciens comme Diſciples de Sacrate plûtoſt que de Platon, quoy qu'ils ſe conduiſent ordinairement par les Ecrits de ce dernier: Mais doit on plûtoſt raporter ces Ecrits à Platon qu'à Socrate. Puiſque Platon declare dans une lettre à Denis Roy de Syracuſe qu'il n'a jamais écrit, & qu'il eſtoit reſolu de ne jamais écrire, ne voulant pas proſtituer la Verité, & la commettre à des Eſprits propres à la corrompre, *non extat opus Platonis, nec extabit unquam*? Pour ce qui eſt des Dialogues que nous avons de ſa façon, ils ne contiennent que ce qu'il avoit entendu dire à Socrate. Mais ſoit que l'on s'on raporte à Platon ou à Socrate; ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que les Academiciens ne juroient ſur la parole d'aucun Maiſtre Particulier. Ce ſont eux auſſi qui ont mis en vogue cette maniere de parler ſi fameuſe, *amicus Plato, Amicus Ariſtoteles, ſed magis amica Veritas.* Nous dirons la meſme choſe; & ſans nous arreſter aux ſeuls Ecrits de Platon, nous recevrons toutes les Veritez, de tous les Siecles Poſterieurs. Car outre que nous ſommes redevables au Chriſtianiſme de beaucoup de lumieres meſme pour la Philoſophie; c'eſt que pluſieurs habiles Mathematiciens ou Philoſophes tant anciens que Modernes, comme Galilei, Deſcartes, Gaſſendi &c.

nous ont acquis plusieurs connoissances tres-considerables. C'est donc pour cette raison que je me range du costé des Academiciens plûtost que des autres Platoniciens, *Academico Platonicus.*

3. Il faut distinguer les Academiciens des Dogmatistes; en ce que les Academiciens ne reçoivent point les Vray-semblances ou Probabilitez, & les Dogmatistes les reçoivent; soit qu'ils le fassent de dessein formé, soit que ce soit seulement par inadvertance ou par coûtume: ils ne font point de difficulté de fonder des Systhêmes sur des conjectures, affirmant, & niant ce qu'ils trouvent bon d'affirmer ou de nier sur toutes sortes de questions.

4. Lorsque les Academiciens disent que l'on ne sçait rien, ils ne pretendent pas juger des sentimens des Particuliers dont les lumieres ne se découvrent pas à tout le monde: ils ne condamnent personne: Mais seulement ils jugent des Methodes ou Systêmes ordinaires dont on se sert. Il est neceſſaire que l'on travaille toûjours à perfectionner les Arts & les Sciences, en rejettant les fautes qui s'y commettent tant par le peu de soin de ceux qui les traittent, que par l'Infirmité humaine, & la fâcheuse neceſſité qu'ont les hommes de se succeder les Uns aux Autres: ce qui fait que les plus habiles venant à mourir emportent avec eux leurs connoissances, & apres cela, il faut bien du temps pour faire d'autres Sçavans, & les élever aux mesmes degrez de leurs Predeceſſeurs. Il n'y a que les livres qui subsistent; & le mal est, qu'ils ne sont entendus que suivant la capacité de ceux

qui les liſent, les mots ne donnant point les idées des choſes, mais ſeulement eſtant des ſignes par leſquels on excite ces idées telles que nous les avons, bonnes, ou mauvaiſes. De ſorte qu'il eſt comme neceſſaire que l'on retourne à la maniere de Philoſopher des Academiciens, & que chaque homme en particulier cherche la verité pour luy ſeul, avant que d'être capable d'aider les autres à la chercher.

5. L'Auteur ouquel je répond, dit, que *les Academiciens judicieux ſe peuvent accorder avec les vrais Dogmatiſtes*, & je ne crois pas que cela ſoit impoſſible; mais auparavant il faut que les Dogmatiſtes ſatisfaſſent aux devoirs des Academiciens; & ceſſent de ſe conduire comme ils font par de ſimples vray-ſemblances ou probabilitez.

6. Pour la conſolation des fidéles & pour juſtifier la providence de Dieu, il faut ſçavoir que les principes de la Religion ne dépendent point des connoiſſances que l'on cherche encore, mais que Dieu les inſpire dans l'eſprit des hommes ſans le ſecours d'aucun Syſtême particulier de Philoſophie, & cela fait voir que l'on ne doit point accuſer la Providence Divine d'avoir caché les connoiſſances neceſſaires pour bien vivre. Les Principales Veritez ſont les Premieres que l'on connoît: C'eſt ce que pluſieurs Academiciens ont entrepris de faire voir entr'autre Philon, Antiochus, Ciceron, & enſuite S. Auguſtin: de ſorte qu'on en ſçait aſſez pour bien vivre; mais non pas aſſez pour *ſçavoir*, ſans le *Criterium* que l'on cherche.

7. On peut diſtinguer les Academiciens des

Pyrrhoniens, en ce que les Academiciens recevoient quelques Veritez comme de Geometrie & de Mechanique, quoy qu'ils les regardaſſent d'une autre maniere que les Dogmatiſtes n'avoient coûtume de les regarder: c'eſt pour cela qu'au deſſus de la Porte de l'Academie de Platon, il y avoit écrit *qu'aucun n'entre icy qui ne ſçache la Geometrie*; & Platon diſoit que la divinité ne repugnoit point auy loix de la Mechanique: ils en reconnoiſſoient de Metaphyſique comme l'exiſtence d'un Dieu bon & juſte, deux ſortes d'eſtre dont les uns *ſemper generantur*, *& nunquam ſunt* & les autres, *ſemper ſunt*, *& nunquam generantur*: de Morale, comme les biens de la Fortune ne ſont pas capables de nous rendre heureux, il faut ſuivre les loix de ſa Patrie & de ſon Païs: de Logique, comme on ne doit point ſe contredire ſoy-meſme *oportet ſibi conſtare*, on ne doit point ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, on ne doit point ſe conduire par préjugez en matiere de Science, nous ſommes principalement obligez de faire un bon uſage de noſtre Raiſon &c. au lieu que les Pyrrhoniens faiſoient une particuliere profeſſion de douter de toute choſe; comme témoigne Sextus Empiricus.

8. Pour diſtinguer les differentes Academies entre elles. On peut dire en un mot que Platon s'eſt principalement appliqué à chercher la Verité; Arceſilas à refuter les Dogmatiſtes; Carneades à donner une Morale proviſionelle & generale, & à balancer les raiſons ſur toutes choſes, pour faire voir l'égalité de leur poids; Philon a entrepris de reduire les Academies à

celle de Platon, & d'y accommoder la Morale d'Epicure : enfin Antiochus le cinquiéme chef a introduit la Morale des Stoïciens dans l'Academie. On peut dire que Ciceron qui eſtoit du temps de ce dernier, y a voulu introduire auſſi le Peripatetiſme, & enſuite la Philoſophie des Stoïciens. Apres cela, les Peres ſont venus qui ont accommodé l'Academie avec le Chriſtianiſme. Entr'autres S. Juſtin, Clement Alexandrin, Lactance, S. Auguſtin ont travaillé poſitivement à faire cet accord. *Rectè igitur*, dit Lactance *Socrates & eùm Secuti Academici Scientiam ſuſtulerunt, quæ non diſcentis ſed diſputantis eſt.* Ce Pere blâme Ceux qui ſoûtiennent qu'on ne ſçait rien, & ceux qui prétendent ſçavoir toute choſe. Mais ſurtout il en veut aux Dogmatiſtes qui ſe conduiſent en matiere de Science par de ſimples Probabilitez *rectè igitur*, dit-il, *Arceſilas dicebat arrogantes vel potius ſtultos eſſe qui putent Scientiam Veritatis conjectura poſſe comprehendi.* En effet, il eſt abſurde & ridicule de vouloir de la Science fondée ſur de ſimples Probabilitez, c'eſt-à-dire ſur des Propoſitions dont on peut douter. C'eſt ce que M. Deſcartes avoit fort bien reconnu ayant commencé ſa Metaphyſique par cette Regle, heureux s'il l'avoit bien obſervée.

On attribuë ces parolles à Socrate, *je ſçais que je ne ſçais pas* : à Arceſilas, je ne ſçais pas même que je ſçais que je ne ſçais pas, *ne dum ſcio quod neſcio me neſcire:* à Carneades *dubito utrum ſciam me neſcire* je doute ſi je ſçais que je ne ſçais rien : à Philon je ſçais peu de choſe & j'en ignore beaucoup, *pauca ſcio, plura ignoro :*

a Anthiochus *multa scio, multa ignoro*, je sçais plusieurs choses. & j'en ignore plusieurs. On disoit d'Arcesilas qu'il avoit commencé en Platonicien, continué à la maniere de Diodore, & fini par le doute de Pyrrhon. *Ante Plato, Pyrrho retro, Medius Diodorus.* Ciceron louë l'adresse de Carneades à prouver également le *pour* & le *contre*. *Carneadis vis incredibilis illa dicendi & Varietas. .. Qui nullam unquam... rem defendit quam non probarit, nullam oppugnarit quam non everterit.* Le mesme Auteur dit de Philon : *negarat duas Academias esse; erroremque eorum qui ita putarant, coarguit.* Pour ce qui est d'Antiochus, il le reduit aussi à l'Ancienne Academie, & dit *quid ergo : Antiocho id magis licuit nostri familiari, remigrare in domum veterem è nova, quam nobis, in novam è Vetere.* C'est ainsi que Ciceron renvoye ces derniers Academiciens à l'Ancienne Academie, & je pense qu'on y devroit renvoyer aussi tous les Dogmatistes non pas pour continuer comme ils font ; mais pour recommencer par les premiers principes.

VOila ce que je n'ay pû me dispenser de dire des Academiciens, il y a 10. ans que je devois m'acquitter de cette réponse. J'ay tâché de m'en exempter estant assez persuadé qu'elle ne pouvoit plaire qu'à tres-peu de Personnes, sçavoir à un petit nombre d'honnestes gens qui s'interessent pour la Verité. Ce n'est pas le moyen d'attirer un Lecteur, que de luy découvrir son ignorance ; il est difficile de plaire quand on ne flatte point. on rebutte les gens quand on leur fait connoître qu'ils se trom-

pent, & qu'on les oblige d'avoüer leur ignorance. C'eſt en partie pour cette raiſon que les Academiciens n'écrivoient pas, quoy que de tous les Ouvrages de Philoſophie, il n'y en ait point dont on doive titer plus de profit que de ceux de cette ſorte de Philoſophes, parce qu'ils s'attachent aux Principes, au lieu que les Autres s'embarraſſent par des conſequences de conſequences *evanuerunt in cogitationibus ſuis*. L'air hardi des Dogmatiſtes impoſe facilement aux ignorans & les engage à lire de gros Volumes plus propres à leur remplir l'eſprit de tenebres qu'à l'éclaircir. Quoy qu'il en ſoit, on ne peut douter qu'il ne ſoit important d'éviter l'erreur dans les commencemens, & de ne point ſoûtenir ce que l'on ne conçoit pas clairement, *non intelligentes quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.*

Je finis cet écrit avec S. Auguſtin, & me ſers des propres termes qui font la concluſion de ſes trois livres des Academiciens *hoc mihi de Academicis, ut potui perſi aſi. Quod ſi falſum eſt, nihil ad me, cui ſatis eſt jam ab homine non poſſe non inveniri Veritatem. Quiſquis autem putat hoc ſenſiſſe Academicos, ipſum Ciceronem audiat, aut enim ipſis morem fuiſſe occultandi ſententiam ſuam, nec eam cuiquam niſi ſecum ad Senectutem uſque vixiſſent aperire conſueviſſe: quæ ſit autem iſta: Deus viderit, illam tamen arbitror Platonis fuiſſe... Me interim apud Platonicos quod Sacris noſtris non repugnet reperturum eſſe confido.* Je reſerve pour une autre Lettre à parler plus particulierement du ſentiment de ce ſaint Docteur touchant ces Phi-

loſophes. Les loix que j'ay rapportées ſont ſi autentiques & ſi recevables, que l'Auteur même auquel je réponds les approuve, *il n'y a rien de ſi raiſonnable*, dit-il, *que d'entrer dans cette diſpoſition que l'Auteur de la Critique décrit* &c. Il rapporte enſuite les loix dont il s'agiſt, telles que je les ay rapportées dans la Critique, il les reçoit entierement ; & je ne penſe pas d'ailleurs qu'on ait lieu de les conteſter ; ni que perſonne les ait jamais osé conteſter: & ſi on ne les obſerve point, ce n'eſt pas qu'on ne les eſtime ; mais cela ſe fait par negligence, par preſomption ou par intereſt. Il eſt difficile, que l'on tombe dans l'erreur, de deſſein formé. C'eſt preſque toûjours par inadvertance.

Mais ſi nonobſtant tout ce que nous venons de dire, on n'en demeuroit pas d'accord; il faudroit voir qui eſt le Dogmatiſte que l'on devroit choiſir. Si c'eſt Ariſtote, les Carteſiens & les autres y voudroient-ils conſentir ? Et d'ailleurs quels ſont ceux de ſes Interpretes à qui on voudroit donner le deſſus ? Sera-ce aux Averroïſtes, aux Thomiſtes, aux Scotiſtes, aux Nominaux ou aux Scholaſtiques Modernes, & ces derniers non plus que ceux qui les ont precedez ſeront-ils jamais d'accord entr'eux ſur les ſentimens de leur Maiſtre ? Et quand ils s'accorderoient, ſoûtiendroient-ils comme Ariſtote, que le monde a eſté de toute éternité, que Dieu ne connoît pas les choſes particulieres, & deffendroient-ils les opinions qui ont obligé autrefois de condamner ſa Philoſophie dans un Concile de Paris ; Sera-ce donc à Deſcartes à qui on donnera la preference ? Les Ari-

ſtotelitiens, les Gaſſendiſtes, les Lulliſtes, & & les Autres le ſouffriront-ils jamais ? Et d'ailleurs quelque effort qu'on faſſe en France pour accorder ſon Opinion de l'eſſence de la Matiere avec le Myſtere de l'Euchariſtie, il y a des Royaumes qui ſoûtiennent que ſa Philoſophie eſt fort contraire à ce Myſtere, ſans parler des autres conſequences qu'on en pourroit tirer. Quoy qu'il en ſoit, il faut auparavant que l'on s'accorde, & que l'on empêche que les Sectateurs de ce Philoſophe ne commencent comme ils font déja à l'interpreter differemment. Je m'imagine que ſi M. Deſcartes eſtoit encore vivant, il ſeroit ſurpris de voir la fortune de ſes penſées & trouveroit des gens qui ſoutiendroient ſes parolles contre luy, pretendant l'expliquer en des choſes meſme qu'il n'a peut-eſtre jamais bien conçeuës. Les propoſitions s'attirent les unes les autres. Une abſurdité n'eſt jamais ſeule, & les déciſions ſe gliſſent & s'eſtendent preſqu'imperceptiblement. *Sermo ſerpit ut Cancer.* Cela vient de ce que les opinirns ſont toutes accompagnées d'obſcurité. *Opiniones omnes abſque ſcientia turpes eſſe*, dit Platon, *quarum quæ optimæ, cæcæ ſunt, & qui abſque intelligentia verum aliquide opinantur non differunt à cæcis qui recto tramite gradiuntur.* Pour moy, je ne reconnois que l'Egliſe pour me ſervir de guide en matiere de Foy, & la Raiſon évidente pour me conduire en matiere de Science. On peut ſuivre des probalitez pour les actions particulieres de la vie, & pour les faits hiſtoriques; mais non pas pour les dogmes. La multitude des raiſons probables eſt ſouvent plus propre à embarraſſer qu'à éclair-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [121] - 35
PUBLIC DOMAIN

cir: il n'y a rien de si fort qu'une seule raison parfaitement évidente : quelquefois en prouvant mal une chose on la détruit: & il vaut toûjours mieux suspendre son jugement que de s'exposer à l'erreur.

On sçait assez le besoin que l'on a d'une bonne Philosophie, & l'on peut reconnoistre par une longue experience de plusieurs Siecles, que les Philosophies des Dogmatistes ne suffisent pas, & que par consequent il en faut revenir à celle des Academiciens qui est la premiere & la plus Ancienne, celle dont on s'est servi dans l'établissement de l'Evangile. Un illustre Auteur s'est declaré pour cette maniere de Philosopher, dans son fameux livre *de la demonstration Evangelique*. Je souhaite qu'il s'aquitte bien-tost de la promesse qu'il a faite de faire voir que les Sectes de Philosophie qui apprennent à douter s'accordent mieux que les utres aavec le Christianisme: Sa profonde erudition, & son experience me font attendre de grandes choses. Au reste, c'est avec raison qu'il a choisi la maniere de philosopher des Academiciens ; les demonstrations doivent estre bonnes pour toutes sortes de Philosophes, & non pas seulement pour des Aristoteliciens, des Cartesiens ou pour quelque autre sorte de Dogmatistes dont les sentimens particuliers serviront plûtost à diviser les Esprits, qu'à les réünir.

Imprimé à Paris le 15. Janvier 1686. Avec Privilege du Roy, & Approbation.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [122] - 36
PUBLIC DOMAIN

SECONDE PARTIE,

Où il est parlé

DU SENTIMENT DE S. AUGUSTIN

TOUCHANT

LES ACADEMICIENS.

JE vois bien que je ne ſçaurois m'exemter de parler ici du ſentiment de ſaint Auguſtin touchant les Academiciens, tant parce qu'il a écrit trois livres qui ſemblent avoir eſté deſtinez à combattre ces Philoſophes, que parce que l'autorité de ce Pere eſt tres-conſiderable, ſurtout en matiere de Religion. Outre que d'ailleurs l'Auteur auquel je réponds, s'eſt prevalu de ces livres qui portent *contra Academicos* : ce qui fait faire la même choſe à ceux qui n'ont point lû ces livres, & n'en ſçavent que le titre.

Cette diſſertation ſervira auſſi à éclaircir davantage ces matieres ; & l'on ne ſera pas fâché de voir comment ce ſaint Docteur s'eſt comporté dans la recherche de la verité.

Les trois livres dont nous allons parler, ont eſté écrits pour refuter les fauſſes raiſons que le vulgaire employoit pour empêcher qu'on ne cherchât la verité, & pour détruire l'eſperance que les hommes pourroient avoir de la reconnoiſtre. Saint Auguſtin les dedie à Romanianus, qui lui avoit ſervi de Mecœnas, l'aiant aidé dans ſa jeuneſſe & dans le commencement de ſes études par pluſieurs bons offices. Nous allons remarquer les principales choſes qui ſont contenuës dans ſes livres touchant ces Philoſophes.

ARTICLE I.

Du deſſein de ſaint Auguſtin Ces livres ne ſont point contre les Academiciens, mais plûtoſt pour eux.

LA premiere choſe que nous remarquerons c'eſt que ſaint Auguſtin a preferé la Philoſophie de Platon à celle de tous les autres Philoſophes, On en demeure aſſez d'accord ; & nous le reconnoiſtrons dans le cours de cette réponſe.

En ſecond lieu, nous verrons qu'il a crû que les Academiciens avoient ſuivi les ſentimens de Platon. C'eſt ce que l'on ne ſçauroit nier, ſans ſoûtenir que ſaint Auguſtin ait parlé contre ſa penſée : car il declare expreſſément,

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [124] - 38 PUBLIC DOMAIN

que ſi on lui demande ce qu'il penſe des Academiciens, il répondra qu'il les croit avoir eſté dans les ſentimens de Platon. *Quæ autem ſit illa?* (ſçavoir *Academicorum ſententia*) *Deus viderit! eam tamen Platonis arbitror fuiſſe.* On ne peut rien demander de plus formel que ce paſſage; car il ſert de coucluſion aux trois livres dont il s'agit.

En troiſiéme lieu, on peut s'aſſûrer que tout ce que ſaint Auguſtin a combattu par ces livres, regarde les ſentimens qu'on attribuoit vulgairement à ces Philoſophes: il le declare lui-même en termes exprés à la fin de ſes deux premiers livres; de ſorte qu'il fait aſſez bien C. 10. l'Apologie des Academiciens, du moins dans ſes deux premiers livres. Il les croioit trop raiſonnables pour avoir ſoûtenu ce qu'on leur imputoit, & même il recherche la cauſe de l'injuſtice qu'on leur avoit faite en les interpretant malicieuſement: *Nam mihi*, dit-il, *ita videntur graves omnino ac prudentes viri fuiſſe.* A quoi il ajoûte: *Si quid autem eſt quòd nunc diſputabimus, adverſùs eos erit qui Academicos inventioni veritatis adverſatos fuiſſe crediderunt.* Il recherche la cauſe de cette fauſſe opinion que le vulgaire avoit de ces Philoſophes, & dit que jamais les Academiciens n'avoient mis en queſtion, ſi on pouvoit connoître la verité, bien loin de le nier; car s'ils avoient eſté aſſurez qu'on ne la peut connoître, ils ne l'auroient point cherchée: eſtant évident qu'on ne cherche point ce que l'on ſçait ne pouvoir jamais trouver. *Quæſtio de non percipiendo vero, quamvis nullis conflicta-*

tionibus agitata, incolens tamen veterum Academicorum mentes, ſenientia non impudenter exiſtimata eſt : nec ab illis aliquando enucleate quæſitum eſt, percipi, necne, veritas poſſit. C'eſt pour cela, dit-il auſſi aprés Ciceron, que ſi les nouveaux Academiciens ont paru differens des premiers, c'a eſté parce qu'ils ont eu à refuter les Stoïciens, contre leſquels les autres n'avoient point parlé. *Nova Academia diſſidium non tam contra veterem conceptum, quàm contra Stoïcos arbitror commotum.* Cela eſt ſi vrai, que Philon qui a eſté le chef de la quatriéme Academie a ſoûtenu hautement le contraire de ce que l'on attribuoit à Arceſilas & à Carneades. Il s'eſt efforcé de faire voir que ces Academiciens n'avoient pas eu d'autres ſentimens que ceux de Platon : *Nihil magis Philo defendebat, quàm percipere poſſe ſapientem.* Antiochus chef de la cinquiéme Academie fit la même choſe, & retourna, comme dit Ciceron, de la nouvelle maiſon dans la vieille, reduiſant la nouvelle Academie à l'ancienne.

1. 2. c. 6.

Ibid.

Pour ce qui eſt d'Arceſilas, ſaint Auguſtin l'excuſe en ce qu'il eſtoit à propos de ſon tems de combattre les préjugez des Dogmatiſtes, plûtoſt que de découvrir la verité à des eſprits indociles. *Inſtituit vir acutiſſimus atque humaniſſimus potiùs dedocere quos patiebatur male doctos, quàm docere quos dociles non arbitrabatur.* Nous avons la même choſe à dire de Carneades, ſi nous ſuivons Ciceron & ſaint Auguſtin Mais neanmoins ce Pere ne laiſſe pas de dire que ſi les Academiciens avoient eu les ſentimens, que le vulgaire leur attribuë, il ſe declareroit

contre eux : & aprés avoir ainſi averti de ſon deſſein il refute les erreurs qu'on attribuoit à ces Philoſophes, & les combat ſous leur nom. Je ſouſcris à ſaint Auguſtin, & declare auſſi que ſi les Academiciens avoient eû les ſentimens que le vulgaire leur attribue je les cambatrois plûſtot que de les deffendre. Mais il ne faut pas s'eſtonner que le vulgaire leur ait impoſé ; cela s'eſt fait pour pluſieurs raiſons. Les Domatiſtes eſtoient remplis d'orgueil, & ils s'imaginoient facilemcnt qu'en détruiſant leurs Syſtêmes on renverſoit la verité ; châcun d'eux ſe perſuadoit, qu'il eſtoit impoſſible de reſonner plus juſte qu'il ne faiſoit & outre cela le vulgaire qni reduiſoit toutes nos connoiſſances à eelles des ſens, s'emportoit à juger d'abord, que ſi on détruit la certitude des ſens, on détruit en même tems toutes les connoiſſances de l'eſprit humain. Voilà une partie des raiſons qui ont porté autre-fois quelques Eſprits intereſſez ou ignorans, à parler contre les Academiciens, & leur ont attiré l'applaudiſſement du vulgaire. C'eſt auſſi ce qui a obligé ſaint Auguſtin d'écrire ces livres plûſtot pour déffendre les Academiciens que pour les combatre.

Cela eſt ſi vray que dans ſes retractations, ce Pere offre la disjonctive & dit, parlant du titre de ſes livres *contra Academicos, vel de Academicis primum ſcripſi.* Ce qui montre qu'il ne jugeoit pas que ſes livres dûſſent porter en chef le *contra.* Il eſt vrai qu'il deſaprouve les loüanges exceſſives qu'il a données aux Academiciens : mais s'il deſaprouve ces loüan-

ges, il avouë donc qu'il les a données, & cela fait bien voir que ſon deſſein n'eſtoit pas de blâmer ces Philoſophes dans les livres dont nous parlons. Je ne trouve pas bon, dit-il, d'avoir ſi fort élevé les Academiciens, ſurtout parce que ces Philoſophes n'eſtoient pas Chrêtiens, & qu'on leur attribuoit de grandes erreurs, contre leſquelles il faloit défendre l'Egliſe. *nomines impios*, c'eſt-à-dire, ſuivant le ſtile de ce Pere, *non Chriſtianos, præſertim contra quorum magnos errores deffendenda eſt Eccleſia Chriſtiana*: Ce qu'il faut entendre, comme s'il y avoit, *præſertim quibus imputantur magni errores, contra quos, &c.* Parce qu'en un mot, ſaint Auguſtin s'eſtant declaré touchant les veritables ſentimens des Academiciens, il n'eſt pas obligé d'en avertir toutes les fois qu'il en parle : car outre que c'eſt une choſe de fait, ſur laquelle il s'eſt expliqué fort au long; c'eſt qu'il eſt facile de prouver que ces Philoſophes ne devoient point être chargez des erreurs contre leſquelles ſaint Auguſtin a parlé dans ſes livres :

Au reſte ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il déſaprouve les loüanges exceſſives qu'il leur a données, car elles ſont en effet trop grandes. C'eſt trop loüer Platon, que de dire : *Sacroſancta Platonis decreta.* C'eſt encore trop le loüer, que de penſer qu'il ne peut rien venir de ſon école qui ne ſoit divin, &c. Pour ce qui eſt d'Arceſilas, ſaint Auguſtin l'appelle un eſprit ſubtil, & le traite d'honnête homme, *vir acutiſſimus atque humaniſſimus.* Mais il le fait aprés Ciceron; & l'on n'a jamait diſputé

à Arceſillas le titre d'eſprit ſubtil, la méme choſe aiant eſté dite auſſi des autres Academiciens. Le titre d'honnête homme lui convient encore aſſez, parce qu'entre autre raiſon que l'on avoit de le lui attribuer, cet Academicien avoit coûtume de faire des actions genereuſes qui meritoient bien ce titre : Diogene de Laërce raporte que ce Philoſophe aiant eſté voir un de ſes amis qui eſtoit malade, & ſçachant qu'il eſtoit dans le beſoin, mit en ſecret ſous le chevet de ſon lit une bourſe pleine d'argent, ſi bien que le malade l'aiant trouvée ſans y penſer, s'écria rempli de joie : *En luſus Arceſila* ; donnant à entendre que les Academiciens avoient coûtume de ſe joüer de cette maniere. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas queſtion des mœurs ni des perſonnes de Socrate, de Platon, de Xenocrates, ni des autres ; c'eſt à Dieu à les juger, & nous ne ſommes point garans des fautes qu'ils pourroient avoir faitee, nonobſtant toutes leurs lumieres. La verité eſt toûjours à reſpecter, de quelque part qu'elle vienne, & même quand elle eſt reconnuë par des gens qui n'ont autres lumieres que celles qui éclairent naturellement les eſprits de tous les hommes, elle a dautant plus de force pour perſuader, que nous avons moins de ſujet de croire qu'elle ſuppoſe aucune Religion particuliére ; parce qu'en ce cas il n'y a pas lieu d'apprehender que nous ſoions parvenus par l'amour que nous portons naturellement aux ſentimens de nos peres, en aiant eſté remplis dés le berceau. Au contraire nous devons ſçavoir que le vrai

moien de prouver ſolidement nôtre Religion, c'eſt de faire voir qu'elle s'accorde avec les veritez generales que la raiſon univerſelle & le bon ſens inſpirent à tous les hommes, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient.

ARTICLE II.

Les loix des Academiciens propoſées & apppouvées par ſaint Auguſtin.

VOICI leur premiere loi d'une maniere fort expreſſive : *Cavete ne quid vos in Philoſophia noſce arbitremini, niſi ita didiſceritis ſaltem ut noſtis, unum, duo, tria, quatuor collecta in ſumma fieri decem* ; & comme une ſi grande exactitude pouvoit faire perdre l'eſperance d'atteindre jamais à un ſi haut degré de certitude, ce Pere ajoute : *Item cavete ne veritatem in Philoſophia aut non cognoſcituros, aut nullomodo ita poſſe cognoſci arbitremini.* Les Academiciens n'on rien demandé davantage. Voilà donc leur premiere loi chez ſaint Auguſtin, ſçavoir : *De ne ſe conduire que par Demonſtration en matiere de Philoſophie.*

ib. 2. 3.

Pour ce qui tſt de la ſeconde, on ne doute pas qu'il ne la reçoive, quoi-qu'il ne l'ait peut-eſtre pas propoſée ſi exactement que ſaint Paul : *Sultas & ſine diſciplina quæſtiones devita, ſciens quia generant lites.* Ce grand Apôtre conſeille d'éviter les queſtions, deſquelles nous ne pouvons rien tirer de certain,

Ad Timum.

& c'eſt nous apprendre à *ne point agiter les queſtions que nous voions bien ne pouvoir déſider.* Ce qui fait la ſeconde loi des Academiciens.

Pour ce qui eſt de la troiſiéme, qui conſiſte à *avoüer que l'on ne ſçait pas, ce que l'on ignore effectivement;* on ne ſçauroit l'expoſer plus éloquemment que faiut Auguſtin. *Non erubeſcendum eſt homini, fateri ſe neſcire quod neſcit, ne dum ſe ſcire mentitur, nunquam ſcire mereatur.*

La quatriéme loi, qui eſt de *diſtinguer les choſes que l'on ſçait de celles que l'on ne ſçait pas*; eſt encore aſſez reconnuë par ce Pere, & l'on ne doute pas qu'il n'ait tâché d'e l'obſerver; aiant eu ſoin de diſcerner ſurtout l'état de la queſtion, & de ſeparer les choſes douteuſes de celles qui eſtoient generalement reconnuës pour conſtantes. C'eſt ainſi qu'il parle à Vincent l. 4. ſur la fin. *Ut ſcias, diſce neſcire, neque enim occultis Dei operibus ignorando.... Sed temere falſa pro veris deffendendo peccatur.* D'ailleurs cette loi eſt ſi commune eſt ſi generalement approuvée, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en parler plus au long.

Il faur nous étendre davantage ſur la cinquiéme, qni eſt de *chercher toûjours des connoiſſances nouvelles.* Nous allons voir que S. Auguſtin n'avoit encore rien plus à cœur que de l'obſerver & de la faire obſerver. C'eſt principalement pour cela qu'il a écrit les livres dont nous parlons *Nam cum inſtituiſſem,* dit-il, *vos ad veritatem cognoſcendam magnopere cohortari, cœperam ex vobis quærere, quan-*

tum in ea momenti ponneretis, poſuiſtis autem tantum ut non amplius deſiderem: nam cum beati eſſe cupiamus, ſive id ſieri non poteſt, niſi inventa, ſive nonniſi diligenter quaſitâ veritate; poſtpoſitis cæteris omnibus rebus, nobis, ſi beati eſſe volumus, parquirenda eſt. Il ne ſeroit pas neceſſaire de rétablir l'Academie, ſi on ne s'eſtoit dégoûté de chercher la verité par la difficulté qu'il y a de la trouver, c'eſt ce que dit ſaint Auguſtin pour faire voir que le but des Academiciens eſtoit de chercher la verité. *Omnis profectò Académicorum vel calumnia, vel pervicatia, cum ipſius Carneadis Ciceroniſque corporibus ſepulta foret: ſed quia vita hujus variis jactationibus; ſive ingeniorum quodam ſtupore, vel ſocordia, vel tarditate torpentium, ſive deſperatione veri.... Sive etiem* (remarquez ces mots) *quod error populorum eſt, falſa opinione inventa à ſe veritatis; nec diligenter homines quærunt: Si quærunt, & à* QUÆRENDI VOLUNTATE AVERTUNTUR, *evenit, ut ſcientia rarò pauciſque proveniat.* Mais pour faire voir qne c'eſtoit le but des Academiciens de chercher la verité, il n'y a qu'à raporter ce qu'il en dit dans ſon troiſiéme livte c. 5. *Negotium noſtrum non leve ac ſuperfluum.* Voiez l'eſtime que ſaint Auguſtin fait de chercher la verité: *Sed neceſſarium ac ſummum eſſe arbitror,* MAGNOPERE QUÆRERE VERITATEM.... *Nam cæteri Philoſophi Sapientem ſuum eam inveniſſe putarunt; & Academici Sapienti ſuo ſummo conotu* QUÆRENDAM *eſſe profeſſi ſunt, idque illum agere ſedulò, ſed quoniam vel lateret obruta, vel confuſa non*

emineret, ad agendam vitam id eum ſequi quod probabile ac veriſſimile eſſe occurreret ; id etiam veſtra priſtina diſputatione confectum eſt. Et pour faire voir que l'on ne doit pas s'imaginer que les hommes nous apprennent quelque choſe d'eux-mêmes, & que nous découvrions la verité ſoit par la lecture de leurs livres ou par nos propres meditations en nous fondant ſur leurs paroles : nous pouvons remarquer ce qu'il dit en un autre endroit : *A quocumque enim verum diſcitur, illo donante diſcitur qui eſt veritas.* C'eſt ce que ſaint Anguſtin nous veut montrer uniquement par ſon ſçavant livre *de Magiſtro.* Or chercher la verité n'eſt autre choſe que philoſopher ; c'eſt étudier ce que nous devons ſçavoir ſur tout ce qui peut tomber en queſtion : eſtant toûjours bon d'emploier nos ſoins pour ne point nous tromper dans les jugemens *que nous formons.* Cela poſé, ce ſaint Philoſophe a raiſon de dire : *Quiſquis Philoſophiam fugiendam putat, nihil nos vult aliud quàm non amare ſapientiam.* Chercher la verité dans les choſes naturelles, c'eſt philoſopher ; & la chercher en matiere de Religion, c'eſt faire l'office de Theologien. Saint Auguſtin le prouve en pluſieurs endroits, & particuliérement dans une de ſes lettres à Conſentius ; & cela lui donne occaſion de dire que c'eſt un défaut de vouloir une Religion ſans Philoſophie, pareil à un autre défaut, qui eſt de philoſopher ſans avoir égard à la Religion : *Abdicatis omnibus*, dit-il, *qui in Philoſophia non conſecrantur, & in ſacris non philoſophantur.* Nous

ſommes en chemin pour arriver à la verité, & l'on ne doit point trouver étrange que l'homme cherche la lumiere & tâche d'aprendre ce qu'il ne ſçait pas. Tout ce que l'on doit obſerver en cela, c'eſt de commencer par la connoiſſance des veritez les plus importantes, avant que de s'addonner aux autres: *Nulli homini ablatum eſt*, dit ſaint Auguſtin, *ſcire utiliter quærere, ut ad hæc non naſcendo, ſed ſtudendo perveniat.* Je n'ai pas entrepris d'établir cette verité, ſur tout par rapart à la Theologie Scolaſtique, que quelques-uns blâment injuſtement. Il ſuffit de la reconnoître ici pour ce qui regarde la Philoſophie, & cela par le ſentiment de ſaint Auguſtin: cependant cela eſt ſi évident de ſoi-même, que ſi on vouloit oſter de la Philoſophie la Recherche de la verité; ce ſeroit vouloir oſter la Philoſophie de la Philoſophie même, & détruire toute ſorte d'étude: Car enfin on n'étudie pas ſeulement pour apprendre des mots par cœur. Et que l'on ne penſe pas que par l'autorité on ſe puiſſe diſpenſer de chercher la verité. Car il eſt ſi conſtant que l'autorité ſeule ne produit point la ſcience, quoiqu'elle puiſſe produire la foi: ce qui nous doit faire dire avec ſaint Auguſtin, auſſi-bien qu'avec Ciceron, avec les Academiciens & avec toutes les perſonnes de bon ſens, qu'il ne faut point ceſſer de chercher la verité, juſqu'à ce qu'on l'ait trouvée évidemment, & comme nous avons une infinité de veritez à chercher & à reconnoiſtre, il s'enſuit que nous aurons toûjours de nouvelles connoiſſances

à

eſperer & à chercher : *Quærite & invenietis, pulſate & aperietur vobis* : ce qui ne doit point nous dégoûter ni nous ſurprendre; car la connoiſſance de la verité eſt proprement la nourriture de l'eſprit. Et de même que nous devons ſans ceſſe reparer nos forces corporelles par de nouveaux alimens materiels, il faut auſſi entretenir nôtre eſprit par des reflexions, & le nourrir de veritez, nous tenant toûjours preſts de recevoir de nouvelles connoiſſances.

ARTICLE III.

Du troiſiéme livre de ſaint Auguſtin touchant les Academiciens. Des raiſonnemens qu'il fait contre les ſentimens qu'on leur attribuë vulgairement.

APRE'S que ſaint Auguſtin a declaré qu'il ne penſoit pas que les Academiciens aient ſoûtenu ce qu'on leur impute vulgairement ; il expoſe le deſſein de toute l'Academie fort adroitement, *Totum Academicorum conſilium* : Et enſuite il refute les ſentimens qu'on leur attribuoit.

Il faut faire voir que tous ſes argumens ne font rien contre eux : ce qu'il eſt facile de reconnoiſtre en ce qu'ils ne regardent que les ſentimens qu'on avoit coûtume de leur attribuer. En effet la principale erreur que ſaint Auguſtin combat, eſt celle des Dogmatiſtes

negatifs, dont nous avons parlé, qui ne vouloient rien recevoir ni reconnoiſtre de vrai : au lieu que les Academiciens recevoient pluſieurs veritez ; d'où il s'enſuit que ces argumens ne font rien contre eux : Ciceron les avoit déja apportez dans ſes queſtions Academiques, & les avoit auſſi lui-même refutez avant ſaint Auguſtin, qui reconnoit les avoir tirez de cét Auteur. Or il eſt certain que les Academiciens regardoient comme une verité conſtante, qu'il faloit ſuivre les lois, pour la conduite de la vie, quand même ils ne ſeroient pas aſſûré, que ce qu'elles défendent ou permettent, ſoit bon ou mauvais en ſoi même : c'eſt ce que Carneades avoit entrepris particuliérement de prouver, & ce qui a donné ſujet à Platon de faire ſon fameux dialogue de Criton, *De eo quod eſt agendum.* Il vaut mieux ſe gouverner par cette grande maxime dont la verité ne change point, que de vouloir ſe perſuader par de foibles raiſons, que tout ce que les loix défendent eſt mauvais en ſoi-même : car on ne peut douter que les loix ne défeudent pluſieurs choſes que l'on pourroit regarder comme indifferentes, ſi elles n'eſtoienr défenduës. Cela ſe voit dans les ceremonies que les coûtumes changent, comme les modes changent les habits : outre que d'ailleurs on ſçait aſſez que ce qui eſt permis dans un pais ne l'eſt pas generalement dans tous les autres. Il n'y a qu'à voir les hiſtoires, & faire reflexion ſur les mœurs anciennes & modernes de tous les états du monde. Je ne m'ar-

resterai point à marquer la bizarerie de l'esprit humain, non plus que la diversité ou la contrarieté des loix innombrables soit établies, soit revoquées : il y a assez de livres sur ce sujet dans lesquelles on peut voir que cette instabilité s'est étenduë jusques sur les ceremonies des Religions. C'est pour cela que *Socrate* disoit qu'il faloit servir les Dieux à la maniere de son païs ; & Ciceron raporte que les Atheniens étant en dispute touchant quelques ceremonies de leur religion, allerent consulter l'oracle qui leur répondit, qu'ils suivissent la coûtume de leurs peres; & comme ils furent encore obligez de tetourner, ne pouvant s'accorder entre eux touchant la tradition de leurs Anciens, il leur fut répondu cette seconde fois, qu'ils s'assemblassent, & qu'aiant choisi les ceremonies qu'ils trouveroient bon de choisir, ils les observassent sans dissension & sans scrupule, estant assurez que le culte le plus agreable au ciel seroit toûjours celui qui les uniroit davantage & les entretiendroit le mieux dans la concorde. Il semble que Jesus-Christ le vrai oracle de la divinité ait voulu declarer la même chose à ses Apostres : Lorsque vous serez assemblez en mon nom, & que vous conviendrez entre vous de recevoir quelque chose, assurez-vous qu'elle sera aussi reçûë dans le ciel : *Si duo aut tres*, leur dit-il, *congregati fuerint in nomine meo, de quacumque re consenserint. fiet illis à Patre*, &c. S. Paul en aporte la raison, lorsqu'il dit : *Nihil est commune nisi ei qui putat hoc sibi esse commune*. En effet ce sont,

ſouvent, nos jugemens particuliers qui nous rendent coupables. Laiſſons juger les loix, & quand mêmes les choſes qu'elles défendent ne ſeroient point mauvaiſes, elles le deviendroient neanmoins à nôtre égard du moment qu'elles commenceroient à eſtre défenduës. *Per legem peccatum intravit in mundum.* Muis gardons-nous de juger les loix. *Oportet homines legibus obtemperare*, dit fort bien Platon, *non leges hominibus*. Si on ſe fonde ſur les jugemens particuliers que l'on pourroit faire du bien ou du mal qu'il y pourroit avoir dans les choſes ou défenduës ou permiſes par les loix, on ſe met en danger de former ſouvent des jugemens tout contraires à ceux que l'on doit ſuivre : *Nitimur in vetitum.* Et c'eſt le moien de faire naître autant de morales differentes qu'il y a d'hommes : on ne ſe rencontrera pas toûjours avec les autres, & l'on ne ſera pas ſeulement toûjours d'acord avec ſoi même. Heureux eſt celui qui ne ſe contraint pas par ſon propre jugement: *Beatus*, dit l'Apôtre, *qui non judicat in eo quod probat.* On ſe plait neanmoins à former des jugemens ſur les choſes qui ſont permiſes par les loix, & l'on ſe dreſſe ainſi des pieges ; on ſe forme des ſcandales, loin de ſe mettre en ſûreté contre les troubles de l'eſprit, & de ſe tenir le plus qu'on peut à l'abri des tempêtes. Il faut donc ſçavoir que les jugemens précipitez ſont plus dangereux qu'on ne penſe ; car outre qu'ils nous aſſujettiſſent & nous contraignent, ils ne ſçauroient nous juſtifier, & ne nous rendent

pas meilleurs ni plus parfaits, puiſqu'enfin ils ſont arbitraires ; nous pourrions faire d'autres jugemens tout contraires à ceux-là. En quoi il eſt clair que la verité n'aiant pas plus de part aux uns qu'aux autres, elle ne nous conduit pas & nous laiſſe dans l'indifference : or ſi la verité ne nous conduit & ne nous éclaire, nous ne devenons ni plus juſtes ni meilleurs ; outre que d'ailleurs nous nous rendons plus coupables, s'il arrive que nous ne ſuivions pas nos propres jugemens. *Propter quod inexcuſabilis es, ô omnis homo qui judicas.* Ne prevenons donc point l'évidence de la verité par de ſemblables jugemens, ſi nous ne voulons paier la peine de noſtre témérité, en nous rendant la victime de nôtre propre orgueil : au lieu que ſi nous reconnoiſſions noſtre foibleſſe, nous profiterions, s'il le faut dire ainſi, de noſtre ignorance, ſemblables à ces bonnes gens dont le Prophéte parle : *Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates, & quorum tecta ſunt peccata.* C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Paul, que tout ce que nous faiſons contre noſtre conſcience, eſt peché : d'où il s'enſuit que celui qui eſt le moins prompt à juger des choſes en mal ou en bien, eſt auſſi le plus heureux : *Beatus qui non judicat ſe in eo quod probat.* Rien n'eſt ſi important que la conduite de nos jugemens, & rien n'eſt ſi negligé. Les hommes ſe tourmentent fort pour des actions exterieures, comme ſi des ceremonies & des phantômes corporels étoient capables de les perfectionner dans le fond de l'ame ; au lieu que les actions de

Paul. a. Rom.

l'eſprit leur ſont indifferentes, & même preſque imperceptibles, parce que les termes de ces actions ſont trop minces, pour ainſi dire, & trop legers, pour faire autant de mouvement & de fracas, que les actions corporelles qui touchent fortement leurs ſens.

Ce n'eſt pas ſeulement à l'égard des choſes indifferentes que les hommes ſe mêlent de juger imprudemment, c'eſt encore à l'égard des perſonnes; & c'eſt de là que vient la hardieſſe inſolente des particuliers, qui s'érigent en cenſeurs des Princes & des Magiſtrats: mais il eſt tres-déraiſonnable que des particuliers qui ne voient les choſes qu'à moitié, & ne ſçauroient balancer les raiſons & les griefs de tout le monde, eux qui ignorent les vûës & les deſſeins de ceux qui gouvernent, ſe portent à blâmer ce qu'ils ne connoiſſent pas. Cependant cela ſe fait ordinairement, & c'eſt la coûtume d'en uſer ainſi; ce qui a donné lieu à ce prouverbe: *Regium eſt male audire; cùm benefeceris.* Il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent, d'entendre parler d'eux en mauvaiſe part, lors même que leurs actions meriteroient des loüanges. Cela ne ſeroit pas, ſi on ſuivoit la maxime de nos Philoſophes. Les perſonnes d'eſprit conçoivent aſſez combien elle eſt utile pour le repos des peuples & le calme des conſciences.

Je dis ſeulement que les argumens du 3. livre dont nous parlons, ne regardent pas les Academiciens, tant par les raiſons que je viens d'alleguer, que parce que ces Phi-

loſophes recevoient & faiſoient profeſſion ne recevoir toutes les veritez conſtantes auſſi bien pour la Morale que pour les autres ſciences : d'où il s'enſuit que ſaint Auguſtin non plus dans ſes livres que dans quelques autres endroits de ſes ouvrages, ne les combat point, mais ſeulement il attaque les erreurs qu'on leur attribuoit vulgairement.

Il eſt vrai que le Sage des Academiciens ne ſe conduit point par de ſimples opinions, mais comme ſaint Auguſtin le remarque fort bien dans ſon livre, *de utilitate credendi*, la foi eſt differente de l'opinion : & quoi-que l'on diſe, *non opinaturum eſſe Sapientem*. il ne s'enſuit pas que l'on doive dire auſſi, *non crediturum*. La foi eſt loüable quand elle eſt appuiée ſur des motifs raiſonnables ; mais l'opinion n'eſt jamais legitime & doit toûjours eſtre rejettée, ſuivant ſaint Auguſtin & ſuivant nos Philoſophes ; parce que l'opinion exclut la recherche de la verité, & fait preſumer que l'on ſçait ce que l'on ne ſçait pas : *Qui citiùs ad id quod quærit perveniſſe preſumit, non quæſita reperit, ſed in inquiſitione deficit.* Les Academiciens ſe conduiſent par l'intelligence ou par la foi, ſoit divine ſoit humaine, mais non pas par l'opinion. C'eſt pour cela qu'ils s'accorderoient facilement avec ſaint Paul Apoſtre, en foi & en verité, *in fide & veritate*, ne recevant point de ſentimens contraires ou oppoſez ſur de ſimples opinions, auſquelles on donne fauſſement le nom de ſcience, *oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ*. Et aprés tout il faut bien

De utilitate credendi.

S. Leo.

Ad Col.

prendre garde de fonder ſa foi ſur de ſimples opinions, & il faut diſtinguer entre *opiner & croire*. Saint Auguſtin le remarque fort judicieuſement dans ſon livre, *de utilitate credendi*, où il s'agit de bien diſcerner ce que c'eſt que la foi. Il y a des gens qui ſans y prendre garde ne ſe conduiſent en cela que par opinion, ce qui fait un grand mal, auſſi bien en matiere de Theologie que de Philoſophie, parce qu'en un mot les opinions changent & ſont differentes ſuivant les eſprits; d'où il s'enſuit qu'elles produiſent des hereſies & des diſſentions. Il faut appuier ſa foi ſur de bonnes maximes & ſur des veritez conſtantes, parmi leſquelles nous devons trouver nos motifs de credibilité. Toute foi legitime s'accorde avec la verité & l'évidence; & quoi-que nous croyions des choſes qui ne ſont pas évidentes, il ne laiſſe pas neanmoins d'eſtre évident que nous le devons croire, ſi Dieu nous l'ordonne: & ſi nous ne devons pas toûjours ſuivre noſtre raiſon particuliére, c'eſt parce qu'il n'eſt pas toûjours raiſonnable de la ſuivre; or il n'eſt pas raiſonnable de la ſuivre dans toutes les choſes que nous ne comprenons point; nous ne devons point former de jugement particulier ſur ces choſes. Voilà la grande maxime des Academiciens: ils ne reconnoiſſent que la verité évidente pour regle, & à ſon défaut la foi, *in fide & veritate*.

Aprés que ſaint Auguſtin s'eſt un peu égaié à combattre des Academiciens, tels que le vul-

gaire se les represente, il conclud ses trois livres par dire qu'il y aura toûjours deux choses qui regneront sur son esprit, sçavoir l'autorité & la raison. Pour ce qui est de d'autorité, n'en reconnoissant point de plus grande qne celle de Jesus-Christ, il la suivra sur toute autre; & pour la raison, il suivra Platon du moins au sujet de la sagesse humaine: & c'est ce qui lui fait dire: *Apud Platonicos quòd sacris nostris non repugnet reperturum me esse confido.* Ces deux mots décident tout. Par celui de *Platonicos*, il entend les Academiciens; cela est certain: car auparavant il dit qu'il est persuadé que le sentiment de ces Philosophes n'est autre que celui de Platon: *Arbitror Platonis fuisse.*

ARTICLE IV.

Du jugement que saint Augustin a fait lui-même de ses livres touchant les Academiciens.

UN des amis de saint Augustin lui aiant écrit pour le congratuler de la victoire qu'il sembloit avoir remportée sur les Academiciens, par les livres dont nous venons de parler; il lui répondit, loin d'avoiir surmonté les Academiciens, je n'aurois pas seulement osé les attaquer. Voici ses propres termes: *Academicos ego inter jocandum nunquam lecessere auderem.* A quoi il ajoûte: Pensez-vous que l'autorité de ces grands *Ad Hermogen.*

hommes auroit quelque pouvoir ſur moi, ſi je ne croiois qu'ils euſſent eu d'autres ſentimens que ceux qu'on leur attribuë. vulhairement. *Quando me tantorum virorum moveret autoritas, niſi eos putarem in alia quàm vulgo creditum eſt, fuiſſe ſententiâ.* C'eſt pour cela, continuë-t-il, que je les ai imité autant que j'ai pû : *Quare potius eos imitatus ſum quantum valui, quod omnino non voleo.* Aprés cela il excuſe le procedé des Academiciens, en diſant qu'il eſtoit à propos de leur temps de philoſopher comme ils avoient fait. Il valoit mieux, dit-il agreablement, que le ruiſſeau pur de la verité ſortant de Platon, coulât à l'ombre des buiſions, & parmi les guerets, que de ſe repandre dans une plaine pour eſtre troublé par des troupeaux de bétes : *Ut ſi quid ſincerum de fonte Platonico flueret, inter umbroſa & ſpinoſa dumenta potiùs in poſſeſſionem pauciſſimorum hominum duceretur, quàm per aperta manans, irruentibus paſſim pecoribus nullomodo poſſet liquidum purumque ſervari.* Il montre enſuite l'utilité & l'importance du grand principe des Academiciens, ſurtout pour refuter la fauſſe perſuaſion de pluſieurs qui pretendent pouvoir juger de la verité des choſes par la ſeule experience de leurs ſens, *contra hujuſmodi homines.* Je raporte ſes paroles ſans y rien ajoûter : *Opinor illam utiliter excogitatam Dei artem atque rationem.* Cet art eſt celui que les Academiciens ont ſuivi en faiſant connoître que les ſens n'eſtoient pas juges de la realité des choſes, mais ſeulement des ap-

parences : d'où il s'enſuit qu'il en faut juger par l'entendement, en dévelopant les myſteres de la raiſon & de la connoiſſance, ce qui conduit enfin à reconnoiſtre un eſprit éternel, qui ait preſidé à tous les temps, & ſoit l'auteur de toutes choſes, déterminant tout ce qui eſt, à eſtre ce qu'il eſt. *Qui ducit unumquodque ad terminum ſuum, & intelligit ſemitas domûs ejus.... Attingens à fine uſque ad finem fortiter ſuaviterque omnia diſponens.* Et en effet Platon voulant demontrer l'exiſtence de Dieu, dit que ſi on accorde aux Athées & aux libertins, de l'étenduë, des figures & du mouvement, ils croiront avoir tout ce qui leur eſt neceſſaire pour compoſer l'univers & former des hommes dans leſquels il ne ſera pas beſoin de mettre une ame non plus que dans une montre ou dans quelques automates : d'où il s'enſuit que le vrai moien de les convaincre, c'eſt de leur faire comprendre que le corps ſuppoſe l'eſprit ; & qu'il eſt impoſſible qu'il y ait aucune étenduë, aucune figure, ni aucun mouvement, s'il n'y a une penſée anterieure à tout cela.

De ce principe on peut paſſer à prouver la diſtinction de l'ame d'avec le corps, & ſon immortalité : & enfin déduire les plus grandes veritez de la Religion, ce que ſaint Auguſtin a raiſon d'appeller l'Art de Dieu ; de ſorte qu'on a ſujet de s'éronner que ces principes aient jamais eſté abandonnez par des Philoſophes Chreſtiens. Celn s'eſt fait neanmoins ; & il ſeroit encore beſoin de les

retablir aujourd'hui ; en ſuivant les avis de Patrice & du ſçavant Cardinal Beſſarion, qui a tant parlé *De reſtituenda Platonis Philoſophia in ſcolas Chriſtianorum.* Nous experimentons maintenant les mauvais effets de la Philoſophie des Peripateticiens, & l'on peut bien voir à cette heure que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a condamné autrefois les écrits vulgairement attribuez à Ariſtote dans un Concile de Paris; quoi-qu'aprés tout il ne ſoit peut-eſtre pas impoſſible de ramener ce Philoſophe à l'école de ſon maître, je veux dire, à celle de Ploton, & d'accorder ces deux grands hommes entre eux : l'obſcurité du dernier & la mauvaiſe diſpoſition de ſes écrits auſſi bien que le peu de connoiſſance que l'on a des premieres idées des Auteurs qu'il avoit conſultez ; tout cela, dis-je, empéchant qu'on ne le comprenne. *Non defuerunt ſolertiſſimi viri qui docerent diſputationibus ſuis Ariſtotelem & Platonem ita ſibi conſenſiſſe, ut imperitis minùſque attentis diſſentire videatur.* C'eſt ce que dit ſaint Auguſtin ; & aprés lui ſaint Thomas a dit la même choſe. On pourroit peut-eſtre excuſer ceux qui n'entendent point Ariſtote, car il s'eſt plû lui-même à écrire obſcurement, & il a bien conjecturé qu'il ne ſeroit entendu que de tres-peu de perſonnes : mais je ne ſçai comment on pourroit excuſer ceux qui s'attachent opiniatrement à des écrits obſcurs comme les ſiens, dont ils n'ignorent pas la mauvaiſe diſpoſition. Quoi-qu'il en ſoit, il vaudroit toûjours mieux accorder cés deux Philoſophes

l. 3. Academ.

entre eux que de les faire combatre.

Concluons la lettre de S. Auguſtin par ſes propres termes *non me delectat &c.* dit-il à ſon ami, *quod ut ſcribis Academicos vicerim (ſcribis enim hæc amantius quam verius)* ajoute-il en parentheze, *quam quod mihi abruperim odioſiſſimum retinaculum quo ab PHILOSOPHIÆ UBERE*, remarquez ces mots, *deſperatione veri, quod eſt* ANIMI PABULUM, *refrenabar.*

ARTICLE V.

De quelques autres endroits dans leſquels S. Auguſtin a parlé des Academiciens.

Qu'il s'eſt apuyé ſur leurs principes pour porter les Eſprits à la pieté & à la Religion.

NOus venons de reconnoître évidament que S. Auguſtin n'a point eu deſſein de combatre les Academiciens, mais ſeulement les erreurs qu'on leur attribuoit vulgairement, & ce qui a donné lieu d'en parler comme on a fait; c'eſt que ces Philoſophes refuſoient les ſens pour juges de la verité. Les Dogmatiſtes ſe fondoient pour la plus part ſur cet axiome mal entendu. *Nihil eſt in intellectu quod prius non fuerit in ſenſu*: d'où ils concluoient qu'en refuſant le jugement des ſens on ſe privoit de toutes ſortes de veritez; mais outre que les Academiciens concevoient cét axiome autrement qu'eux, c'eſt qu'ils admettoient des veritez intellectuelles que les autres contoient pour rien.

Je ſçai que Sextus Empiricus attribuë aux Academiciens d'avoir avancé que toutes choſes eſtoient *incomprehenſibles*, mais ils prenoient le mot incomprehenſible dans un autre ſens que les Dogmatiſtes, comme nous verrons,& d'autre part il eſt toûjours conſtant que s'ils refuſoient le jugement des ſens, ils reconnoiſſoient celui de l'entendement, recevant des veritez, quand ce ne ſeroit que celles des mathematiques : or de recevoir une ſeule verité par la force de la raiſon c'eſt ſe mettre en diſpoſition d'en recevoir une infinité d'autres ſoit comme conſequences, ſoit comme principes, *abrumpere odioſiſſimum retinaculum quod deſperatione veri ab ubere Philoſophiæ retrahit*, pour me ſervir de l'expreſſion de S. Auguſtin; mais s'il y a deux ou trois endroits dans leſquels ce Pere à parlé des Academiciens ſuivant les ſentiments vulgaires, il y en a plus de dix où il fait bien connoître l'eſtime qu'il a pour eux. Dans ſa Cité de Dieu, comparant les Philoſophes entr'eux ; il employe pluſieurs Chapitres pour montrer que tous ces Philoſophes doivent ceder aux Platoniciens, *cedant Platonicis* en matiere de Logique, *cedant* en matiere de Morale, *cedant* en matiere de Metaphyſique &c. & ſi on dit qu'il ne nomme point ces Philoſophes *Academicos*, en ces endroits, mais *Platonicos*, je repondrai premierement que ſous ce nom Platoniciens, il entend auſſi les Academiciens comme nous l'avons déja remarqué article 1. en ſecond lieu on verra que dans les endroits où il en parle ſuivant les ſentimens vulgaires, il les nomme auſſi

Platoniciens. Il eſt vray que ce Pere remarque que les derniers Platoniciens ne trouvoient pas bon de prendre le nom *d'Academiciens*, & l'on ne doit pas s'en étonner, car en s'exemptant de prendre ce nom, ils s'exemtoient en meſme tems des reproches injuſtes des Dogmatiſtes. Quoy qu'apres tout ils ne deuſſent pas conſerver le patronage de Platon ſans ſe declarer Academicien de l'ancienne Academie: outre que d'ailleurs vouloir ſuivre Platon comme chef de Secte, c'eſt vouloir jurer ſur ſes parolles & renoncer en meſme temps à toutes les lumieres, ſoit du Chriſtianiſme, ſoit de la Philoſophie des tems poſterieurs. Que l'on aime Platon; j'y conſens, mais que l'on aime d'avantage la verité.

Je ne dois pas oublier ce que S. Auguſtin dit dans ſes Confeſſions, ſans parler de ſes Livres *de vera Religione*, l'Evangile de S. Jean ſe trouve chez Platon, dit ce Pere: excepté ces mots *& Verbum caro factum eſt*, ce myſtere n'ayant point encor été accompli de ſon tems ce qui a fait dire à pluſieurs Peres de l'Egliſe, entr'autre, à S. Juſtin & à S. Clement Alexandrin, que ce Philoſophe avoit tiré ſa philoſophie dés Prophetes qu'il avoit pû voir & avec leſquels il auroit converſé : d'où vient qu'on l'a appellé autrefois le Moïſe de Grece. Quoy qu'il en ſoit, S Auguſtin aſſure toûjours que les Platoniciens ſe faiſoient facilement Chrêtiens n'ayant pas beſoin de changer grand choſe à leurs ſentimens. *Paucis mutatis à Platonico fit Chriſtianus.* Et que ſi les premiers Platoniciens, c'eſt-à-dire les Aca-

Voyez Marci Ficin dans l vie de Platon

De ver Religi ne.

demiciens euſſent vécu lors que les Apoſtres prechoient l'Evangile, ils auroient dit, voila les veritez que nous cherchions.

Nous pouvons auſſi remarquer ce que dit Simplicianus (cecy eſt une choſe de fait) lors qu'il reçût S. Auguſtin afin de l'inſtruire pour le baptiſer, luy qui avoit déja inſtruit S. Ambroiſe qui le regardoit comme ſon Pere ſpirituel, *quem aſpiciebat ut Patrem in accipienda gratia.* C'eſt S. Auguſtin qui raporte cecy, *ubi autem commemoravi legiſſe me quoſdam libros Platonicorum quos Victorinus quondam Retor Urbis Romanæ, quem Chriſtianum defunctum eſſe audieram, in latinam linguam tranſtuliſſet, gratulatus eſt mihi quod non in aliorum Philoſophorum libros incidiſſem plena fallaciarum & deceptionum ſecundum elementa hujus mundi, in illis autem*, peut-on rien dire de plus avantageux, OMNIBUS MODIS INSINUARI DEUM ET EJUS VERBUM.

Voyez le livre de Varia Ariſtotelis fortuna.

Je ne raporte point icy les témoignages des autres Peres comme de S. Denis, de S. Juſtin, de S. Clement, d'Origene, de Lactance, de ſaint Hierôme, de S. Baſile &c. non plus que de pluſieurs illuſtres Auteurs comme du Cardinal Beſſarion, de Patrice, de Marcile Ficin, auſſi bien que de quantité d'autres: je me ſuis ſeulement propoſé de parler de S. Auguſtin.

Il ne reſte plus qu'à faire voir que ce Pere ſe fonde ſur les principales maximes des Academiciens, & ſe ſert avantageuſement des veritez qui leur ſont propres. J'en remarque trois; la premiere eſt de refuſer les ſens pour juges de la verité; la ſeconde eſt de rejetter en-

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [150] - 64
PUBLIC DOMAIN

tierement l'opinion. La troiſiéme de penſer que les mots ſuppoſent les idées & n'éclairciſſent point d'eux mêmes. C'eſt ce que l'on peut exprimer brevement par ces trois axiomes. 1. *judicium veritatis non eſt in ſenſibus.* 2. *non opinaturum eſſe ſapientem* ce que les Stoïciens ont emprunté des Academiciens. 3. *verba non dant conceptus ſed ſupponunt.*

Pour ce qui eſt du premier axiome, j'en ay déja parlé: il n'eſt pas neceſſaire de repeter icy ce que j'en ay dit, voyez S. Auguſtin *de utilitate credendi, de vera Religione, de civitate Dei, de quantitate animæ, de ordine &c.* je ne vous cite pas ſes Livres des Academiciens que nous examinons, ni ſes lettres à Hermogenien, à Nebride, à conſenſius &c.

Il faut dire un mot du 2. *non opinaturum eſſe ſapientem.* Il y a trois diſpoſitions conſiderables de l'eprit, ſçavoir de connoître evidament, & c'eſt ce que nous devons à la raiſon, dit S. Auguſtin; de croire, & c'eſt ce que nous devons à l'autorité; d'opiner, & c'eſt ce que nous devons à l'erreur *quod concipimus, debemus. Rationi; quod credimus, Authoritati; quod Opinamur, Errori.* Voila le ſentiment de S. Auguſtin; & l'on peut voir que les Academiciens ont dit la meſme choſe. Car lls recevoient les veritez intellectuelles, comme je l'ay déja remarqué ſi ſouvent, & cela eſt inconteſtable à l'égard des premiers Academiciens; pour ce qui eſt des autres, remarquons qu'Arceſilas ne condamnoit que les affirmations à l'égard des choſes particulieres & individüelles, *mala*? diſoit-il, *particulares affirmationes.* *De utilitate credendi.*

En effet il pouvoit bien refuſer toute propoſition touchant les choſes individuelles & ſenſibles ; car s'il y a quelque verité en ces choſes ce n'eſt que par accident, ce que l'on pourroit montrer facilement ſi c'eſtoit icy le lieu d'en parler *ex profeſſo*. Mais on ne trouvera pas que cét Academicien ni ceux qui l'ont ſuivi ait refuſé les veritez intellectuelles & generales. Il recevoit les *Nœmes*, quoy qu'il ne les applicaſſe peut-eſtre point aux veritez des choſes qui ſont hors de l'eſprit, ne ſuppoſant pas que tout ce que nous concevons clairement ſoit hors de noſtre eſprit tel que nous le concevons. Mais enfin nous le concevons *quod concipimus, rationi debemus.* Il recevoit auſſi la foy pour ce qui regarde la conduite de la vie; Carneades & les autres faiſoient la meſme choſe, ſe laiſſant conduire aux lois & à l'Authorité pour les actions particulieres : Ce que les Pyrrhoniens meſme obſervoient : donc nos Academiciens diſoient encore *quod credimus ; Authoritati debemus.* Mais ils diſoient encor *quod opinamur, errori debemus.* Refuſant entierement l'opinion ; *non opinaturum eſſe ſapientem.* Car en un mot l'opinion eſt une ſuite des prejugez & de l'erreur, & celuy qui ſuit l'opinion marche dans les tenebres ſans autre guide que ſa phantaiſie aveugle. *Opiniones omnes abſque ſcientia ſunt turpes*, diſoit Platon, *quarum quæ optimæ, cæcæ ſunt ; & qui abſque intelligentia verùm aliquid opinantur, non differunt à cæcis qui recto tramite gradiuntur.*

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire des Hypotheſes, & s'exercer par des diſputes ; mais

lors que l'on fait des Hypotheſes, on doit avertir que l'on n'affirme pas ce que l'on propoſe ; & que ce n'eſt que pour examiner & chercher la verité par des tentatives & conjectures, que l'on eſt tout preſt de rejetter, quand la verité l'ordonne. Il faut parler comme Arceſilas & dire *hoc dico, ſed non affirmo* οὐδὲν ὁρίζω, & l'on ne doit point s'imaginer qu'on puiſſe s'exemter d'en uſer ainſi, car on ne doit pas être plus delicat en matiere de Metaphyſique ou de Morale, que les Geomêtres le ſont en matiere de Mathematique, lorſqu'ils ajoûtent aprés avoir établi leurs propoſitions ; *& c'eſt ce qu'il falloit demontrer* : autrement ce qui ne paſſe d'abord que comme une ſimple Hypotheſe deviendra quelque jour un ſyſteme obſtinement deffendu. C'eſt ainſi que la Philoſophie de Monſieur Deſcartes, qu'il avoit coûtume d'apeller ſon Roman de la nature, eſt devenu preſentement un grand ſyſteme difficile à ébranler & ſoutenu par quantité de gens d'eſprit qui ſe ſont engagez à le deffendre. On commence à avancer les choſes ſans avertir qu'on en doute, & apres cela on ſe croit obligé de faire voir que l'on ne s'eſt point trompé : plus on eſt éloquant, & plus on ſe rend habile à embroüiller la verité ; *dum prava diſertè dicuntur, magnum malum*, dit S. Auguſtin : enſuite on ſe ſent fortifié par l'applaudiſſement d'un grand nombre de gens qui ſe laiſſent prendre à l'éloquence des parolles & ne ſont pas capables de démeler le vray d'avec le faux : le tems s'écoule & par ſa durée il donne du relief à

ces opinions qui s'affermiſſent encore dans les eſprits par l'authorité de ceux qui les propoſent & par celle de ceux qui les approuvent, & c'eſt de cette maniere que les erreurs s'établiſſent dans le monde, ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin auſſi bien qu'aux Academiciens, *quod opinamur, errori debemus.* Encor ſi on en eſtoit quitte pour avoir un ſentiment contraire à la verité; mais il faut que les hommes s'échauffent & ſe diviſent entre eux, il faut qu'ils forment des ſectes, des cabales, des partis contraires & ſe déchirent mutuellement par des invectives, des calomnies, des injures, & des combats; ce qui eſt d'autant plus dangereux que les opinions qui donnent occaſion à tous ces maux ſemblent toucher la Religion de plus prés, d'où vient cela cependant? Sinon de ce que nous ſommes trop promts à nous determiner, & à nous laiſſer conduire à des affirmations precipitées? *quod circumferimur omni vento doctrinæ*: c'eſt donc avec raiſon qu'Arceſilas diſoit *mala? particulares affirmationes.* Or s'il eſt vray comme dit Origene que Jeſus Chriſt eſt venu au monde pour détruire la fauſſe ſcience, *ſalvatorem noſtrum in hunc mundum veniſſe ut deſtrueret omnia quæcumque eſſent, falſi nominis dogmata*, s'il faut rejetter les propoſitions problematiques & douteuſes *oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ*, ſuivant Saint Paul, ne devons nous pas prendre garde de nous conduire par des opinions? On ne ſçauroit donc trop faire la guerre aux opinions avec les Academiciens, les Pyrrhoniens, les Stoïciens & tout ce qu'il y a jamais eu de

. Paul

.2. c.9
Periar.
chon -

Philoſophes des-intéreſſez qui ſe ſont devouez à la verité *ejice opinionem & ſalvus eris*, dit fort bien un grand Empereur qui eſtoit aſſez inſtruit des veritez que nous venons de toucher. *Marc Aurele.*

Diſons un mot du troiſiéme axiome, ſçavoir que les paroles ne donnent pas les idées des choſes, mais qu'elles les ſuppoſent. *Verba non dant conceptus, ſed ſupponunt.* Il n'y a perſonne qui ne ſçache que les mots ſont arbitraires & indifferens d'eux-mêmes à eſtre joints à de certaines idées plûtoſt qu'à d'autres : ce ſont des ſignes qui ſuppoſent que l'on connoiſſe déja la choſe qu'ils ſignifient, & par conſequent, il faut qu'on en ait déja l'idée avant que l'on ſçache la ſignification de ces mots qui ne ſont qu'un bruit qui frape les oreilles : *Velut cimbalum tinniens, aut æs ſonans*, & cela à ceux qui ne ſont point déja en poſſeſſion des idées qu'ils peuvent exciter, *qui neſciunt vim verbi.*

D'où il s'enſuit qu'ils ne changent point d'eux-mêmes les idées, & ne font que les exciter telles que nous les avons, claires ou confuſes, vrayes ou fauſſes ; & cela poſé, ſi nous n'avons que des idées obſcures, celuy qui nous parle, ne nous parlant pas ſuivant ſes idées ; mais ſuivant les nôtres ; nous ne l'entendons non plus que ſi c'eſtoit un étranger qui ſe ſervit d'un langage barbare à nôtre égard, & c'eſt ce qui fait que nous ne le comprenons point & que ſes paroles ne ſervent de rien pour nous conduire à la verité, mais plûtôt devroient êtres conduites par la verité même de nos idées. Voilà ce que penſoient les Academiciens, & c'eſt ce qui

a fait dire à Platon que Parmenide & les autres Anciens ont écrit pour eux, plûtôt que pour nous, & ne ſe ſont pas mis en peine de ſçavoir ſi nous les entendrions. C'eſt auſſi ce qui a fait dire à ce Philoſophe, que celuy qui parle ou qui écrit eſt ſemblable à un homme qui ſeme de la grene, & ne ſçait ce que cette ſemence raportera, *exiit qui ſeminat ſeminare ſemen ſuum, &c.* Jeſus-Chriſt a autoriſé cette penſée, & ſaint Auguſtin dont nous parlons l'exprime aſſez par ces mots *erramus, nam putamus nos intelligere dum concipimus, & capi, dum dicimus* : ſans parler de ſon livre *de Magiſtro*, qui ſemble n'avoir eſté deſtiné, qu'à prouver cette verité, de même que Platon l'avoit prouvée dans ſon *Phædre* & dans ſon *Cratile*. Socrates ayant à faire à un homme, qui s'imaginoit pouvoir apprendre toutes veritez, en écoûtant quelques parole ? *O mirabilis*, luy dit-il, *qui putas me eſſe arcam quandam ſermonum ex qua tanquam ex Pharetra verba depromam*, non il ne faut pas ſe figurer que par un diſcours fixe & determiné on puiſſe enſeigner toutes ſortes d'eſprits, ny que la verité dépende de la fortune d'un papier, comme ſi c'eſtoit aſſez de ſçavoir lire & d'avoir des oreilles, pour être en un moment transformé en Philoſophe & recevoir la reſolution des plus grandes queſtions, principalement lors qu'on eſt encor rempli d'idées confuſes, dans le deſordre de l'imagination & les tenebres des prejugez.

Voilà ce que j'ay crû devoir dire en peu de mots du ſentiment de ſaint Auguſtin.

Pource qui eſt de l'Auteur auquel je ré-

ponds, je ne le blâme point de ce qu'il a parlé des Academiciens ſuivant les ſentimens communs, mais je ne penſerois pas eſtre auſſi excuſable que luy, ſi je n'avois entrepris de les défendre, ſçachant l'importance qu'il y a de rétablir leur maniere de philoſopher; Je n'ay point aſſez d'autorité pour faire un ſi grand bien dans le monde, ny je ne me promets pas d'en avoir jamais aſſez. J'imite les vieillards dont parle Ciceron, qui plantent des arbres dont ils ne recueilleront point les fruits, *ſerunt arbores quæ alteri ſæculo proſint.* J'avouë qu'il n'y a pas lieu de penſer que l'on puiſſe jamais deraſſiner l'opinion de la teſte des hommes: mais on ne doit pas laiſſer de la combatre neanmoins & de faire tout ce que l'on peut pour l'affoiblir, ſuivant le conſeil de ſaint Paul. *Inſta, opportune, obſecra, increpa in omni patientia & doctrina.* Les hommes ſe laiſſeront gouverner par la fauſſe éloquence de ceux qui flâtent leur oreilles. *Erit enim tempus cum ſonam doctrinam non ſuſtinebunt, ſed conervabunt ſibi Magiſtros prurientes auribus.* Ils ſe detourneront toûjours volontiers de la verité pour s'appliquer à des ſyſtemes fabuleux & à de vaines Hypotheſes: *à veritate auditum avertent, ad fabulas autem convertentur.*

On a communément une mauvaiſe idée de la Philoſophie, parce qu'on s'imagine qu'elle ne tende qu'à former des Opinions ſur toutes choſes, & à les ſçavoir deffendre à force de ſyllogiſmes & de diſtinctions: de ſorte que ſuivant cette idée, on employe des raiſons pour la com-

battre ſemblables à celles que je viens d'apporter contre la coûtume de ſuivre des Opinions. Mais ce n'eſt point là la Philoſophie que les Peres ont exaltée, & pour laquelle je viens de parler. La vraye Philoſophie conſiſte à trouver l'Art d'éviter l'erreur dans nos jugemens en commençant par nous connoiſtre nous-mêmes, & nous élevant enſuite à la connoiſſance du Créateur par celle des créatures, comme par dégrez ; *Inviſibilia Dei per ea quæ facta ſunt intellecta conſpiciuntur, &c.* Et ſi on doute que cette Philoſophie ſoit neceſſaire, que l'on conſulte non ſeulement ſaint Auguſtin dans les endroits que nous avons raportez, & dans les Livres *de vera Religione, de Civitate Dei, &c.* mais encore les autres Peres, comme S. Clement Pape, S. Juſtin ; Clement Alexandrin qui a traité cette matiere de deſſein formé, Origene, Lactence, S. Ambroiſe *de officiis*, S. Thomas *contra gentes*, & que l'on s'aſſure d'ailleurs que ſi on vouloit ſe deffendre de la Philoſophie, on ne le pourroit faire meſme ſans philoſopher & ſans entrer dans une eſpece de Pyrrhoniſme, qui ſeroit encore ſujet à des erreurs dont on devroit chercher le moyen de ſe défaire ; tant il eſt vray que ſi on fuit la Philoſophie d'un côté, on la retrouve d'un autre, les hommes ne pouvant s'empêcher entierement de juger & de raiſonner.

A PARIS,

De l'Imprimerie d'Antoine Lambin, 1687.

Avec Approbation & Privilege.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [158] - 72
PUBLIC DOMAIN

LIVRE TROISIÉME,

Où l'on raporte les dogmes des Academiciens.

Chapitre Premier.

Que la maniere de philoſopher des Academiciens eſt la meilleure.

IL eſt certain que la meilleure maniere de philoſopher, eſt de ne ſe fonder que ſur des Principes inconteſtables, & de n'en tirer que des conſéquences neceſſaires : Or telle eſt la maniere de philoſopher des Academiciens : donc c'eſt la meilleure. La majeure de ce Syllogiſme eſt évidente, & pour ce qui eſt de la mineure, j'ay déja montré que les Academiciens rejettoient toutes les propoſitions qui n'étoient point évidentes & neceſſaires. C'eſt ce que j'ay remarqué ſur tout en parlant de l'Art de douter dans le 13. chapitre Liv. II. Donc il faut avoüer que la maniere de philoſopher des Academiciens eſt la meilleure.

Mais pour reconnoître encore plus facile-

ment cette verité ; il n'y a qu'à voir les loix que ces Philosophes faisoient profession d'observer, qui sont proprement les Loix du bonsens. Et quoy que j'aye déja parlé de ces Loix dans mon Apologie, je ne dois pas neanmoins m'exenter de les raporter icy : tant parce qu'elles sont trop essentielles, que parce qu'il faut faire voir le raport qu'elles ont avec des Theorémes que j'ay ensuite démontrez.

Premiére Loy des Academiciens,

Ne se conduire que par démonstration, en matiere de Science.

Seconde Loy.

Ne point agiter les questions que l'on voit bien ne pouvoir décider.

Troisiéme Loy.

Avouer que l'on ne sçait pas les choses que l'on ignore effectivement.

Quatriéme Loy.

Discerner les choses que l'on sçait de celles que l'on ne sçait pas.

Cinquiéme Loy.

Chercher toûjours des connoissances nouvelles.

La premiére de ces Loix est une conséquence ou un Corollaire de la proposition que j'ay démontrée au second Livre, chapitre 14. où je prouve qu'on ne doit pas cesser de chercher la verité, à moins qu'on ne l'ait trouvée évidamment ; & aussi de la verité démontrée dans le chap 13. Liv. 3. où je déclare que l'on doit toûjours douter jusqu'à ce que l'on ait reconnu que la chose qu'on examine est nécessairement vraye, & qu'il est impossible de la révoquer en doute. C'est cette Loy qui sépare les Academiciens des Dogmatistes.

La seconde Loy sert à regler l'étude de la

verité, en commençant par les Principes ; parce que ſans avoir réſolu les Principes, on ne peut décider les conſéquences. Ce n'eſt pas que l'on ne puiſſe combatre les propoſitions préjudicielles que les Dogmatiſtes ſoûtiennent ſans démonſtration : car on le peut, parce qu'on ne fait en cela que combatre des préjugez, ſoit dans le *pour*, ſoit dans le *contre*. Mais c'eſt que l'on ne doit point agiter des queſtions que l'on voit bien ne pouvoir encore décider, quelque curieuſes ou importantes qu'elles ſoient : parceque cela engage à des diſputes interminables, & qu'il n'en peut reſulter aucune veritable déciſion. Il faut encore obſerver que l'on peut réduire des conſéquences immédiates à leurs principes : & cela ſe fait par Analyſe, en deſcendant des conſéquences les plus éloignées vers les principes les plus anterieurs ; ce que l'on appelle, aller des ſeconds principes aux premiers ; juſqu'aux veritez indémonſtrables, qui ſont les racines de toutes les Sciences : Ainſi les Geometres peuvent bien meſurer des Parallelogrammes par des triangles, & des Triangles par des lignes, quoy qu'ils ne puiſſent encore réſoudre les difficultez qu'il y a à ſuppoſer des points indiviſibles ou des lignes diviſibles à l'infini. De méme on peut traiter la ſcience de l'équilibre des Liqueurs ſans ſçavoir démonſtrativement quelle eſt la cauſe de la peſanteur en general. Mais, par exemple, les Logiciens ne doivent pas ſoûtenir qu'ils ont des connoiſſances véritables, parce qu'ils ont des Syllogiſmes dont les concluſions ſont bien déduites de leurs prémiſſes ; car à moins que leurs prémiſſes ne ſoient vrayes, le plus exact de tous leurs Sillogiſmes conclura une fauſſeté.

pourra conclure

Or pour sçavoir si ces prémisses sont vrayes, il les faut réduire à leurs principes, & résoudre premierement les difficultez qui pourroient empécher que l'on n'en fist des jugemens évidens & solides. En effet, la verité des raisonnemens suppose celle des jugemens; & celle des jugemens, celle des idées, ou premiéres conceptions. De plus, on peut encore agiter les questions dont on ne voit pas que la décision soit impossible, & c'est pour cela que la Loy porte ces mots, *que l'on voit bien ne pouvoir décider.* Enfin on doit rejetter les questions dont la décision est audessus de l'esprit humain; & aussi celles qui dépendent de certaines causes libres ou contingeantes, sur lesquelles on ne peut rien appuyer de certain. Autrement on perd le temps à disputer, on fait des divisions entre les Esprits, & l'on s'embroüille de difficultez.

La troisiéme Loy regarde la bonne foy de ceux qui font profession de philosopher, & elle leur enseigne à ne point tromper les autres en voulant paroître plus sçavans qu'ils ne sont. On voit bien encore qu'elle est du bon-sens, qui ne souffre point de tromperies, étant une source de sincerité & de verité. Or nos Academiciens sur tout autre, faisoient profession d'observer cette Loy, eux qui avoüoient franchement leur ignorance, (pour ne pas dire qu'ils souffroient mêmes de passer pour ignorans en des choses où ils avoient de la science) & cela, pour se tenir en état de recevoir des lumiéres, dont on est incapable lors qu'on soûtient opiniâtrement qu'on sçait ce qu'on ne sçait pas.

La quatriéme Loy n'est pas de moindre importance: car si l'on veut avoir l'esprit clair &

net, il ne faut pas que l'on confonde les veritez avecque les fauſſetez, ni les choſes inconteſtables & certaines, avecque celles qui ſont douteuſes & obſcures. Or il eſt trop évident que cette Loy eſt de fort bon-ſens ; & d'ailleurs elle a une tres-grande étenduë : parce qu'il y a pluſieurs queſtions où l'on trouve de la clarté en un point, & de l'obſcurité en un autre : & c'eſt ce que l'on doit diſtinguer, comme l'a fort bien remarqué M Deſcartes.

Elle eſt auſſi tres-avantageuſe, car quand on commence a bien diſtinguer ce que l'on ſçait de ce que l'on ne ſçait pas, on trouve que l'on a beaucoup plus de connoiſſances certaines que l'on ne penſoit auparavant. On développe ſes idées & on les met en bel ordre.

Enfin la cinquiéme Loy eſt l'accompliſſement de la troiſiéme recherche dont j'ay parlé, Liv. 2. chap. 12. Car cherchant toûjours des connoiſſances nouvelles & le faiſant par ordre, on enrichit de plus en plus le ſyſteme de la verité. On porte le bon-ſens le plus loin que l'on peut, & l'on goûte enfin les fruits que l'on a cultivez, en travaillant ſur les principes, ce qui fait l'accompliſſement & la perfection de la bonne & veritable Philoſophie.

Cependant il eſt ſi important de bien obſerver toutes ces Loix, que parce qu'on y a manqué, & que l'on y manque encore tous les jours, on ne produit que de faux ſyſtêmes, & l'on jette de la confuſion dans les eſprits, on les diviſe, & l'on fait naître autant de Philoſophies differentes qu'il y a de genies differens entre les hommes.

CHAPITRE II.

Que les Academiciens ne doutoient pas de toutes choses, & qu'ils avoient des dogmes.

JUsques-icy, dira quelqu'un, les Academiciens ont été regardez comme des gens qui desesperoient de connoître la verité, & faisoient profession de détruire toutes les Sciences: & il est étrange que l'on nous vienne dire à cet-heure, que non seulement ils ne desesperoient point de la reconnoître; mais encore qu'ils avoient des Dogmes. C'est ainsi qu'un Cartesien, & plusieurs autres encore, en ont parlé, aprés quelques Anciens, qui ont donné lieu à cette erreur.

Mais premierement, je dis que l'on doit déja être assuré que Platon & tous les Academiciens de l'ancienne Academie, ont reconnu plusieurs veritez comme certaines, & qu'ils ont eu des Dogmes. Et effectivement ce n'est point à l'égard de ces premiers Academiciens que l'on a parlé de cette maniere. Car on a toûjours reconnu que ces Philosophes n'avoient pas douté de toutes choses. C'est ce que Ciceron affirme en ces termes; *Horum è numero*, sçavoir du nombre de ceux que l'on disoit avoir douté de tout, *tollendus est Plato .... quia reliquit perfectissimam Disciplinam, Peripateticos & Academicos nominibus differentes, re congruentes.* Il dit encore la même chose en plusieurs endroits: de sorte qu'on peut déja être assuré que Ciceron a été assez persuadé que ce chef de la premiere Academie avoit reconnu plusieurs veritez & enseigné plusieurs dogmes. Sextus Empiricus en a fait le même jugement, *ex his quæ diximus manifestum est Platonem, etiamsi de rebus aliquibus dubitet, tamen quia in quibusdam de essentia re-*

rum pronuntiat .... Scepticum eſſe non poſſe. Il dit encore la même choſe de Xenocrate & des autres Academiciens de l'ancienne Academie. Diogene Laërce, S. Auguſtin, & generalement tout ceux qui ont parlé de Platon, luy ont attribué une eſpece de doctrine & pluſieurs dogmes. Je ne parle point de ce qu'en ont penſé Numœnius, Plotin, Porphire, Iamblique, Amelius, Simplicius, Boëce, & les autres Platoniciens, parce qu'il eſt trop évident que ces Philoſophes luy attribuoient une doctrine, puiſqu'ils ont fait profeſſion de l'interpreter. Il n'y a que Philon le chef de la quatriéme Academie, qui ſemble avoir été d'un avis contraire. Mais, comme nous verrons, ce Philon même avoit ſes dogmes, & quand il a dit que Platon n'avoit rien affirmé, cela ne doit s'entendre que de ſes Dialogues dans leſquels, à la verité il fait le perſonnage d'un homme qui doute & qui cherche à s'éclaircir, *in cujus ſcriptis*, dit Ciceron faiſant parler Philon, *nihil affirmatur, de omnibus quæritur, nihil omnino ſtatuitur.* Car dans ſes lettres du moins, Platon aſſure qu'il n'avoit pas voulu écrire poſitivement ſes ſentimens, ne croyant pas devoir découvrir la verité à toutes ſortes d'eſprits. En quoy ſes Diſciples ne l'ont point imité : car ils ont dogmatiſé fortement par écrit. De ſorte que l'on ne doit pas attribuer à Platon, ni aux Academiciens de l'ancienne Academie, d'avoir douté de toutes choſes : & que la queſtion ne regarde proprement que les nouveaux Academiciens, dont Arceſilas a été le chef.

Je dis en ſecond lieu, que les nouveaux Academiciens non plus, n'ont pas douté de toutes choſes, & qu'ils avoient leurs dogmes, comme

nous verrons ensuite ; & cependant il faut montrer icy, que l'on n'a pas toûjours dit qu'ils avoient douté de toutes choses.

C'est ce que l'on ne peut nier. Car Philon chef de la quatriéme Academie, voyant que l'on interpretoit mal les nouveaux Academiciens, soûtenir hautement qu'ils n'étoient pas differens des premiers, *negarat duas Academias esse, erroremque eorum, qui ita putarant, coarguit:* & c'est ce qu'il est necessaire de soûtenir encore presentement. Outre cela, Antiochus chef de la cinquiéme Academie avoit aussi entrepris de montrer la même chose, quoy que d'un autre façon. Pour ce qui est de Ciceron, nous pouvons dire qu'il a été là-dessus du sentiment de Philon, quoique par ses manieres de parler en Orateur, il ait donné sujet de penser le contraire. Il dit donc, *Arcesilam non obtrectandi causa, sed verum invenire voluisse.* Aussi Diogene Laërce assure du même Arcesilas qu'il avoit entrepris en son tems, de rétablir la maniere de philosopher de Platon, *genus Orationis quod Plato tradiderat . . . ex umbra in certamen primus eduxit.* De sorte que la difference qu'il y a entre l'ancienne & la nouvelle Academie, c'est que dans l'ancienne on a parlé & l'on a écrit dogmatiquement, & dans la nouvelle on n'a rien écrit, & l'on a seulement fait profession de chercher la verité.

Cependant je ne distingue point icy l'Academie de Carneades de celle d'Arcesilas, car il s'est accordé avec luy dans la méthode de combatre les préjugez, *in eadem Arcesilæ ratione permansit.* On pourroit même dire, suivant Ciceron, que ce troisiéme chef se seroit un peu plus approché de l'affirmative que son Prédé-

ceſſeur, *in aſſenſionis retentione, in qua melius ſibi conſtitit Arceſilas, ſi vera ſunt, quæ de Carneade nonnulli exiſtimant.* En effet, Carneades eſt entré plus avant dans la morale de Platon.

Enfin, S. Auguſtin a penſé que les nouveaux Academiciens n'avoient pas deſeſperé de reconnoître la verité, & qu'ils en avoient uſé prudemment en ne la voulant point découvrir; *Arceſilas maluit dedocere quos patiebatur malè doctos, quam docere quos dociles non arbitrabatur*; voilà ce qu'il dit en ſe ſervant des termes de Ciceron. A quoy il ajoûte, *prudentiſſime atque utiliſſime mihi videtur Arceſilas, cum illud late ſerperet malum, occultaſſe pœnitus Academiæ ſententiam: & quaſi* AURUM, INVENIENDUM *quandoque, poſteris obruiſſe.*

Il ſoûtient la même choſe dans ſa lettre à Hermogenien, où il apporte la raiſon qui luy a fait écrire ſes trois Livres des Academiciens, & dit qu'il étoit important de détruire l'opinion que l'on avoit conçuë de ces Philoſophes, en ce qu'on les regardoit vulgairement, comme ayant deſeſperé de connoître la verité. De ſorte que ce que je ſoûtiens à cet heure eſt ſi bien dit, & en ſi bons termes dans la lettre dont je parle que, ſi j'avois beſoin d'emprunter une Préface pour mettre à la tête de mon Ouvrage, j'en pourrois tirer une bien expreſſive & bien formelle de la Lettre de ce S. Docteur, qui ſçavoit aſſez l'importance qu'il y avoit de détruire la fauſſe opinion que l'on avoit conçuë vulgairement de ces Philoſophes

Aprés cela peut on encore aſſurer que l'on ne s'eſt point avisé juſqu'à cet heure de dire que les nouveaux Academiciens ont reconnu pluſieurs veritez, & qu'ils avoient des dogmes?

puisque voila, du moins trois Auteurs des plus considerables, qui non seulement ont assuré ce que je dis, mais qui avoient encore entrepris de le persuader aux autres, & s'étoient formé le même dessein que j'ay presentement ; mais la verité sera encore plus manifeste, lorsque j'auray raporté en détail les dogmes des nouveaux Academiciens.

CHAPITRE III.

Des Dogmes d'Arcesilas.

CE n'est point icy le lieu d'expliquer entierement ces Dogmes, mais seulement il faut indiquer les endroits d'où je les ay tirez afin d'en établir le fait.

On ne peut nier qu'Arcesilas n'ait été regardé en son tems comme Sceptique, non pas generalement par tous ceux qui l'ont connu, mais par les Stoïciens & quelques autres Dogmatistes dont il combatoit les préjugez. C'est ce que Sextus Empiricus avance comme une chose de fait, Liv. I. ch. 33. *Si qua fides iis quæ de eo dicuntur adhibenda est, ferunt ipsum prima fronte Pyrrhonium visum,* VERE AUTEM DOGMATICUM FUISSE, *& cum in sibi familiaribus periculum faceret suis dubitationibus, an naturam ad percipienda Platonis dogmata haberent, existimatum fuisse Dubitatorem.* Nous voyons par ce passage, que long-tems avant Sextus Empiricus, on a dit qu'Arcesilas avoit enseigné les dogmes des Platoniciens, & qu'il falloit le regarder comme Dogmatique, quoy qu'il fût Sceptique en apparence. Et l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'il a passé pour Sceptique ; car il étoit obligé de combatre le *pour* & le *contre*, & pour cela il devoit employer des raisons propres à soûtenir les contradic-

tions des propoſitions préjudicielles qu'il entreprenoit de détruire ; & c'eſt ce qui a donné lieu de dire de luy, qu'il avoit entrepris de détruire toutes ſortes d'affirmations. Je ſçais que le même Sextus Empiricus luy attribuë auſſi, quoyque neanmoins en doutant, d'avoir ſoûtenu comme un Dogme, *que toutes choſes étoient incomprehenſibles.* Mais s'il eſt vray qu'il ait affirmé cela comme une verité, nous pouvons reconnoître déja cette propoſition comme un de ſes dogmes ; & nous verrons en quelle ſens il prenoit cette propoſition.

Cependant ce qui l'empêcha d'enſeigner publiquement les dogmes de Platon, c'eſt que de ſon tems Zenon le chef des Stoïciens n'ayant pû entrer dans les raiſons de Polemon & de Crates, qui vouloient que l'on ſe fondaſt ſur les ſeules veritez intellectuelles, commença à douter de tout ce que l'experience ne montroit pas à vûë d'œil & ſenſiblement. Mais Arceſilas voyent que les Stoïciens ſe fermoient par là le paſſage à la verité ; & que dans cette diſpoſition d'eſprit ils étoient capables de s'inſtruire ; d'autant plus que la maniére d'enſeigner de Polemon, de Crates, & de Crantor Academiciens de l'ancienne Academie, contribuoit à les confirmer dans leurs erreurs. Il s'appliqua à remedier à ce mal, *maluit dedocere quos videbat malè doctos, quam docere quos dociles non arbitrabatur* : Et ſurtout il entrepric de renverſer la certitude que l'on pouvoit donner au jugement des ſens Deſorte que les Stoïciens ne ſçavoient plus à quoy s'arrêter, & le pauvre Zenon ſe voyant ainſi deſarmé, s'écria que tout étoit perdu, & qu'Arceſilas avoit renverſé toutes les Sciences. Voila ce qui anima

les Stoïciens contre les Academiciens, & ce qui obligea les Academiciens de combatre fortement les Stoïciens, *contra quos animus eorum exarserat.* Mais bien loin que ce soit renverser les Sciences que d'attaquer les jugemens des sens; au contraire c'est ouvrir la porte à la verité, & donner lieu en réfutant ces faux jugemens, de découvrir ce qu'il y a de plus solide dans la Philosophie.

Un autre dogme d'Arcesilas qui luy est attribué generalement par tout le monde, est que les *biens consistent dans les doutes particuliers, & les maux dans les affirmations particulieres.* En quoy il faut observer qu'il ne dit pas les affirmations *generales*, ni *toutes* les affirmations, mais seulement *les affirmations* PARTICULIERES: & cela posé, ce dogme revient à celuy de Platon, qui soûtient que les jugemens que l'on forme au sujet des choses particulieres, sont incertains; parceque les choses particulieres & les individus sensibles sont dans une vicissitude continuelle, *semper generantur & nunquam sunt.* D'où il s'ensuit que l'on se trompe lorsque l'on se fonde ainsi sur des choses temporelles, au lieu qu'en s'attachant aux éternelles, comme le veut Platon, on trouve dequoy asseoir son espérance & donner de la certitude à ses jugemens. Voilà donc ce que vent dire Arcesilas par cette proposition, *mala! particulares affirmationes*: car en effet, c'est un mal que de se tromper en jugeant comme vray, ou comme bon, ce qui n'est ni vray ni bon.

Enfin un dogme qu'enseignoit Arcesilas autant par son exemple que par ses paroles, étoit *que l'on doit estimer la vertu & l'aimer pour elle-même, & sans autre récompense que le témoignage*

de la conſcience. Or on voit bien que ce dogme vient de Platon, qui dit dans ſes Livres *de juſto*, & ailleurs, que l'on doit aimer la juſtice & faire le bien quand même on ſeroit aſſuré de n'avoir pour témoins ni les Dieux, ni les hommes, & à l'occaſion de cela, il ſe ſert de la comparaiſon de la bague de Giges, dont la fable luy donne avantage pour faire bien concevoir ſon ſentiment. Voilà donc un dogme ou une verité qui ſert de principe à la plus ſolide vertu, & éloigne entiérement de l'hypocriſie. Ce Dogme, qui étoit deſcendu de Socrate, s'eſt répandu dans l'eſprit de tous les Academiciens, tant anciens que nouveaux: & auſſi il a paſſé aux Stoïciens, qui diſoient *ipſa ſibi pretium virtus*, leur chef Zenon l'ayant pû apprendre de Polemon & de Crantor, tous deux Academiciens de Platon, ſous leſquels il avoit étudié avec nôtre Arceſilas.

Chapitre IV.

Des Dogmes de Carneades.

NOus pouvons déja attribuer à Carneades tous les dogmes d'Arceſilas, non ſeulement ceux que je viens de raporter, mais encore ceux de Platon que l'un & l'autre de ces Academiciens avoient reconnus. C'eſt à dire, tous ceux que l'on peut déduire neceſſairement des principes de Platon, & non pas tous ceux qu'on luy a attribuez. En effet Carneades, comme dit Ciceron, *in eadem Arceſilæ ratione permanſit.* Et c'eſt conformement aux principes d'Arceſilas, & à ceux de Platon qu'il enſeignoit comme un dogme important qu'il falloit faire le bien ſans autre récompenſe, que la perfection de l'eſprit qui en devoit reſulter. C'eſt pour cela qu'il diſoit que ſi l'on étoit dans un

jardin, & que l'on vit son ennemi mortel aller s'asseoir sur de l'herbe où l'on sçauroit en secret qu'il y auroit un aspic caché, prés à le blesser à mort, il faudroit néanmoins l'en avertir; quand même personne n'en devroit avoir connoissance, *Si scieris, inquit Carneades, aspidem occultè latere uspiam, & velle imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum factura sit: improbè faceris, nisi monueris ne assideat: sed impunè tamen id te constaret fecisse: quis enim coarguere possit?* 1. *de Finib.* J'ay déja dit que ce dogme est si beau & si loüable, si digne d'une bonne & sage Philosophie, qu'il doit attirer l'amour & l'estime des honnêtes-gens, & surtout des Chrêtiens.

Un autre de ses Dogmes étoit celuy-cy, *quæ natura compegit, hæc & dissoluet.* C'est ce que Boëce exprime fort bien en cette maniere, *æterna constat, positumque lege est, ut constet genitum nihil.* Or cela revient aux Dogmes de Platon, qui dit que tout ce qui est sujet au tems, n'est qu'en passant, & doit enfin terminer son cours: Les Stoïciens en concluoient que le Monde devoit perir, & qu'il seroit un jour consumé par le feu.

Un autre de ses Dogmes sur la beatitude humaine, se concevoit en ces termes, suivant Ciceron, *frui principiis naturalibus*, c'est-à-dire exercer en perfection toutes les fonctions de l'entendement & de la volonté, sans en être empêché, soit par l'ignorance ou par les préjugez, soit par quelqu'autre obstacle exterieur. Et c'est ce que les Stoïciens vouloient insinuer par les Principes de Socrate & de Platon, lors qu'ils disoient qu'il falloit suivre les Loix naturelles *secundum naturam vivere*; en quoy il

faut obſerver que ces Philoſophes tant Academiciens que Stoïciens, regardoient la nature comme dans ſa perfection, & non pas comme corrompuë par les préjugez & par les erreurs.

Quand à cet endroit où Ciceron dit que Carneades renverſoit les preuves de la divinité, cela ne fait pas qu'il ait douté de ſon exiſtance; mais qu'il penſoit qu'on la démontroit mal. C'eſt ce que Ciceron luy-même témoigne, *Carneades contra eos qui Deos aſſerebant diſputavit, non ut tolleret divinitatem, hoc enim minime dicebat Philoſophum, ſed ut male probantes argueret.* Il prouvoit auſſi que Dieu n'étoit point un animal, ayant un corps comme vouloient les Stoïciens & les Empiricus, qui le faiſoient étendu & corporel: & c'eſt probablement contre les preuves de ces Philoſophes que cet Academicien combatoit.

Au reſte Carneades avoit entrepris de défendre la liberté contre les Stoïciens, qui vouloient que le deſtin fût la cauſe des déterminations que nous appellons libres & contingeantes, juſques-là que cet Academicien oſa dire qu'Apollon ne pouvoit prévoir les volontez des hommes. *Dicebat Carneades ne Apollinem quidem futura poſſe dicere, niſi ea quorum cauſas natura ita contineret ut ea fieri neceſſe eſſet.*

Enfin, Ciceron nous donne une eſpece de ſyſteme des ſentimens de cet Academicien, *duo placet eſſe Carneadi viſorum genera*, dit-il, *alia viſa eſſe quæ percipi poſſent, alia quæ non poſſint in altero autem alia viſa eſſe probabilia, alia non probabilia itaque; quæ contra ſenſus contraque perſpicuitatem dicantur, pertinere ad ſuperiorem diviſionem, contra poſteriorem, nihil dici opportere. Quare ita placere tale viſum nullum eſ-*

se, ut perceptio consequeretur : ut autem probatio multa, etenim contra naturam esset si probabile nihil esset. Tout cela se reduit à dire, comme nous verrons plus particulierement que les sens sont incapables d'apercevoir ou de connoître immediatement les choses qui sont hors de nous, & de nous les faire voir telles veritablement qu'elles sont en elles-mêmes. Ce qui se réduit à la proposition de Platon ; *tantum abest ut omnia quæ apparent existant ; quin immo nihil eorum quæ apparent existat*, & roule sur cet axiome que nous avons repeté si souvent, *judicium veritatis non est in sensibus.* Mais quoy que nous ne puissions apercevoir les choses qui sont hors de nous, *licet tale visum nullum sit, ut perceptio rerum externarum consequatur*, cela n'empêche pas neanmoins qu'il n'y ait plusieurs apparences sensibles par le moyen desquelles nous pouvons conclure, que ces objets exterieurs doivent être de telle ou de telle maniere : de sorte que c'est encore revenir au sentiment de Platon, qui pensoit que la raison seule avoit droit de juger de la nature ou de la realité des choses qui sont hors de nous. *Etenim*, ajoûte Ciceron, *contra naturam esset, si probabile nihil esset.* Cette raison peut être conceuë diversement, & nous l'expliquerons dans toute son étenduë. Mais en attendant, nous demeurerons d'accord que Carneades ne pensoit pas qu'il fût impossible de juger, du moins par la Raison, de la verité des choses qui sont hors de nous. Pour ce qui est des differentes sortes de probabilitez qu'il reconnoissoit, je remets à les distinguer en traitant de la Morale ; & cependant on peut remarquer qu'il en vouloit d'infaillibles en de certaines matieres : & d'ailleurs, qui dit pro-

babilité, n'exclut pas l'infaillibilité ; car il y peut avoir des preuves ſolides, comme je l'ay remarqué dans mon Apologie 4. Part. Art 10.

Si l'on trouve encore dans quelques Auteurs que l'on ait attribué quelqu'autre choſe à Carneades, ou cela s'accordera avec ce que nous en venons de dire, & cela ſe réduira à la même choſe ; ou cela ſemblera y être opposé, au quel cas, il faut penſer que cela n'a été attribué à cet Academicien, que ſur quelque faux rapport, ou ſur ce qu'il auroit pû dire en diſputant, *animo contradicendi*. Car ce Philoſophe auroit eu beſoin de dire ſouvent comme Arceſilas, *hoc dico, ſed non affirmo*. Pour ce qui eſt de ce que je luy attribuë icy, on peut penſer que non ſeulement il avoit dit ces choſes, *animo contradicendi* ; mais penſant dire des veritez : car tout cecy s'accorde avec les Dogmes d'Arceſilas, avec ceux de Platon, & enfin avecque ceux de tous les Academiciens. Mais de quelque maniere que l'on prenne les choſes, on ne ſçauroit mieux ſçavoir quels ont été les ſentimens de cet Academicien, que Clitomaque le ſçavoit, luy qui avoit eu long-tems ſa converſation, & à qui il avoit appris la Philoſophie des Academiciens.

CHAPITRE V.

Des Dogmes de Clitomaque.

NOus avons un fragment de ce Philoſophe, dans les Academiques de Ciceron, où l'on peut voir en racourci le Syſtême d'Arceſilas & de Carneades. *Explicavi paulò ante*, dit Ciceron, *quemadmodum iſta Carneades diceret, accipe quemadmodum* EA *dicantur à Clitomacho.* En quoy il faut d'abord remarquer que Ciceron va dire la même choſe que ce que nous ve-

nons de raporter dans le chapitre précedent, mais un peu plus au long & en d'autres termes qu'il prétend être à peu prés les propres termes de Clitomaque, *his fere verbis . . . Academicis placere rerum ejusmodi similitudines ut alia probabiles videantur alia contra, id autem non esse satis cur alia percipi posse dicas, alia non item.* Arrêtons-nous un peu icy, & remarquons que Clitomaque reconnoît deux sortes d'apparences, dont les unes passoient pour probables, & les autres non; & c'est ce que Carneades apelle, *duo visorum genera.* Cela signifie, que parmi les apparences qui s'excitent en nous par les sens, il y en a qui ne represeutent autre chose que ce qui est en nous & de nôtre part; comme, par exemple, les couleurs, les saveurs, les sons, les odeurs; & d'autres que l'on peut prouver être veritablement dans les objets extérieurs; comme de certaines étenduës, mouvemens, ou figures. Mais avec tout cela ce n'est pas assez pour pouvoir dire que nous apercevons immediatement ces façons d'être ou dispositions exterieures, parce que si nous les apercevions, il seroit impossible qu'elles n'existassent point quand nous les aperceverions: & c'est pour cela que Clitomaque ajoûte immédiatement: *Propterea quod multa falsa probabilia sunt, nihil autem falsi perceptum & cognitum possit esse. Itaque vehementer errare eos, qui dicunt ab Academicis sensus eripi, à quibus*, observez ces mots, NUNQUAM DICTUM SIT *aut colorem, aut saporem aut sonum nullum esse. Illud sit disputatum, non inesse in his propriam, qua nusquam alibi esset, veri & certi notam.* Aprés que Clitomaque a parlé ainsi, il ajoûte, *dupliciter dici assensus sustinere sapientem; uno modo cum hoc*

intelligatur omnino eum nulli rei aſſentiri, altero cum ſe à reſpondendo ut aut probet quid, aut improbet, ſuſtinent, ut neque neget aliquid neque aiat. Ce qui revient à dire que l'Academicien peut s'empêcher de ſoûtenir & d'affirmer, ou comme ayant renoncé à toute ſorte d'affirmations *ut intelligatur omnino eum nulli rei aſſenteri*, ou comme ne ſçachant point encore ce qu'il convient d'affirmer ou de nier. *Suſtineat ut neque neget aliquid, neque aïat.* Cela étant ainſi, ajoûte Clitomaque, autre choſe eſt de vouloir ne donner ſon conſentement à quoi que ce ſoit, & autre choſe d'attendre à répondre & à approuver l'affirmative ou la negative, ſuivant que la raiſon peut prouver que la verité ſe rencontre d'un côté ou d'autre, *alterum placere*, ajoûte-t-il, *ut nunquam aſſentiatur, alterum tenere, ut ſequens probabilitatem, ubicumque hæc occurrat, aut deficiat, aut etiam, aut non, reſpondere poſſit.*

Voilà ce qui vient de Clitomaque, à quoy Ciceron ajoûte ce qu'il trouve bon pour éclaircir, ſuivant ſes veuës, les ſentimens de cet Academicien: en quoy il n'y a rien qui doive être raporté immédiatement à Clitomaque & à Carneades, ſinon qu'il falloit encore diſtinguer entre les probabilitez; ſçavoir entre celles qui étoient entieres, *quæ nulla re impedirentur*, & les autres qui pouvoient être conteſtées en quelque maniére Mais il faut toûjours que cela s'entende à l'égard du jugement des choſes extérieures ſur le raport des ſens; car pour ce qui eſt de la maniére dont l'eſprit peut juger des choſes intellectuelles, c'eſt ce qui n'eſt point examiné en cet endroit, ni par Clitomaque ni par Ciceron.

Nous sçavons encore que Clitomaque avoit eu quelque contestation avec Carneades au sujet d'un Livre qu'il envoya aux Cartaginois ses Compatriotes, pour les consoler de la captivité dans laquelle ils etoient tombez, ayant été vaincus par les Romains. Carneades n'aprouva point les raisons de Clitomaque, *quæ Carneades contradixerit*, dit Ciceron, *scripta sunt*. Enfin si cet Academicien a eu quelques autres dogmes, c'est ce que nous ne pouvons sçavoir entiérement; car il avoit écrit plusieurs Livres qui sont perdus, dans lesquels il y avoit bien du genie & de l'éloquence.

CHAPITRE VI.

Des Dogmes de Philon & de ceux d'Antiochus.

NOus aurions un recit des sentimens de Philon, si le Livre des Academiques à Varron étoit venu jusqu'à nous tout entier: mais soit qu'il n'ait jamais été achevé, soit que nous l'ayons perdu par quelque infortune, nous n'y trouvons que quelques mots que nous expliquerons ensuite. Ce n'est pas que l'on ne rencontre encore quelques vestiges des sentimens de cet Academicien dans les œuvres de Ciceron, qui l'avoit écouté & avoit conversé avec luy, plûtôt, comme il est à croire, à cause de sa Retorique qu'à cause de sa Philosophie: Car cet Academicien tenoit une Academie d'Orateurs, & une autre de Philosophes, ausquels il donnoit ses soins en divers tems.

Néanmoins on peut attribuer à cet Academicien les Dogmes de Platon; parce qu'il avoit luy-même entrepris de montrer que tous les Academiciens ont suivi la doctrine de ce premier. C'est ce que l'on peut confirmer en ce

que Ciceron dit que Philon croyoit avoir la marque de la verité, quoique néanmoins il eût diſputé long-tems contre ceux qui penſoient l'avoir. *In idipſum ſe induit, quod timebat.* Il faut entendre la même choſe que s'il y avoit, *quod videbatur timere.* Car il n'y a pas d'apparence que les Academiciens, & ſur tout Platon, dont il étoit Sectateur, ayent apprehendé de trouver une choſe qu'ils avoient long-tems ſouhaitée, & croyoient mêmes avoir obtenuë. *Philo dum nova quædam commonet*, dit encore Ciceron, *quod ea ſuſtinere vix poterat quæ contra Academicorum pertinaciam dicebantur & aperte mentitur. . . ita imprudens quo minime vult relabitur.* Nous voyons par là que Philon avoit commencé à établir quelque choſe: en quoy Ciceron prétend qu'il feignoit. Mais n'eſt-il pas plus vray-ſemblable de penſer qu'il feignit auparavant, & qu'aprés cela il ceſſa de feindre? Quoy qu'il en ſoit, il eſt toûjours vray qu'il affirmoit quelques dogmes, *nova commonebat*, croyant connoître en cela la verité. Cependant je laiſſe à penſer ſi l'on doit croire que Ciceron entendoit mieux Philon, que Philon ne s'entendoit luy-même? Ce que l'on peut dire là-deſſus de plus vray-ſemblable, eſt que Ciceron en jugeoit par l'eſprit des Stoïciens, dont il étoit rempli.

Ce n'eſt pas que l'on n'ait attribué à cet Academicien un Livre dans lequel on combat le *Criterium* de la verité; mais, ou ce Livre luy a été fauſſement attribué, comme diſoit Antiochus, où il l'avoit ſeulement écrit pour combatre les Dogmatiſtes, & ſur tout, les Stoïciens. Ce qui n'empêche pas qu'aprés cela il n'ait pû établir quelques Dogmes.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [179] - 165
PUBLIC DOMAIN

Sextus Empiricus luy attribuë aussi d'avoir soûtenu pour dogme, que les choses en elles-mêmes n'étoient pas incomprehensibles, mais seulement à nôtre égard, *Philo autem ait, quantu & ad Stoïcum Criterium, id est phantasiam comprehensivam, res esse incomprehensibiles; quantum autem ad naturam rerum, comprehensibiles.* Et voila ce que Ciceron ne concevoit pas, non plus que les Stoïciens : car ils pensoient que leur *Criterium* sensible étant renversé, il n'y en avoit pas d'autre à espérer. Mais bien loin de là, nos Academiciens pensoient même pouvoir juger de la nature des choses qui sont hors de nous, par leur *Criterium* rationel.

Philon, cpnformément à Platon & aux autres Academiciens, pensoit encore que la beatitude consistoit dans la vertu.

Pour ce qui est d'Antiochus, il y ajoûtoit quelque chose de la part de l'extérieur. *Antiochus, locis plurimis, virtutem ipsam per se beatam vitam efficere, nec tamen beatissimam*, c'est ainsi que Ciceron en parle.

On peut encore luy attribuer les Dogmes de Platon, sur tout, les principaux, comme l'existence d'un Dieu éternel, unique, intelligent, bon, juste & tout-puissant, qui produit toutes choses par sa connoissance. C'est ce que le même Ciceron dans ses Academiques à Varron, assure qu'il avoit soûtenu dans le même endroit ; il fait un détail de plusieurs autres dogmes qu'il luy attribuë encore, & que je ne raporteray point icy, les ayant designez dans l'idée que j'ay donnée en racourci de la doctrine de Platon, Liv 1. chap 3. & parce que cet Academicien soûtenoit tous ces enseignemens hautement, & à la Dogmatique, Ciceron dit

que de ſon tems on vit renaître l'ancienne Academie, *ſubitò vetus Academia renovata eſt:* & S. Auguſtin en dit auſſi la même choſe en ces termes, *tunc venerandum os Platonis emicuit.*

Avec tout cela Ciceron s'étonne encore de ce qu'Antiochus croyoit avoir découvert la marque de la verité, & il s'écrie *quis iſte dies illuxerit, quaſo! qui illi veritatis notam aperuerit?* Il le taxe auſſi d'inconſtance, en ce qu'il avoit approuvé dans ſa vieilleſſe, ce qu'il avoit combatu étant jeune. *Hæc non acriùs accuſavit in ſenectute, quam antea defenſitaverat.* Mais cela ne témoigne autre choſe, ſinon que Ciceron ne comprenoit pas qu'ayant refusé le *Criterium* des Stoïciens on pût encore avoir une marque certaine de la verité. Et c'eſt ce qu'il admire au ſujet d'Antiochus, comme il avoit fait au ſujet de Philon.

Voilà ce que l'on peut penſer de plus certain touchant les faits qui concernent les Dogmes des Academiciens, il eſt plus facile de décider ſi ces ſentimens ſont vrais ou faux, que de prouver inconteſtablement que tels & tels Philoſophes les ayent eus: & c'eſt ſur de pareilles queſtions qu'il faut ſe contenter de vray-ſemblances, parce que l'on ne ſçauroit avoir ſur cette ſorte de matiere de parfaites démonſtrations.

Mais ce qui me détermine d'avantage à ſoûtenir que les Academiciens ont eu les ſentimens que je leur attribuë, c'eſt que quand on voudroit les ranger avec les Sceptiques, & leur imputer d'avoir douté de toutes choſes, à la maniére des Pyrrhoniens, j'aurois toûjours lieu, comme nous verrons, de les ramener aux ſentimens de Platon.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [181] - 167
PUBLIC DOMAIN

Enfin, on ne doit pas s'étonner si dans quelques Auteurs, on trouve que de certaines choses leur sont attribuées, qui ne conviennent pas avec les sentimens de l'ancienne Academie; car, outre que l'on n'a pas toûjours bien compris leur maniére de philosopher, c'est qu'on leur a attribué des choses qu'ils n'avoient soûtenuës que par forme de dispute, & pour contrebalancer des assertions préjudicielles de quelques Dogmatistes.

CHAPITRE VII.

Explication de quelques façons de parler que Ciceron attribuë aux Academiciens.

Nihil esse certi quod aut sensibus, aut animo percipi possit. Nihil sciri posse.

CE sont ces façons de parler qui ont donné lieu à l'erreur où l'on est tombé vulgairement touchant les Academiciens. Mais outre qu'elles sont équivoques & se peuvent prendre en divers sens, c'est que l'on peut toûjours dire qu'elles ont été seulement attribuées à ces Philosophes par les Stoïciens, ou par quelques autres de leurs Adversaires, & non pas tirées formellement de leurs Livres; car ils n'avoient rien écrit.

Voicy donc une proposition fort generale que Ciceron leur attribuë, *Lib. 2. de Oratore, nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit.* Or cette proposition est vraye à la lettre si on l'entend des choses qui sont hors de nous, comme s'il y avoit *nihil rerum externarum, &c.* Car ni par les sens, ni par l'esprit, nous ne pouvons apercevoir les choses qui sont hors de nous, parce que la connoissance, comme vouloient les Academiciens, est tellement immanente qu'elle ne peut atteindre immédiatement

que

que ce qui eſt dans l'entendement de celuy qui conçoit : & c'eſt pour cela que les Anciens diſoient, *intellectus cognoſcendo fit omnia.* Nous ne connoiſſons point les choſes en elles-mêmes, mais ſeulement nous apercevons les idées de ces choſes : c'eſt ce que l'on appelle dans l'Ecole concevoir par le moyen d'une eſpece expreſſe. Ariſtote dit auſſi (*lib. 2. de Anima c. 4.*) *non res ſunt in animo, ſed forma rerum.* Et M. Deſcartes reconnoît encore la même choſe.

D'où il s'enſuit que nous avons toûjours raiſon de douter ſi les choſes extérieures ſont effectivement en elles mêmes, telles qu'elles nous ſemblent être. Auſſi les Academiciens diſoient *nihil percepti falſum eſſe poſſe.* Or il eſt certain que ſouvent les apparences nous trompent, d'où il faut conclure qu'en jugeant ſur le raport de nos ſens & même de nos idées, nous pouvons nous tromper, & cela, parce que nous ne voyons pas les choſes en elles-mêmes.

Cependant mon explication eſt d'autant plus legitime, qu'elle eſt conforme au ſentiment de Platon, duquel la propoſition dont il s'agit a été tirée, comme veut Ciceron, *Arceſilas..... ex variis Platonis libris ſermonibuſque Socraticis, hoc maxime arripuit nihil eſſe certi, &c.* Or on ſçait que ni Socrate ni Platon n'ont entendu cette propoſition (en cas qu'ils l'ayent jamais formée) que dans le ſens que je viens de luy donner.

Mais Ciceron leur attribuë encore cette propoſition, *nihil ſciri poſſe*, je le veux, mais probablement il n'y regardoit pas de ſi prés, & il croïoit pouvoir parler ſur ce même ſujet en pluſieurs maniéres, *vario & multiplici ſermone*

à la façon des Orateurs. Neanmoins, outre que cette proposition signifioit la même chose que celle que je viens d'expliquer; C'est qu'on peut toûjours l'entendre à l'égard des choses externes que les Academiciens disoient dans le sens que nous verrons, être incomprehensibles. En effet, de leur tems, on prenoit vulgairement ce mot *sciri* pour celuy-cy *comprehendi*: Or je veux que les Academiciens ayent formé cette proposition, *toutes choses sont incomprehensibles*, & cela est vray à la lettre, pour ce qui regarde les objets extérieurs.

Cependant, il y a encore une distinction à faire, & l'on doit observer que par ce mot toute chose, on entend quelquefois des êtres qui subsistent hors de nous, & qui ont leur singularité & leur individuation; & quelquefois on le prend pour tout ce que l'on peut énoncer, & pour de simples propositions ou Theorémes, pour des productions de l'esprit, & en un mot, pour tout ce que l'on appelle dans l'Ecole *entia secundæ intinsionis*; Cela posé, on peut dire que les Etres singuliers comme les individus & les substances sont incomprehensibles, en sorte qu'il est impossible de les concevoir suivant tous leurs attributs & toutes leurs proprietez y ayant toûjours dans ces Estres quelque chose d'incomprehensible à l'esprit humain. Ec c'est ce qu'il semble que l'on doive entendre par ce passage de l'Ecclesiaste, *tradidit mundum disputationi eorum, ut non inveniat homo omnia quæ operatus est Deus ab initio usque ad finem.* Et par cet autre, *cuncta res difficiles, non poterit eas homo explicare sermone*, & de celuy-cy encore, *intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem ea-*

rum quæ fiunt sub Sole & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat: etiamsi dixerit sapiens se nosce, non poterit reperire.

Mais pour ce qui est des Theorémes ou propositions, on ne doit pas douter qu'il n'y en ait plusieurs que l'on peut fort bien comprendre, comme sont les propositions de Géometrie, que nos Academiciens estimoient beaucoup. En effet, on les conçoit & on les comprend si bien, que l'esprit ne peut hesiter dans leurs connoissances. Par exemple, on comprend fort bien que le tout est plus grand que sa partie, que deux & deux font quatre, que le quarré de l'hypotenuse est égal aux quarrez des deux autres côtez dans les triangles rectangles, &c Avec tout cela néanmoins on trouve encore plusieurs choses incomprehensibles quand on regarde ces Estres, que l'esprit enfante & produit luy-même, comme des objets existans hors de la pensée. Comprend on bien ce que c'est qu'un Angle, à quoy aboutit sa pointe, & si elle se termine à un point indivisible & sans étenduë? On se represente fort bien une ligne divisible en parties égales ou proportionelles à quelqu'autre ligne: mais on ne comprend pas comment elle est divisible à l'infini, on ne comprend pas comment un point n'ayant aucune partie peut néanmoins étant ajoûté à un autre point former de l'étenduë. On comprend bien qu'un cercle se mouvant sur son centre, reçoit divers degrez de vîtesse dans ses parties, suivant qu'elles en sont plus ou moins éloignées; mais on ne comprend pas comment le centre, qui n'est qu'un point, est en repos sans être separé des autres parties qui le touchent & qui se meu-

vent ; ou bien est en mouvement sans avoir aucunes parties, & sans sortir de sa place. Il est donc trop vray que l'esprit humain trouve de l'incomprehensible en toutes choses, mais non pas en toute sorte de considérations, ni en toute sorte de propositions ou Théoremes ; car il y en a qu'il conçoit si bien, qu'il ne peut raisonnablement souhaiter de les concevoir plus clairement ? D'où il suit qu'il y a toûjours un sens auquel on peut dire que toutes choses sont incomprehensibles. Enfin si les Academiciens ont dit que l'on ne pouvoit rien sçavoir, ils pouroient ne l'avoir soûtenu que pour contrebalancer les préjugez de ceux qui soûtenoient qu'ils sçavoient toutes choses ; & par forme de dispute, non pas dogmatiquement.

Cela est si vray, que dans l'endroit où Ciceron parle ainsi, qui est à la fin de ses Academiques à Varron, il attribuë cette même proposition à presque tous les Anciens, *omnes pæne veteres, qui nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt.* Il l'attribuë à Demostene, à Anaxagore, à Empedocle, & enfin presque à tous les Anciens. Or il est certain que ces Philosophes ont cru sçavoir quelque chose & qu'ils ont eu des dogmes, comme on le pourroit montrer & comme nous le verrons, d'où il suit que s'il est vray que quand on dit trop on ne dit rien, cette proposition se restreint d'elle-même, & ne signifie pas plus que celle qui luy est jointe, & que nous avons déja expliquée.

Mais il dit encore qu'Arcesilas a mépriſé toute sorte de jugement, & qu'il a crû qu'il ne falloit approuver aucune chose. Je le veux ; mais cela n'a été dit que supposé la disposition dans

laquelle étoient les Dogmatiſtes & nous voyons auſſi que Ciceron en attribuant cela à Arceſilas, ajoûte ce mot *ut ferunt* ; car en effet les Stoïciens parloient ainſi des Academiciens, croyant qu'ils euſſent renversé toutes les ſciences en refuſant le jugement des ſens, *Arceſilam, quem ferunt, eximio quodam uſum lepore dicendi, aſpernatum eſſe omne animi ſenſuſque judicium; primumque inſtituiſſe (quamquam id fuit Socraticum maxime) non quid ipſe ſentiret oſtendere. Sed contra id quod quiſque ſentire ſe diceret, diſputare.* Voila les termes de Ciceron, qui ne ſignifient autre choſe, ſinon qu'Arceſilas avoit imité Socrate dans ſa maniere de philoſopher. Et pour ce qui eſt raporté à la fin des Academiques à Varron, cela doit encore ſe prendre en même ſens, *quibus de cauſis*, ajoûte Ciceron en cet endroit, *nihil oportere, neque profiteri, neque affirmare quemquam, neque aſſertione approbare, &c.* ce qui doit toûjours être entendu par raport à la diſpoſition où les Dogmatiſtes étoient de ſon tems, comme du tems de Socrate, leſquels ne ſçavoient pas même encore qu'ils ne ſçavoient rien.

Chapitre VIII.

Explication de ces maniéres de parler que Ciceron attribuë aux Academiciens, *Anguſtos ſenſus. Imbecillos animos. Brevia curricula vitæ. Opinionibus & inſtitutis omnia teneri. Nihil veritati relinqui. Deinceps omnia tenebris eſſe conſperſa.*

TOutes ces maniéres de parler ſentent un peu trop l'Orateur, & ne font rien contre les Dogmes des Academiciens. Car de dire que les ſens ſoient étroits *anguſtos ſenſus*. Cela n'empéche pas qu'on ne s'en puiſſe ſervir pour

juger des apparences. Nous jugeons aussi-bien des couleurs n'ayant que deux yeux, que si nous en avions tout autour de nôtre corps. Au contraire, les organes de nos sens sont admirablement bien disposez comme ils le sont naturellement, & leurs fonctions se font le mieux qu'il est possible : ensorte que de ce côté-là nous n'avons pas sujet de nous plaindre. Et aprés tout, il n'y pouroit avoir que du plus & du moins dans leurs actions ou passions, ce qui ne fait rien pour la connoissance de la nature des choses.

Imbecillos animos. Nos esprits sont foibles, je l'avouë, mais semblables à des malades ou convalescens, ils peuvent bien au moins faire quelques pas, & c'est roûjours pouvoir avancer vers la verité.

Brevia curricula vitæ. La vie est courte; mais elle est encore assez longue pour reconnoître certainement que 1 & 2 font 4, que les trois angles des triangles équivalent à deux droits : pour sçavoir que le quaré de l'hypotenuse est égal aux quarrez des deux autres côtez dans tous triangles rectangles : En un mot, pour découvrir un grand nombre de veritez de Mathematique & de Philosophie, telles que sont les dogmes de nos Academiciens. De maniere que cette raison n'est bonne que pour montrer que la troisiéme sorte de recherche dont j'ay parlé Livre 2. chap. 12. est interminable en cette vie.

Opinionibus & institutis omnia teneri nihil veritati relinqui : deinceps omnia circumfusa esse tenebris. Tout est plein de préjugez, il n'y a que de l'opinion dans les esprits. La verité n'y trouve point de place, & dans la suite tout est enveloppé de tenebres; ces phrases ne servent

qu'à faire mieux connoître combien nos Academiciens avoient sujet en leur temps de cacher la verité & de ne la pas découvrir indifferemment à des esprits indociles & incapables de la comprendre. Cela sert à justifier leur conduite à l'égard des Dogmatistes, contre lesquels ils étoient obligez d'employer les témoignages des Anciens, à qui Ciceron attribuë toutes ces façons de parler; & sur tout, à Democrite, qui disoit que la verité étoit dans un puid: mais il est pourtant vray que ce qui desesperoit les Stoïciens, c'est qu'on leur montroit que les sens étoient incapables de juger de la verité des choses extérieures, & cela desorientoit leur Philosophie, laquelle n'étoit fondée que sur des estres corporels & palpables.

Chapitre IX.

Les Academiciens distinguez des Platoniciens, des Cyrenaiciens, des Peripateticiens, & des Pyrrhoniens ou Sceptiques.

Les Academiciens & les Platoniciens ayant fait profession de suivre Platon, pourroient être regardez comme freres, & passer pour Sectateurs d'un même maître: mais neanmoins il a cette difference, que les Platoniciens s'attachoient aux paroles de Platon, & le suivoient à la lettre; au lieu que les Academiciens se contentoient de l'imiter dans sa maniere de philosopher, sans jurer sur ses paroles & sans reconnoître autre chose de ce qu'il a dit que ce que l'évidence de la verité leur pouvoit apprendre. Et c'est ce qui leur fit mettre en usage cette façon de parler, à laquelle ils ont donné cours les premiers: *Amicus Plato, amicus, &c.* Mais parce que la réputation de Platon s'aug-

menta tellement, que l'on conçut pour ce Philosophe une tres-grande veneration. Ceux qui s'appelloient Platoniciens s'en vouloient faire honneur,& ne vouloient pas être appellez Academiciens, de peur d'être obligez, comme ces Philosophes, d'avoüer leur ignorance.

On peut aussi distinguer nos Philosophes des Cyrenaiciens, en ce qu'ils n'affirmoient pas comme eux que le souverain bien consistât dans la volupté, & qu'ils avoient encore quelques autres dogmes particuliers. Mais ces deux sortes de Philosophes, qui étoient descendus de Socrate, s'accordoient en ce qui concerne le jugement des sens : *Cyrenaïci minimè contempti Philosophi*, dit Ciceron dans ses Academiques, *qui negant esse quidquam quod percipi possit extrinsecùs : ea se solùm percipere quæ* TACTU INTIMO *sentiant, ut dolorem & voluptatem : neque se quo quid colore, aut quo sono sit, scire, sed tantùm sentire se affici quodammodo.* Voilà leurs sentimens & ceux de nos Philosophes au sujet des sensations, fort bien & fort heureusement rapportez en peu de mots.

Pour ce qui regarde les Peripateticiens, on peut s'assurer déja qu'ils differoient d'eux pour le moins en méme maniere que les Platoniciens, parce que les Peripateticiens s'attachoient à l'autorité d'Aristote, lequel Aristote neanmoins n'étoit pas si éloigné que l'on pourroit penser des sentimens de Platon, C'est ce que Ciceron, Porphire & saint Augustin ont crû. Mais il faut avoüer neanmoins qu'Aristote ayant voulu apporter quelque chose de nouveau, a jetté toutes choses dans l'obscurité & dans l'embroüillement par sa maniere d'écrire trop dogmatique & par l'équivoque de ses ter-

mes. Outre cela il a inſpiré aux Peripateticiens un ſentiment ſur le jugement des ſens, qui eſt contraire à celuy de nos Philoſophes, ſi on le prend comme on a accoutumé de le prendre.

Les Pyrrhoniens & Sceptiques differoient de nos Academiciens, en ce qu'ils ne reconnoiſſoient aucunes veritez : au lieu que nos Philoſophes en reconnoiſſent pluſieurs. Mais en cela leur difference n'étoit pas ſi forte, qu'elle ne ſe pût ôter avec le temps : car les uns & les autres faiſoient profeſſion de chercher la verité ; & cela étant, je dis que l'on peut amener les Sceptiques aux ſentimens des Academiciens ; ce qui ſe peut faire d'autant plus facilement, que les Sceptiques avoient déja des dogmes ; ils avoient un *Criterium*. C'eſt ce que dit Sextus Empiricus : *Criterium igitur Scepticæ inſtitutionis dicimus eſſe id quod percipitur.* (Remarquez ces mots, *id quod percipiiur* : donc on ne pouvoit pas dire, ſuivant eux, que l'on n'appercevoit aucune choſe, *nihil percipi.*) *quod perinde eſt ac ſi phantaſiam dicamus : cùm enim perſuaſionem & coactam paſſionem afferat,* AMBIGI DE EA NON POTEST. Or les Academiciens recevoient auſſi ce *Criterium* pour les choſes qui nous ſont intérieures, & que nous appercevons immédiatement ; & les Cyrenaiciens le recevoient encore, & auſſi cela leur donnoit lieu d'avoir des dogmes. C'eſt ce que dit formellement Sextus Empiricus : *Dicimus autem Scepticum dogmata nulla ſtatuere, non eo ſenſu quo dicuntur nonnulli dogmata eſſe generaliter aſſenſionem dubiam & incertam eorum de quibus in ſcientiis quæritur & ambigitur.* Enſuite il prouve que ceux qui aſſurent que les Sceptiques rejettent les appa-

rences, n'entendent point leur maniere de philosopher : *Qui autem aiunt Sceptices tollere phenomena ea qua à nabis dici solent, audisse mihi non videntur. Non enim ea evertimus qua per phantasiam patientem invitos nos ad assensionem adducunt, ut antea quoque dicebamus.* En voilà assez pour les conduire bien loin. Car, comme nous verrons en temps & lieu, ils seront obligez d'en revenir aux idées de Platon. De sorte qu'ils ne different à cet heure des Academiciens que par accident, & pourroient recevoir leurs dogmes.

CHAPITRE X.

Les Academiciens distinguez des Dogmatistes, tant positifs que negatifs.

SOus le nom de Dogmatistes positifs je comprens tous ceux qui se conduisoient par de simples vray-semblances en matiere de Dogmes, & qui affirmoient sur toutes choses suivant la simple autorité de leurs Maîtres. Je ne sçaurois mieux les décrire que Ciceron les a décrits dans ses Academiques : *Qui obsecuti amico cuidam aut una alicujus quem audierunt oratione capti, de rebus incertis judicant, & ad quamcumque sententiam, quasi tempestate delati, ad eam tamquam ad saxum adhæserunt.* Or cette sorte de Philosophes est fort opposée aux Academiciens. Au reste je les appelle *Dogmatistes*, & non pas *Dogmatiques*, parce que pour être Dogmatique il suffit de prononcer sur quelque sujet ; ce que les Academiciens faisoient : au lieu que pour meriter d'être appellé Dogmatiste, il faut être accoutumé à former des dogmes & à les faire soy-même, comme les Philosophes ausquels je donne cette épithete.

Les Dogmatiſtes negatifs étoient bien differens des poſitifs ; c'étoient comme leurs Antipodes : car les poſitifs croyoient ſçavoir toutes choſes, & entreprenoient de juger de tout: au lieu que les negatifs ſoûtenoient qu'on ne pouvoit rien ſçavoir, & ne jugeoient de rien, ſinon en ce qu'ils affirmoient que l'on ne devoit juger d'aucune choſe. Or nos Philoſophes étoient differens de ces Dogmatiſtes, en ce qu'ils n'aſſuroient pas qu'il fût impoſſible de ſçavoir quelque choſe, quoy qu'ils ayent dit comme Socrate : *Nous ſçavons que nous ne ſçavons rien* ; ou comme Metrodore : *On ne ſçait pas même que l'on ne ſçait rien.*

De dire s'il y a eu veritablement des Dogmatiſtes negatifs, c'eſt ce que l'on ne doit pas aſſurer : car Xenophane, Prothagore, Anaxagore & Zenon Eleate, qui ſont les principaux de ceux que l'on range parmy ces Dogmatiſtes & auſquels on attribuë d'avoir ſoûtenu que l'on ne pouvoit rien ſçavoir, tous ces Philoſophes, dis-je, ont eu leurs dogmes poſitifs, & ils ont affirmé pluſieurs choſes comme certaines.

Xenophane, au rapport de Sextus Empiricus, affirmoit qu'il y avoit un Dieu dont la vertu & la ſubſtance penetroit toutes choſes. *Xenophanis autem dogma erat præter aliorum hominum prænotiones, Universitatem esse unumquid & Deum congenitum omnibus.* Ariſtote luy attribuë encore d'autres dogmes : en ſorte que l'on a bien raiſon de douter s'il eſt vray qu'il ait dit qu'on ne pouvoit rien ſçavoir, ou ſi ce n'a point été par forme de diſpute.

Pour ce qui eſt de Prothagore, outre que Platon le repreſente comme un Sophiſte qui

faisoit croire du moins qu'il sçavoit un tres-grand nombre de choses ; nous trouvons encore qu'il soûtenoit que l'homme étoit le Juge & la mesure de la verité : en sorte que les choses n'étoient que ce qu'elles paroissoient être : *Erant quod cuique videbantur.* Et c'est pour cela que Platon disoit de luy, qu'il n'avoit pas plus de science qu'une grenoüille, parce que la grenoüille, aussi bien que tout autre animal, a ses sentimens, & peut connoître la verité, en cas que la verité consiste dans le sentiment : *Si scientia sit sensus.* Sextus Empiricus rapporte aussi quelques-uns de ses dogmes. *Vidimus igitur*, dit il, *& materiam fluxilem esse, & rationes omnium apparentium subjectas esse in ipsa dogmaticè pronuntiare.*

Il n'est pas moins certain qu'Anaxagore avoit aussi des dogmes, & c'est luy qui a introduit la Panspermie, voulant que toutes choses fussent en toutes choses. Il soûtenoit aussi, dit Ciceron, que la neige étoit noire. *Anaxgoras nivem nigram dixit esse, ferres me si ego idem dicerem ? Tu ne si dubitarem quidem.* On peut ajoûter qu'il avoit encore des dogmes de Metaphysique : *Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem & modum mentis infinita vi ac ratione designari & confici voluit.* Ciceron *de Natur. Deor.*

Nous avons la même chose à remarquer au sujet de Gorgias, à qui Aristote attribuë d'avoir soûtenu qu'il n'y avoit rien qui existât véritablement ; & que quand il y auroit quelque chose qui existât véritablement, cela ne nous poarroit pas être connu ; & que quand même nous le connoîtrions, il nous seroit im-

poſſible de le faire connoître aux autres, non plus que nous ne pouvons leur faire connoître notre propre douleur & nos propres ſenſations. Or ces dogmes, quels qu'ils ſoient, ſont d'une tres-grande étenduë, & demandent qu'on les connoiſſe certainement, ou qu'on ne les affirme point ; & l'on peut voir comment Ariſtote les refute. D'autre part on pourroit dire que ce Gorgias a plutôt parlé en Orateur qu'en Philoſophe, luy qui entreprenoit de prouver ſur le champ tout ce qu'on auroit voulu, ſoit le *pour*, ſoit le *contre* ; & que Platon érige dans ſes Dialogues, en ſimple Rhetoricien.

Enfin Zenon Eleate avoit auſſi des dogmes, & c'eſt dequoy l'on peut voir pluſieurs témoignages dans Platon. De plus Ariſtote entreprend de le refuter, & luy attribuë ces ſentimens : *Æternum igitur hac de cauſa Deum eſſe affirmat : ſi autem Dus eſt id quod præſtantiſſimum eſt omnium, unum debere eſſe ipſum inquit, &c.*

Nous voyons donc que ces Philoſophes ne penſoient pas, comme on dit, qu'il fût impoſſible de ſçavoir quelque choſe, puis qu'ils en penſoient ſçavoir pluſieurs. Mais outre cela on peut aſſurer que pour ſoûtenir qu'on ne peut rien ſçavoir, & avancer cette triſte & ſtérile verité, il en faudroit avancer bien d'autres. De ſorte qu'il n'eſt pas vray-ſemblable qu'aucun Philoſophe ait jamais entié dans ces ſentimens, Ce qui eſt d'autant plus vray qu'il n'y en a point qui ait nié les apparences ; & cela poſé, comme nous reconnoîtrons, il y a ſujet d'eſperer pluſieurs connoiſſances : *Sit magna nobis ſtat veritatum ſeges colligenda.* Je croirois donc facilement que ces Dogmatiſtes negatifs n'ont

jamais été qu'en apparence, ou que ce n'étoit que des Orateurs que l'on a pris pour des Philosophes. Mais quoy qu'il en soit, nous avons assez montré que les Academiciens avoient des dogmes, & par là on voit bien quelle difference il y avoit entre eux & cette sorte de Dogmatistes.

CHAPITRE XI.

Les Academiciens distinguez des Pythagoriciens, des Epicuriens & des Stoïciens.

LEs Academiciens se pourroient accorder avec les Pythagoriciens, en ce que les uns & les autres gardoient le silence jusqu'à ce qu'ils crussent devoir prononcer & décider. Mais les Pythagoriciens avoient cela de particulier, qu'ils se fondoient sur l'autorité de leur Maître. Aussi Numenius Pythagoricien, qui a vêcu depuis Ciceron, prétendoit que les Academiciens de la nouvelle Academie s'étoient séparez de Platon, parce qu'ils ne se fondoient pas sur son autorité : mais on peut dire que Platon n'avoit pas exigé de ses disciples une obéïssance aveugle, & que si nos Academiciens n'ont pas été approuvez par ce Pythagoricien, cela vient ou de ce qu'il ne les entendoit pas, ou de ce qu'il avoit d'autres vûës aussi-bien que les Platoniciens, lesquels étoient obligez ou de condamner leur propre méthode, ou de rejetter celle des Academiciens.

A l'égard des Epicuriens, si nous en jugeons selon les idées de leur Chef Epicure, nous dirons qu'ils avoient renoncé aux Sciences : non pas qu'ils jugeassent qu'il fût impossible de les acquerir, mais parce qu'ils pensoient qu'elles etoient inutiles, pour ne pas dire contraires au plaisir de l'esprit, & causoient plus de chagrin

que de volupté, au lieu que nos Academiciens aimoient les Sciences & les cherchoient. Les Epicuriens penſoient que les corps étoient avant les eſprits, & les Academiciens penſoient au contraire que les eſprits étoient avant les corps, & qu'ils avoient pour le moins autant de réalité que les êtres matériels. Les Epicuriens jugeoient des objets extérieurs ſur le rapport des ſens, & les Academiciens n'en jugeoient que par la raiſon. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe prendre en bonne part la penſée d'Epicure, qui veut que le ſens ſoit infaillible: car on peut dire qu'il ne luy donnoit pour objet immédiat que nos propres façons d'être ou modifications, deſquelles les ſens nous peuvent répondre certainement. Mais cela poſé, on ne devra pas faire dire à ce Philoſophe, comme Lucrece, que le Soleil n'a qu'un pied de diametre, quoy qu'on puiſſe dire que l'apparence ou image qu'il nous fait voir, nous paroiſſe être de cette grandeur. Et en ce cas on pourroit l'accorder avec nos Philoſophes, qui vouloient que les ſens fuſſent infaillibles pour les apparences, mais non pas pour les réalitez.

Au ſujet des Stoïciens, on peut dire que les Academiciens ne leur étoient pas ſi contraires qu'on pourroit penſer; & c'eſt ce qu'Antiochus a fait voir, luy qui a introduit dans l'Academie, dit Sextus Empiricus, pluſieurs dogmes approuvez par les Stoïciens. Mais outre que les Stoïciens avoient tiré ces dogmes de Socrate & de Platon, c'eſt qu'Antiochus les établiſſoit bien plus ſolidement qu'eux, & qu'ils tiroient leurs preuves d'autres principes par des raiſonnemens differens. Mais il eſt vray d'autre part que les Academiciens avoient des ſen-

timens fort differens de ceux des Stoïciens au sujet des sens. Et c'est ce qui les anima à disputer contre eux: *Contra quos animus eorum exarsit.* Ajoûtons que les Stoïciens vouloient que toute substance fût corporelle: au lieu que les Academiciens enseignoient le contraire.

CHAPITRE XII.

Les sentimens des Academiciens distinguez de ceux de Parmenide, de ceux d'Heraclite, de Democrite, d'Anaxarsis, de Xeniade, d'Anaxarque, & de plusieurs autres anciens Philosophes.

PArmenide, au rapport d'Aristote, reconnoissoit que toutes choses étoient composées d'un même principe, & en cela il n'étoit pas fort èloigné de nos Academiciens, qui s'accordoient encore avec luy, en ce qu'il refusoit les sens pour juges de la réalité des choses qui sont hors de nous, & ne reconnoissoit pour *Criterium* que la verité évidente, rejettant les simples vray-semblances. C'est aussi ce que Sextus Empiricus luy attribuë: *Parmenides damnavit quidem opinabilem rationem, eam, inquam, quæ imbecillas habet existimationes; eam autem quæ est ex scientia, & quæ aberrare & falli non potest, posuit esse id quod judicat, objectâ etiam fide sensuum* Pour ce qui est de sçavoir en quoy nos Philosophes en étoient differens, comme nous n'avons point ses livres, nous ne pouvons dire autre chose, sinon qu'il avoit une autre methode; & c'est ce que nous apprenons de Platon, qui se plaint de luy, aussi-bien que des autres Anciens, de ce qu'il avoit écrit trop dogmatiquement, & n'avoit pas consideré s'il seroit entendu par ceux qui liroient ses ouvrages dans les siecles à venir.

Heraclite étoit encore du sentiment que nos

Academiciens ont approuvé touchant le jugement des ſens ; & nos Philoſophes s'accordoient auſſi avec luy, en ce qu'ils ne vouloient pas que les objets extérieurs puſſent être connus immèdiatement ny compris tels qu'ils ſont en eux mêmes : *Senſum exiſtimavit non eſſe fide dignum, rationem autem veritatis eſſe judicem pronuntiat, non quamcumque, ſed communem & divinam.* C'eſt ce que Sextus Empiricus luy attribuë. Mais nos Academiciens avoient pris une autre route pour conduire à la verité ; & il ne faut pas s'étonner ſi ce Philoſophe a parlé obſcurement. *Heraclitum*, dit Ciceron, *quoniam quod diceret intelligi noluit, omittamus.* Au reſte de ſçavoir ſi ce Philoſophe a éte plus loin que nos Academiciens dans la connoiſſance des veritez, c'eſt ce que nous ne déterminerons pas, quoy qu'on luy attribuë d'avoir dit qu'il ſçavoit toutes choſes, luy qui avoit declaré au commencement de ſa Philoſophie qu'il ne ſçavoit rien.

Nous pouvons dire à peu prés la même choſe au ſujet de Democrite, car il vouloit que les qualitez ſenſibles fuſſent nos propres modifications; & c'eſt ce que nos Philoſophes avoient auſſi reconnu. Mais ils ne s'accordoient pas avec luy, en ce qu'il ſoûtenoit le vuide & les athomes : *Veritatem athomos & vacuum docebat Democritus.* C'eſt ce que Sextus Empiricus luy attribuë aprés pluſieurs autres.

Anacharſis ôtoit toute ſorte de comprehenſion de la part des objets extèrieurs; & en cela les Academiciens ne luy étoient pas contraires. Mais s'il a été tel que Sextus Empiricus le repreſente, en luy attribuant d'avoir nié la connoiſſance de la verité, nos Philoſophes n'ont

point été de son sentiment. Et il faudroit le ranger avec les Dogmatistes negatifs.

Xeniade disoit que tout étoit faux, du moins en un sens, & en cela les Pyrrhoniens étoient de son sentiment, & nos Philosophes seroient à son égard comme à l'ègard des Sceptiques.

Euthydemus & Dionisidorus vouloient que toutes choses fussent relatives, & en cela nos Philosophes ne leur sont pas contraires, pourveu qu'on en excepte un seul Etre, qui est Dieu, lequel existe par soy & absolument sans aucune relation essentielle à aucune cause extérieure, quoy qu'il y ait en luy des relations substantielles, mais elles ne se terminent point au dehors de sa propre nature & substance

Anaxarque, Monimus & Metrodore pensoient que les objets extérieurs étoient incomprehensibles, & en cela nos Academiciens sont d'accord avec eux : mais si ces Philosophes avoient prétendu qu'il fût impossible de juger de la nature de ces objets extérieurs, ils ne seroient point avoüez par les Academiciens.

Asclepiade & plusieurs autres Anciens étoient encore persuadez que le jugement de la verité ne consistoit pas dans le sentiment, & cela a été soutenu presque de tous les Anciens : en sorte que nos Philosophes ne disoient rien de nouveau en leur temps sur ce point. Mais on ne doit pas nier qu'ils n'ayent apporté une nouvelle methode de philosopher, laquelle venant de Socrate, a étè cultivée par Platon, renouvellée par Arcesilas & par Carneades, & perfectionnée par Philon, par Antiochus, & par les autres qui les ont suivis.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [200] - 186
PUBLIC DOMAIN

CHAPITRE XIII.

En quoy les Academiciens sont differens des Cartesiens.

LA Philosophie de Monsieur Descartes est trop en regne, & occupe trop les esprits, pour ne pas faire connoître en quoy elle s'accorde avec celle des Academiciens, & en quoy elle en est differente. C'est ce que j'ay déja fait dans mes Dissertations precedntes en plusieurs endroits, & particulierement dans ma Critique d'un livre de la Recherche de la Verité, dans ma Réponse à l'Auteur de cette Recherche art. 12. dans ma Réponse à la Critique de la Critique sur leur grand principe, & dans mon Apologie 3 Part. art. 2. & 5. & c'est ce que je dois encore faire dans le cours entier de la Philosophie : mais en attendant il est bon que je marque icy les principaux points de leur convenance & de leur difference.

1. Les Academiciens conviennent avec les Cartesiens en ce qu'ils commencent à philosopher par le doute general & par l'examen universel de tous nos jugemens ; & c'est ce que M. Descartes avoue qu'il a emprunté des Academiciens & des Sceptiques.

2. Ils conviennent encore en ce qu'ils regardent les sens comme incapables de juger par eux-mêmes de la verité des choses qui sont hors de nous, & veulent que les qualitez sensibles, sçavoir la couleur, la chaleur, les sons, les saveurs, &c soient en nous comme des façons d'êtres dans leurs sujets. Mais en cela les Academiciens, comme nous verrons, étendent davantage ce principe, & en tirent des consequences plus generales que les Cartheſiens.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [201] - 187
PUBLIC DOMAIN

3. Ils s'accordent aussi en ce qu'ils suivent à peu prés la même méthode de philosopher, & font profession d'observer les mêmes loix, qui sont celles que j'ay rapportée au chap. 1. quoy que l'on puisse dire que les Cartesiens ne les observent pas si bien ques les Academiciens. Car comme j'ay remarqué au liv. 2. chap. 1. les Cartesiens entrent d'abord dans le préjugé des idées objectives.

Enfin ils s'accordent en plusieurs maximes de Morale & en plusieurs façons d'expliquer les Phenomenes de la nature par des raisons tirées de la Geometrie & des Méchaniques

Mais ils different 1. en ce que les Academiciens ne prétendent pas, comme les Cartesiens, que l'essence de la matiere consiste dans l'étenduë.

2. Ils different encore en ce que les Academiciens admettent & reconnoissent des actions réciproques entre les esprits & les corps, & que les Cartesiens supposent le contraire en conséquence de leurs principes.

3. Ils different en ce que les Cartesiens prétendent avoir l'idée de l'infini *en acte*, au lieu que les Academiciens ne prétendent avoir que l'idée de l'infini *en puissance* : & neanmoins, selon eux, on en peut conclure qu'il y a un infini actuel, quoy qu'il soit incomprehensible à l'esprit humain.

4. Ils ont des voyes differentes pour démontrer l'existence de Dieu, & pour juger des proprietez de l'Entendement divin & de la volonté divine.

Enfin ils different dans leurs explications de plusieurs sujets de Physique, quoy qu'ils conviennent dans la supposition qu'ils font de l'étenduë divisible à l'infini.

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [202] - 188
PUBLIC DOMAIN

CHAPITRE XIV.

De la meilleure maniere d'enſeigner & d'apprendre. Que c'eſt celle des Academiciens.

LE plus court chemin pour aller à la verité eſt, ſuivant que nous avous reconnu, d'éclaircir les idées. Ce que l'on fait, ſoit par Analyſe, ſoit en examinant la maniere dont elles ſe forment dans notre eſprit, & en obſervant la dépendance qu'elles ont les unes des autres: en ſorte que l'on en faſſe, pour ainſi dire, comme une eſpece de genealogie ou d'hiſtoire. C'étoit la methode de Platon, celle d'Arceſilas & celle des autres Academiciens, & ils l'avoient empruntée de Socrate. En effet Socrate mettoit en uſage les demandes & les réponſes, parce que par cette façon de philoſopher on oblige celuy qui veut s'inſtruire de faire les reflexions neceſſaires pour éclaircir ſes idées: & l'on voit s'il profite, ou non, en examinant les productions de ſon eſprit.

C'eſt pour cette raiſon que les Diſſertations les Dialogues, les méditations, les paraboles, les exemples, & generalement toutes les manieres d'obliger l'eſprit à reflechir ſur ſes conceptions, ſont utiles pour découvrir la verité de nouveau.

Et c'eſt auſſi pour cette même raiſon que la maniere ordinaire de faire des propoſitions par le verbe ſubſtantif n'éclaircit pas. Car de dire *qu'eſt-ce? c'eſt telle choſe. quid eſt hoc? hoc eſt*, cela ne ſert qu'à joindre deux idée enſemble, l'une comme attribut, & l'autre comme ſujet. Mais ſi ces idées ſont également obſcures, douteuſes ou fauſſes, cela ne ſert de rien à avancer vers la verité, & cela ne donne aucune lumiere, & ſeulement cela peut ſervir à parler peut-

être plus exactement & avec plus d'uniformité : ce qui n'eſt pas tout à fait inutile, quoyque cela ſoit bien au-deſſous des éclairciſſemens qui ſont le but de la Philoſophie, & qui produiſent une véritable ſcience.

Et de là vient que les Academiciens ne définiſſoient pas, & rejettoient l'uſage des définitions : au lieu que l'on penſe communement qu'il faut commencer par donner de bonnes définitions. Mais, comme je l'ay prouvé ailleurs, outre que cela ne ſe peut à cauſe de l'obſcurité des idées qui ſe rencontrent communement dans les eſprits, c'eſt que pour acquerir la verité des idées, & non pas pour avoir celle des paroles, il eſt neceſſaire de changer ces idées : au lieu que les définitions les conſervent inviolablement.

C'eſt pour cette raiſon que les Geometres peuvent quelquefois définir, parce qu'ils ont des idées aſſez claires, par exemple, des figures & des nombres. Mais il n'en eſt pas ainſi à l'égard des Philoſophes : car il faut qu'ils éclairciſſent les premieres idées, comme celles de l'être, du neant, de la ſubſtance, de l'eſprit, de la matiere, du lieu, du mouvement, du tems, & ainſi des autres idées, ſur leſquelles ils ſe fondent, & qu'ils doivent plutôt réünir que de ſéparer ou diſtinguer, parce qu'il les faut réduire dans leurs principes en reconnoiſſant que pluſieurs idées ſe réduiſent à une ſeule. Et de même que l'adreſſe d'un bon Opticien conſiſte à ſçavoir placer dans le point de vuë l'œil de celuy qui regarde ; auſſi l'induſtrie de celuy qui conduit les autres à la verité, conſiſte à ſçavoir placer leur eſprit dans le point d'intelligence où ils la doivent reconnoître.

CHAPITRE XV.

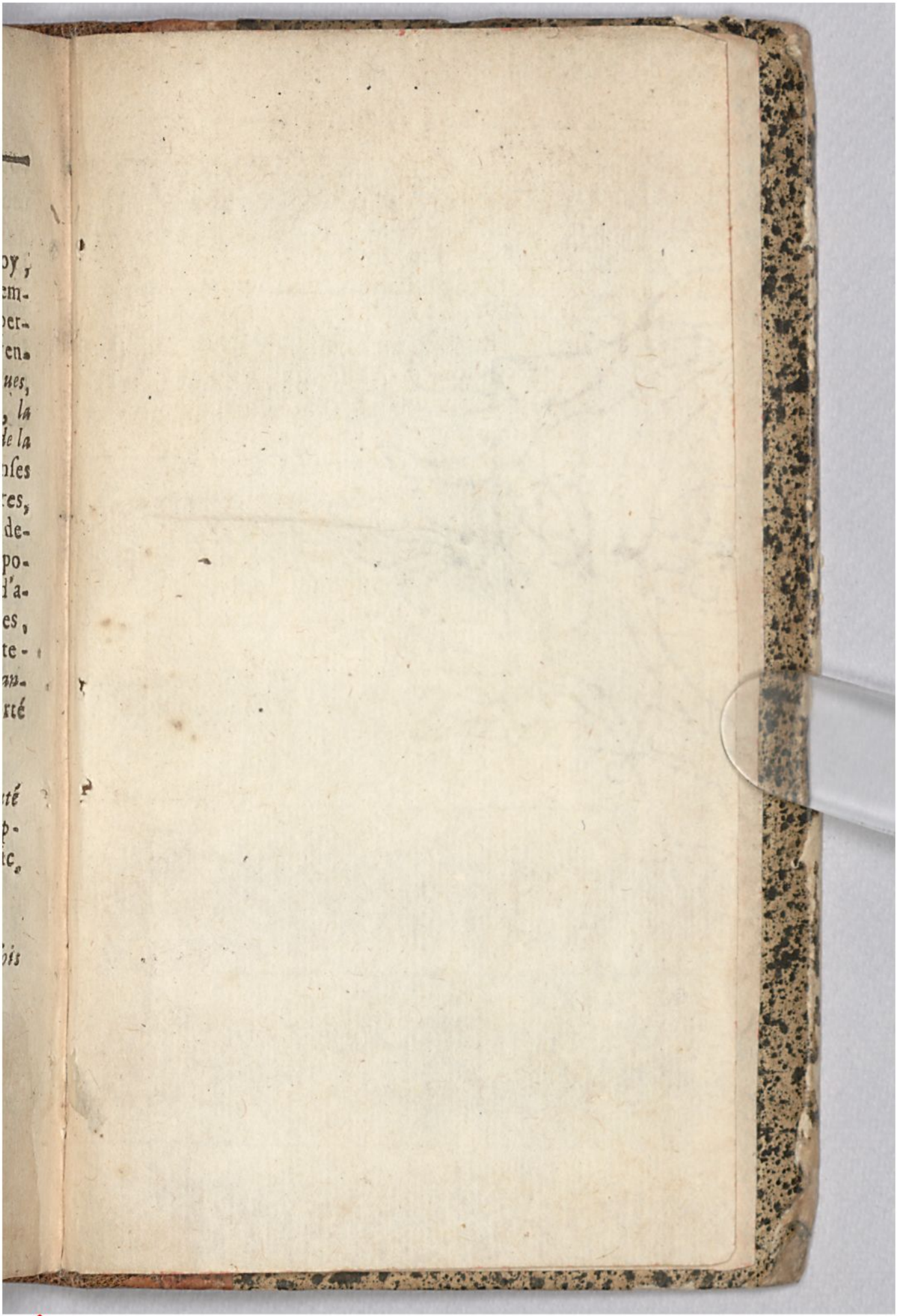
De l'Uſage des mots pour découvrir la verité de vive voix ou par écrit.

TOus les hommes parlent, mais il y en a peu qui ſçachent bien ce que c'eſt que de parler, & l'on s'imagine communement qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche & dire la verité pour la faire entendre aux autres; mais, comme j'ay déja dit en pluſieurs endroits, & particulierement dans mon Apologie 3. Part. art 4. on ſe trompe fort en cela : car les mots ne donnent point les idées, mais ils les ſuppoſent. D'où il ſuit que parce que nous n'avons que des idées obſcures, tout ce qu'on nous dit eſt obſcur pour nous : mais ce n'eſt point la faute de ceux qui nous parlent, & cela vient de la mauvaiſe diſpoſition où nous ſommes, n'étant preſque remplis que de préjugez & d'idées confuſes C'eſt ce que les Carteſiens reconnoiſſent bien en pluſieurs choſes, & j'en puis donner un exemple.

Un jeune homme ſe promenant dans une Bibliotheque avec un Carteſien, Que je ſerois ſçavant, diſoit-il, ſi j'avois lû tous ces livres ! Il y a icy deux ſortes de livres, luy répondit le Carteſien ; les uns ne regardent que les belles Lettres, & les autres ſont deſtinez aux Sciences démonſtratives : & quand vous ſçauriez tout ce qui eſt contenu dans les premiers, vous n'en ſeriez de gueres plus ſçavant : car les vrayes Sciences conſiſtent dans des connoiſſances immuables & éternelles, qui ne dépendent point de la volonte des hommes : au lieu que les belles Lettres, quelque agreables qu'elles ſoient, ne ſont pourtant fondées que ſur les goûts & ſur les opinions, qui dominent en un certain tems, & ſe trouvent toutes diffe

rentes en un autre. Elles dépendent du genie de ceux qui les cultivent, & n'ont rien de fixe ni d'immuable, ce qui est necessaire pour avoir une vraye science. Pour ce qui est des autres sortes de livres, ils ne sont pas capables d'eux-mêmes de vous donner aucune connoissance solide, mais seulement ils peuvent vous servir pour faire quelques reflexions, lesquelles les seront bonnes ou mauvaises, suivant la disposition de votre esprit. Ne pensez pas d'ailleurs que ceux qui les ont écrit ayent renfermé leurs idées avec les caracteres dont ils sont composez. Non, ces carocteres ne vous montrent que du blanc & du noir, & tout le monde n'en est pas également éclairé; ce qui est évident pour les uns est obscur pour les autres; ils ne disent à notre égard que ce que nous leur faisons dire : mais l'esprit est un livre vivant qui se corrige & s'expiique luy même, & qui sçait parler en tant de manieres differentes qu'il a de differentes sortes d'idées. Commencez donc par éclaircir vos premieres conceptions, & aprés cela vous pourrez tirer quelque utilitè de la lecture de ces livres. C'est ainsi que ce Cartesien parloit le langage des Academiciens, & se fondoit sur une verité que l'on ne peut contester, sçavoir que les mots ne sont que des sons arbitraires qui n'ont pas plus de rapport d'eux-mêmes à la verité qu'à la fausseté. D'où il faut conclure que pour découvrir aux autres la verité que l'on connoît, il les faut conduire suivant leurs idées, que l'on doit éclaircir, comme nous avons remarqué dans le chapitre precedent.

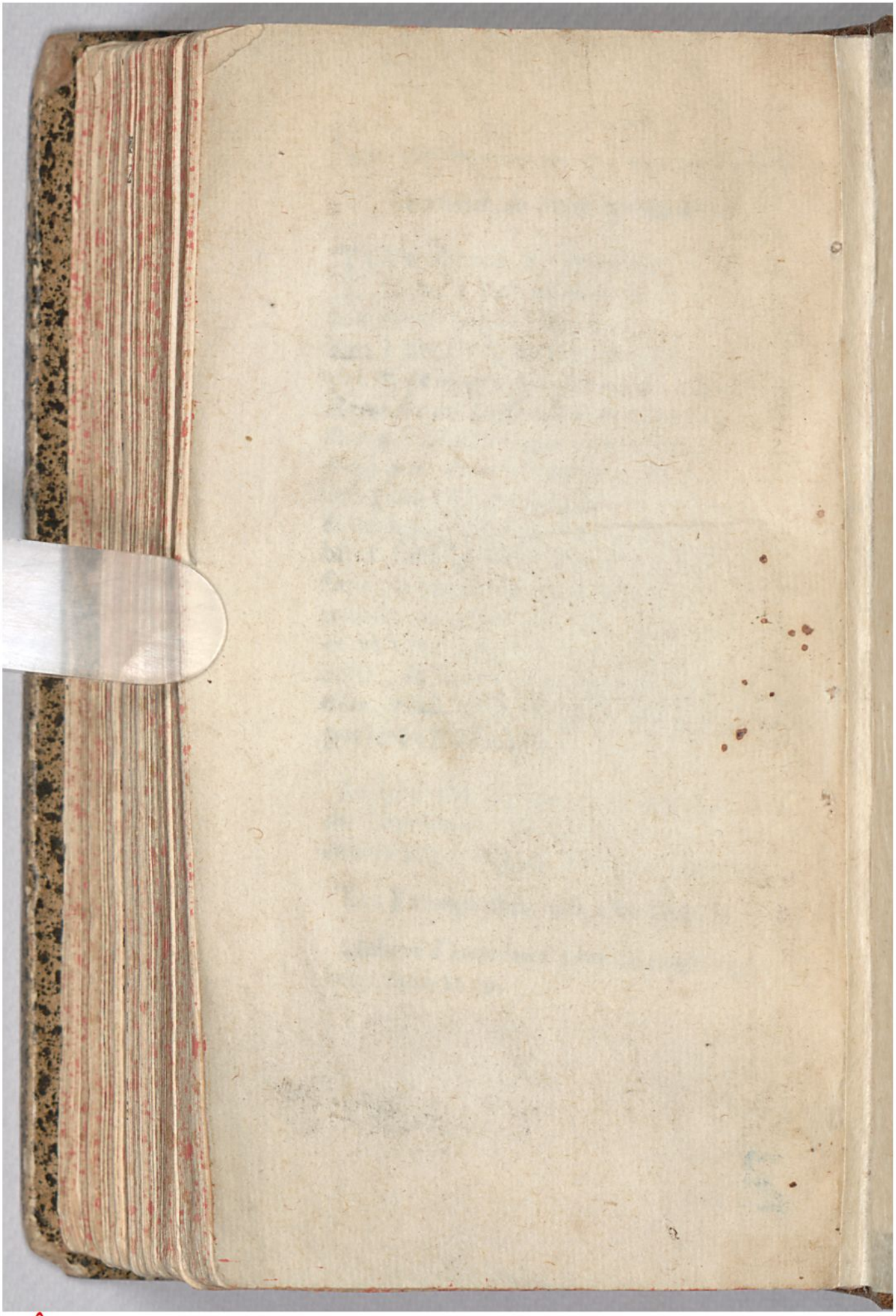
Avec Privilege du Roy.



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [207] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [208] - -

PUBLIC DOMAIN

GWLB Hannover 35
036 853 78X

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [209] - -

PUBLIC DOMAIN



GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ BIBLIOTHEK
NIEDERSÄCHSISCHE LANDESBIBLIOTHEK

Signatur: Leibn. Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [210] - -

PUBLIC DOMAIN



Marg. 8, Stück 2;ZEN Leibn. Marg. 8, [211] - -
PUBLIC DOMAIN